FONDO PIZZOFALCONE

15690

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio XX

Palchetto D

Num.° d'ordine 21265

NAZIONALE

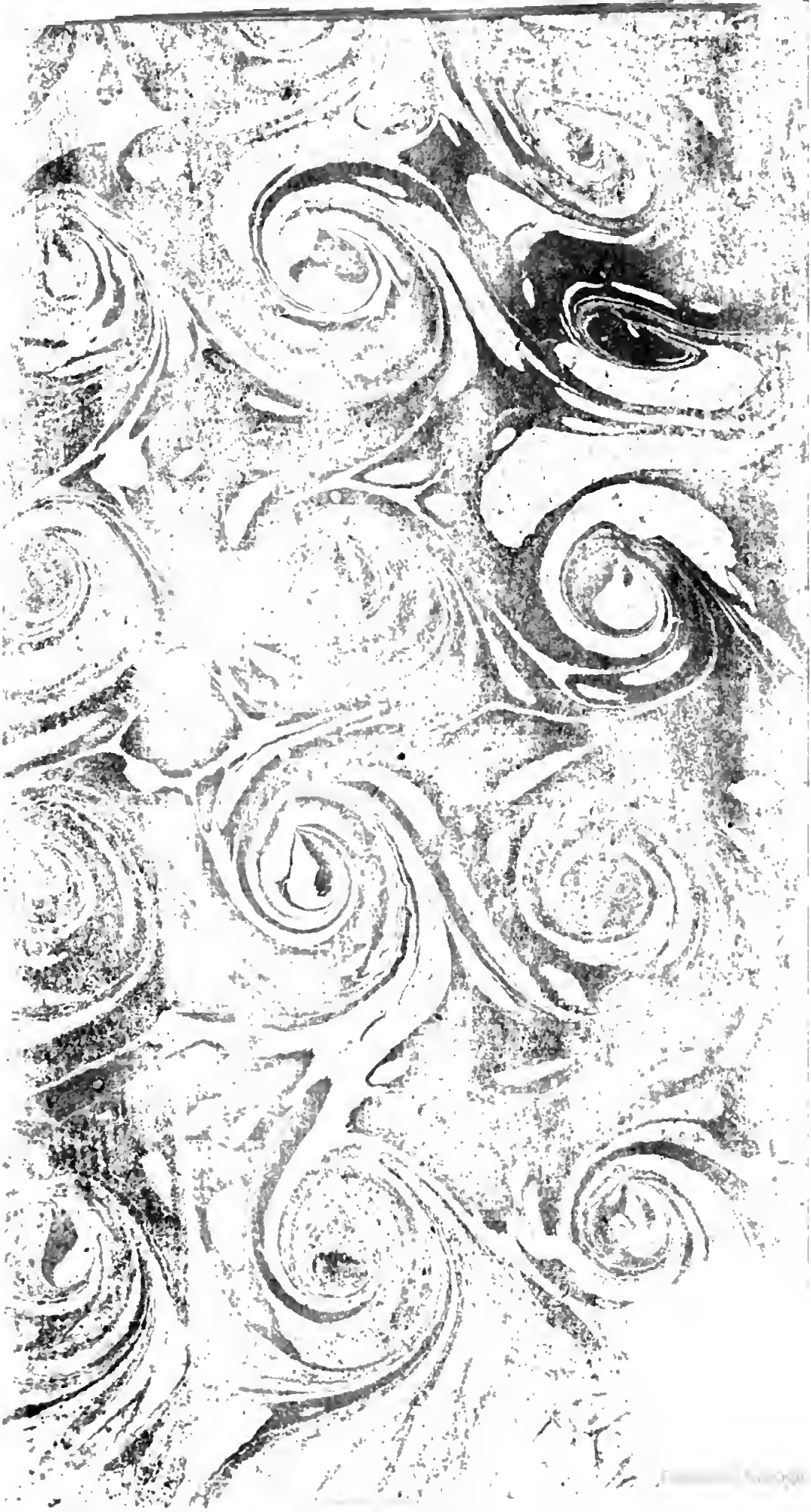
B. Prov.

11

VITT. EM. III

995

NAPOLI



B. Ch.
II
995

Sov
C 1018h

POLITIQUE MILITAIRE, OU TRAITÉ DE LA GUERRE;

Par PAUL HAY DU CHASTELET, Conseiller d'Etat, Intendant d'Armée, & l'un des quarante de l'Académie :

DÉDIÉ AU ROI.

Nouvelle édition revue, corrigée, & augmentée de notes & de citations.

A PARIS,

Chez CH. ANT. JOMBERT, Imprimeur-Libraire du Roi pour le Corps Royal de l'Artillerie & du Génie, rue Dauphine.

M. DCC. LVII.

Avec Approbation & Privilege

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI

AU ROI.

SIRE,

Je mets entre les mains victorieuſes de VOTRE MAJESTÉ un nouvel Art de la Guerre. J'en ai formé les préceptes ſur la conduite des plus excellens capitaines, & j'ai tâché de ne rien oublier de tout ce que l'hiſtoire fournit de conſidérable en cette matiere. Je m'étois propoſé, SIRE, de donner dans cet ouvrage une idée accomplie d'un monarque guerrier : mais quelle ſatisfaction n'ai-je point reſſenti ? quand après avoir achevé mon deſſein, j'ai reconnu que j'avois fait le véritable portrait de VOTRE MAJESTÉ. En effet, j'ai trouvé en Elle, ce modele excellent que je m'étois efforcé de rencontrer ailleurs ; & enfin je doute moi-même ſi j'ai travaillé pour

représenter Vos qualités héroïques, ou si j'ai voulu simplement parler de celles dont auroient été revêtus les illustres Rois qui vous ont précédé. Quel est le bonheur de vos sujets, SIRE, que VOTRE MAJESTÉ fasse l'ornement des temps où nous vivons, & l'admiration de tout le monde entier ! La France jouit abondamment de Votre gloire, & de Vos travaux ; elle est triomphante par vos armes, & tranquille par Vos conseils. Qu'elle possede à jamais le riche présent que Vous lui faites ! que dans le cours éclatant de Votre vie, l'univers soit soumis à Vos commandemens, & que la fortune de tous les hommes soit affermie par Votre incroyable vertu ! C'est un desir avantageux à toutes les nations de la terre, & je l'entretiens incessamment dans mon cœur, étant au point que je le suis,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble, très-obéissant,
& très-fidele sujet & serviteur,
PAUL HAY DU CHASTELET.

LETTRE

De l'Éditeur au Libraire, pour ſervir de Préface.

Le petit *Traité de la Guerre, ou Politique Militaire*, que depuis longtemps je vous prie, Monſieur, de me chercher, m'eſt enfin tombé ſous la main. Il m'a paru digne de l'eſtime qu'en font les gens de Lettres, & je penſe, comme eux, que la lecture en ſera utile aux jeunes militaires, agréable aux gens du monde qui voudront acquérir une premiere connoiſſance de la guerre, intéreſſante pour les ſçavans qui pourront y trouver des choſes qu'ils ignorent, & qu'enfin ils en verront tous avec plaiſir une réimpreſſion.

Comme il eſt aſſez ordinaire de juger des Auteurs par les ſentimens qu'on prend de leurs ouvrages, on voit auſſi que par l'effet d'une favorable prévention, un bon livre, dont l'Auteur ne ſe nomme pas, eſt toujours attribué à quelque plume célebre : c'eſt ce qui eſt arrivé par rapport

à celui que je vous envoie, & je crois pouvoir vous le démontrer. *Paul Hay du Chaſtelet*, illuſtre dans la république des Lettres (1), eſt, dit-on, l'Auteur de cet ouvrage : on l'a cru juſqu'à ce jour. On a penſé qu'un conſeiller d'état, un intendant des armées de Louis XIII, pouvoit bien avoir fait un Traité ſur la Guerre : on a lu à la tête une Epitre au Roi, ſigné *Paul Hay du Chaſtelet*, on a vu le privilege accordé à une perſonne du même nom, & on n'a point fait de difficulté de l'attribuer à notre Académicien.

Mais vous ſerez convaincu qu'il n'en eſt pas l'Auteur, quand vous obſerverez, 1°. que du temps de Louis XIII on n'écrivoit pas, à beaucoup près, ſi élégamment : 2°. que bien des faits cités dans le cours de l'ouvrage ſont poſtérieurs à la mort de ce *P. H. D. C.* arrivée en 1636 : 3°. que le privilege eſt de la même année de l'impreſſion en 1668, c'eſt-à-dire trente-cinq ans après ſon décès : 4°. enfin que l'Au-

(1) Ce fut lui que l'Académie naiſſante chargea d'en faire les Statuts ; elle le choiſit auſſi pour prononcer le premier Diſcours, qui naturellement devoit être ſur l'éloquence Françoiſe.

teur lui-même dit (1) qu'il eſt militaire, & que l'on ſçait que jamais *P. H. D. C.* n'a ſervi en qualité d'officier; de ces faits vous jugerez, Monſieur, que le véritable Auteur eſt un autre *P. H. D. C.* peut-être le fils de l'Auteur ſuppoſé.

Quoi qu'il en ſoit, vous trouverez l'ouvrage bien fait, & digne de ſervir de modele aux militaires qui voudront écrire ſur la guerre: il y regne un ordre admirable. Nulle des parties, dont il eſt indiſpenſablement néceſſaire de s'inſtruire, n'y eſt oubliée. Il propoſe des exemples, & les applique aux principes, mais il cite les faits, & n'en donne pas le moindre détail; j'ai cru néceſſaire de ſuppléer à ce défaut, trop commun parmi les ſçavans, en vous adreſſant, Monſieur, les notes que j'ai joint à ſon ouvrage: elles ſont ſemblables à celles que j'ai coutume de faire à tous les livres que je lis: cet uſage eſt, à mon avis, la meilleure maniere de s'inſtruire; je lui dois mon *Eſſai ſur la Cavalerie*, & les morceaux que j'ai donnés à l'*Encyclopédie*; & c'eſt par ce moyen que je me trouve

(1) Page 263.

des matériaux qu'il n'eſt plus queſtion que de raſſembler; je conſeille aux jeunes gens de s'y accoutumer : rien n'amuſe d'avantage que cet eſpece de travail.

Pour ſatisfaire à la fantaiſie de nos Bibliomanes, je n'ai pas voulu toucher à un ſtyle de 90 ans qui, d'ailleurs eſt fort bon; mais je n'ai pu me prêter à leur folie, de vouloir qu'on laiſſât dans les nouvelles éditions juſqu'aux fautes même des originaux. J'ai donc cru néceſſaire de corriger ce qui m'a paru contre notre uſage actuel d'écrire.

Je profite de l'occaſion qui ſe préſente, pour vous faire mon remercîment de la beauté que vous avez donné à ma nouvelle édition des deux dernieres *Campagnes de M. de Turenne*, & je ſuis charmé que vous en ayez trouvé un prompt débit. Je ſuis très-flatté de ce que vous me dites d'obligeant ſur mon *Eſſai ſur la Cavalerie*.

Je ſuis, &c.

D'AUTHVILLE.

POLITIQUE MILITAIRE, OU TRAITÉ DE LA GUERRE.

CHAPITRE PREMIER.

I. *Ce que c'eſt que la guerre.* II. *Du droit de la guerre.*

I. *Ce que c'eſt que la guerre.*

Comme la guerre eſt la plus importante de toutes les profeſſions qui partagent les emplois des hommes, ils ne ſe ſont jamais appliqués avec tant d'exactitude pour autre choſe qu'ils ont fait pour la connoître. Ils ont bien jugé que rien ne leur étoit ſi néceſſaire que la ſcience des armes, après qu'ils

ont éprouvé que par ce moyen ils repouſſoient les injures publiques & particulieres, défendoient les loix & la liberté de leur patrie, entretenoient la diſcipline dans les états, & qu'en excitant la vertu de leurs concitoyens, ils en aſſuroient la félicité.

L'expérience avoit auſſi répandu cette vérité univerſellement par tout le monde, que la guerre eſt une école où l'on apprend une philoſophie plus certaine que celle que l'on enſeignoit autrefois ſous le portique : & en effet, dans tous ces lieux d'Athenes, ſi renommés par les aſſemblées des philoſophes, a-t'on rien imaginé de comparable à cet art, dont le premier principe eſt un juſte mépris de la vie ? (je dis un juſte mépris), car je conte pour fureur celui des Catons d'Utique, & des Othons, (1) qui, dans la violence

(1) *Caton d'Utique* (ainſi nommé du lieu de ſa mort) ayant appris que Céſar le pourſuivoit, ſe mit ſur ſon lit, lut deux fois le traité de l'immortalité de l'ame de Platon, & ſe donna un coup de poignard.

qu'ils ont exercée contr'eux-mêmes, ont montré moins de force que de déſeſpoir & de légéreté : pourroit-on enfin propoſer des maximes plus pures, & plus ſaintes que celles que l'on en tire ? & qui établiſſent la principale gloire des honnêtes gens à ſe précipiter dans les plus grands hazards pour le ſervice de leur Prince, le repos de leurs compatriotes, & le ſalut de leurs amis ; & par leſquelles, au contraire, il eſt honteux de fuir une occaſion périlleuſe, de trahir ſon Roi, de troubler ſon pays, & de négliger la conſervation de ſes parens. Auſſi toutes les nations ſont-elles tombées dans ce ſentiment commun, que la valeur étoit la plus excellente des parties héroïques ; les peuples les plus polis l'ont entendue par le ſeul nom de vertu, & ils l'ont même reconnue pour quelque choſe de divin. Dieu eſt armé de

Et M. Silvius Othon, VII. Empereur Romain, ſe tua de déſeſpoir, voyant ſon armée défaite par celle de Vitellius, à la bataille de Bedriac.

ſon tonnerre, & dans l'Ecriture il ſe nomme le Dieu des armées, le Dieu des victoires, & le Dieu vaillant dans les combats. Les Payens qui, ſur la vérité de la bible, ont élevé les fantômes de leur religion, ont eu leur Mars, leur Bellone, & leur Jupiter Martial ; & leurs myſterieuſes fables nous repréſentent tous leurs Dieux en bataille contre les enfans de la terre, pour la défenſe du ciel, & pour maintenir leur immortelle & toute-puiſſante autorité. Ils ont voulu de plus que Minerve, Déeſſe de la ſageſſe, fût la Déeſſe des armées ; & le poëte la fait compagne perpétuelle de ſon Uliſſe, pour nous faire comprendre que les qualités de vaillant & de ſage, ne doivent point ſe ſéparer.

II. *Du droit de la guerre.*

Dieu, dis-je, s'eſt donné le titre de Dieu de la guerre, & de Dieu vaillant, parce qu'il y a des guerres équi-

tables, & des combats légitimes : car peut-il rien entreprendre d'injuſte, ou bien qui ſorte de la regle droite & invariable de ſes loix éternelles ? Mais par ces titres, trois choſes ſont enſeignées aux hommes. La premiere, qu'il n'appartient qu'aux Souverains, qui ſont dans le monde les images vivantes de Dieu, de ſe ſervir du droit des armes, & il n'appartient qu'à ces maîtres de l'univers d'en interrompre l'ordre & la tranquillité. Sur quoi le divin Philoſophe a voulu, dans ſes loix, que celui qui, de ſon autorité privée, entreprenoit la guerre, fût puni comme d'un crime capital. La ſeconde, eſt qu'il faut que les Princes joignent la modération à la valeur, & qu'ils pardonnent à ceux qui ſe ſoumettent à leurs armes victorieuſes ; autrement ce ſeroit une brutalité. Les hommes ne doivent combattre que pour la gloire : ils peuvent en conteſter le prix, mais ils doivent bannir la haine

de leur cœur. La troiſieme, c'eſt qu'ils ne doivent jamais entreprendre ni ſoutenir de guerre qui n'ait un fondement raiſonnable. Les plus juſtes entrepriſes ſont les plus heureuſes; & on a obſervé que les Romains, & ſurtout Auguſte, avoient toujours eu des ſuccès avantageux, parce qu'ils n'avoient jamais formé de deſſeins injuſtes; & il y a longtemps qu'un Poëte de la Gréce a prononcé, que celui qui entreprenoit une mauvaiſe guerre, n'en revenoit pas ſans laiſſer, par ſon malheur, des marques de ſa témérité.

Sur ces principes, qui ne peuvent recevoir de conteſtation, il eſt vrai de dire que la guerre eſt aux Rois un moyen légitime d'acquérir, & que ce qu'ils ont emporté, par leur épée, eſt pleinement à eux. C'eſt par cette raiſon qu'Alexandre répondit aux ambaſſadeurs de Darius, qui lui offroient, de la part de leur maître, de lui laiſſer la libre jouïſſance des pays qu'il avoit

conquis ; que ce qu'il avoit gagné lui appartenoit, & qu'il n'avoit pas beſoin que le Roi de Perſe lui en fît aucune autre ceſſion. Au reſte, on ne doit pas diſconvenir qu'on ne puiſſe acquérir légitimement par la guerre, laquelle eſt de diſpoſition du droit des gens, d'autant que le partage que les hommes ont fait des nations & des empires, eſt du même droit, & par conſéquent les moyens de la guerre ſont auſſi juridiques, que ſont ceux ſur leſquels on a remarqué l'étendue & les bornes des républiques.

CHAPITRE II.

I. *Deſſein de cet ouvrage.* II. *S'il eſt néceſſaire d'entretenir la guerre dans un état.* III. *Du choix des ſoldats, & des capitaines.* IV. *De l'infanterie.* V. *De la cavalerie.* VI. *Si un Roi doit toujours être armé.* VII. *Si on doit tenir les troupes en corps d'armée, ou dans des garniſons en temps de paix.* VIII. *A quoi on les doit occuper quand il n'y a point de guerre.*

I. *Deſſein de cet ouvrage.*

Il n'y a pas lieu de s'étonner ſi tant de différens auteurs ayant traité de la guerre, il en peut reſter beaucoup de choſes à dire, au moins en ce qui eſt de la forme & de l'application des regles. La raiſon qui fait que cette matiere, qu'on a vu agiter mille fois, n'eſt pas encore épuiſée, que même on peut croire que de temps en temps il

s'y trouvera de nouveaux ſujets de diſcourir, c'eſt, ou que ceux qui en ont écrit, y ont auſſi mal raiſonné qu'avoit fait cet ancien Rhéteur, qui ſe vouloit ingérer d'enſeigner à Annibal les moyens de bien faire la guerre, ou qu'ils ne l'ont pas fait ſuivant l'opinion des autres qui les ont ſuivis, & qui liſent leurs ouvrages; & d'un autre côté les eſpeces d'armes, ſoit offenſives, ſoit défenſives, changeant ſouvent, les capitaines ſont contraints de changer la façon de combattre, d'attaquer & de défendre; en un mot, de renverſer la méthode qu'on avoit de faire la guerre. Quelques-uns des écrivains, qui ont parlé de l'art militaire, ſe ſont trop attachés aux regles des anciens; quelques-uns n'ont aimé que les opinions modernes, quelques autres ont manqué de jugement, ou d'expérience; & au lieu de tirer leurs préceptes des différens événemens qu'ils ont pu obſerver dans

l'hiſtoire, ils ſe ſont amuſés à expliquer un détail inutile, & de legeres minuties, ou bien à former des maximes, quelquefois ſelon leur caprice, & quelquefois trop difficiles à mettre à exécution. Toutes ces conſidérations me ſollicitent d'y porter la main, & en faiſant un mêlange de l'ancien art de la guerre avec le nouveau, & en recueillant le fruit des obſervations que j'ai faites dans le cours de vingt années d'étude, joint à quelques expériences que j'en ai; j'entreprends de donner une idée de la parfaite guerre, qu'Annibal & Céſar ne mépriſeroient peut-être pas, s'il m'eſt permis de parler ainſi, à l'imitation du plus ſçavant homme du dernier ſiecle. Toutefois, en écrivant, je n'aſpire point à l'éloge qu'un hiſtorien illuſtre a donné à Epaminondas, & qu'on auroit pu donner enſuite à Lucullus, quand il dit que l'eſprit de ce fameux Thébain étoit tellement digne d'admiration, qu'il

avoit appris le métier de la guerre dans ſon cabinet, & parmi les livres. Homere a ſervi de guide & de maître à Alexandre dans les conquêtes qui ont rendu ſa réputation ſi éclatante, & il eſt certain que la guerre contenant une philoſophie ſublime & délicate, les préceptes en doivent être établis par des philoſophes, & par des gens de Lettres.

II. *S'il eſt néceſſaire d'entretenir la guerre dans un état.*

Encore qu'il ſoit véritable que la guerre trouble le repos des hommes, pour lequel on peut dire que la nature les a fait naître ; que même les combats aient quelque choſe de contraire à la juſtice naturelle & à l'humanité, & qu'une grande forêt toute en feu ſoit moins effroyable que ne l'eſt une armée victorieuſe, qui court dans les campagnes, & les remplit de larmes, de ſang & de déſolation,

encore, dis-je, qu'il ſoit vrai que la guerre eſt un mal extrême, il eſt pourtant néceſſaire qu'un grand empire ne demeure pas longtemps dans l'oiſiveté de la paix. La paix, qui eſt l'objet le plus beau des ſouhaits de tous les hommes, le but de leurs travaux, & le plus ſolide bien qu'ils puiſſent poſſéder, engendre inſenſiblement, quand elle eſt trop affermie, les vices dans les états : elle y apporte le luxe, y autoriſe la volupté, & fait que les forces, qui s'y ſont conſervées, & qui s'y augmentent de jour en jour, ſe tournent enfin contr'elles-mêmes, & s'occupent à ſe détruire : le courage & la vigueur ſe ralentit & ſe perd ; & nous voyons que par un repos trop conſtant les nations, dont la valeur autrefois a fait tant de bruit ſur la terre, & qui ont triomphé de toutes les parties du monde, en ſont aujourd'hui la honte & le mépris. Les ſages Romains avoient raiſon de craindre le renverſement de

Carthage ; & ils voyoient bien que la puiſſance de cette grande ville, en continuant de donner de la jalouſie à Rome, continueroit de porter ſes citoyens à l'émulation, d'où ils iroient au deſir de la gloire, & à l'amour de la vertu. Leur prudence avoit très-judicieuſement prévu que quand les ſujets de la république n'auroient plus d'occaſion d'employer leurs armes contre des étrangers, ils les employeroient à leur propre ruine, & que la liberté du peuple Romain s'en trouveroit enfin opprimée.

III. *Du choix des ſoldats & des capitaines.*

Etant donc certain que la guerre cauſe de l'utilité aux états, il faut que chaque Prince ou chaque république choiſiſſe des ſoldats pour compoſer ſes armées ; que même il y en ait toujours de prêtes à marcher au premier commandement. Les vieilles troupes, qui

ſont perpétuellement entretenues, en impoſent plus aux ennemis que les nouvelles; elles ſont fieres & braves, & ſe font un point d'honneur de vaincre toujours, & de n'être jamais vaincues. Il eſt périlleux de ne lever des gens qu'aux occaſions imprévues, & ces ſortes de troupes, précipitemment faites, que les Romains appelloient ſubitaires, & que nous avons nommées milices, (1) ne font jamais aucun effet conſidérable: ce ſont des gens non aguerris, & qui n'ayant aucune habitude enſemble, font un nombre qui

(1) Les milices, dont parle l'Auteur, n'ont rien de commun avec celle qui eſt ſur pied aujourd'hui. Celle-ci a donné des preuves de la plus grande valeur dans la guerre derniere, & l'attention qu'on a eu de l'aſſembler, pendant un certain temps, toutes les années pour la diſcipliner & l'exercer, de lui choiſir des commandans expérimentés, & d'en compoſer les officiers de ceux qui avoient été réformés, ou de gentilshommes, aſſure que cette milice ne démentira pas la bonne opinion qu'elle a déja donné d'elle. Il y a 110 bataillons à 730 hommes chacun, en 10 compagnies. Les provinces en fourniſſent proportionnellement au nombre de leurs habitans. On en tire toutes les compagnies de grenadiers qui, au nombre de 220, compoſent 11 Régimens de grenadiers royaux, commandés par un colonel & un lieutenant-colonel.

n'a ni force ni liaiſon : les capitaines les achetent ſans les choiſir ; c'eſt ordinairement le rebut des villes, que la fainéantiſe, la miſere, & la débauche chaſſe de leur pays. Ainſi ils ne peuvent ſoutenir le moindre effort dans les combats ; & on pourroit dire enfin que ce ſont des lievres armés, *galeati lepores*, tant ils ſont ſuſceptibles de la peur, & diſpoſés à une honteuſe fuite.

Plus les nations ont été ſages, & plus elles ont pris de ſoin de faire un excellent choix de leurs ſoldats. Les Romains, entre tous les anciens peuples, nous en ont laiſſé des exemples admirables ; & j'eſtime que la diligence qu'ils y ont apportée, a été le premier fondement de leur grandeur. Ils ont enrôlé, dans leurs légions, ceux qu'ils ont cru les plus capables de bien ſervir ; d'où ils les ont appellées légions. Au commencement tous les jeunes gens, preſſés de l'amour de leur

patrie, s'offroient aux Tribuns volontairement & en foule : mais cette ardeur s'étant ralentie, on fut obligé d'en venir à la contrainte ; ce qui ſe faiſoit avec tant de ſévérité, qu'on mettoit aux fers ceux qui refuſoient de ſervir : on vendoit publiquement leurs biens, & on les réduiſoit à la ſervitude ; Rome ne croyant pas devoir traiter comme ſes enfans ceux qui ne la regardoient pas comme leur mere. Auſſi eſt-il juſte de priver les mauvais citoyens de tous les avantages qu'ils peuvent eſpérer de leur patrie, quand ils ſe dépouillent de l'affection qu'ils doivent avoir pour ſa gloire & pour ſes intérêts. On a vu même que les empereurs faiſoient marquer ceux qu'ils forçoient d'aller à la guerre. Cette marque s'imprimoit avec un fer chaud ſur le front, ou ſur la main ; c'étoit ordinairement le nom du Prince.

Le bon choix que l'on fait des ſoldats eſt ſans doute d'un grand avanta-

ge, & nous ſçavons quel eſt l'ordre, dans l'empire des Turcs, pour les enfans de tribut, & quel ſoin ils prennent d'élever ceux qu'ils deſtinent pour être janiſſaires ; ce qui leur a ſi bien réuſſi juſqu'à préſent, qu'à peine pourroit-on ſe ſouvenir d'une occaſion en laquelle ces janiſſaires aient mal répondu à ce qu'on avoit eſpéré de leur valeur.

Les jeunes gens qu'on choiſira pour être inſtruits à la guerre, doivent être mis dans des garniſons à l'âge de quinze ou ſeize ans. Là il leur ſera enſeigné les exercices de cavalerie & d'infanterie, à quoi on les exercera toutes les ſemaines une fois ; (1) ce qui ſe fera commodément les dimanches ou les fêtes. On leur enſeignera l'exercice de la pique, comme celui du

(1) Les troupes qui ne ſeroient exercées qu'une fois la ſemaine ne le ſeroient pas ſuffiſamment : un cavalier devroit au moins monter à cheval trois fois par ſemaine, & les ſoldats faire le maniement de leurs armes tous les jours. Les uns & les autres doivent manœuvrer enſemble une ou deux fois par ſemaine.

mouſquet; à ſe ſervir de l'épée, de la halebarde, de la pertuiſane, de l'eſpadon & autres armes. On les fera courir, ſauter & lutter. Les Lacédémoniens exerçoient ſans relâche leurs jeunes ſoldats : cela étoit fort ſagement aviſé ; car on n'acquiert de la force & de l'adreſſe, que par un travail long & aſſidu.

Dans ces garniſons il y aura des maîtres pour les fortifications, les mathématiques, à danſer, voltiger & monter à cheval. Il ſera très-à-propos d'ôter les académies des places où il n'y aura point de garniſon, afin que les garniſons ſoient, pour ainſi parler, des académies où ces choſes-là s'apprennent ; & même, afin que toutes ſortes de jeunes gens ſe rangeaſſent aux garniſons, il faudroit ordonner que les maîtres ne pourroient faire d'apprentifs que dans les lieux où il y auroit garniſon, & que nul ne pourroit tenir boutique en aucune ville du

royaume, ni exercer aucun métier qu'il n'eût des lettres d'un gouverneur, pour juſtifier qu'il auroit fait ſon apprentiſſage dans une ville de garniſon, comme nous voyons qu'on ne reçoit point de médecin ni d'avocat, qui n'ait fait ſes études dans quelque univerſité.

Ce moyen ſeroit aſſuré pour avoir des ſoldats; car ces apprentifs ſerviroient à leur tour pour les choſes de la guerre, monteroient la garde, & feroient les autres fonctions; ce qui ne les détourneroit point de s'inſtruire dans la vacation qu'ils auroient choiſie. Il ſeroit très-utile que chaque ſoldat ſçût un métier, (1) & qu'on l'y fît appliquer tous les jours qu'il ne ſe-

(1) Ce métier doit être un de ceux qui donne & entretient la force. Cependant il ſeroit bon qu'après, que les ſoldats auroient forgé eux-mêmes leurs armes, ils travaillaſſent à tour ce qui ſeroit néceſſaire à leur entretien, ſans avoir recours à des Marchands qui vendent fort cher, & qui ne font ſouvent que de mauvaiſes fournitures: alors les ſoldats occupés ne le ſeroient jamais à mal faire.

roit point de garde. Alors tous éviteroient l'oiſiveté, & gagneroient de l'argent; ce qui les feroit ſubſiſter, & ainſi les garniſons ſeroient toujours bien remplies; car il s'y rendroit beaucoup de volontaires, outre ceux que l'on prendroit à cet effet. Il faudroit obliger les paroiſſes des villes & de la campagne de fournir & d'entretenir chacune un homme de cheval, ou deux hommes de pied, qui ſeroient choiſis, le fort portant le foible, c'eſt-à-dire, à proportion de la grandeur des paroiſſes, leſquelles on pourroit encore obliger de donner de l'argent pour faire apprendre quelque métier à ces hommes entretenus. Les ſommes qu'il faudroit employer pour cela ſeroient priſes en déduction des tailles ou autres ſubſides. En ce faiſant, le Roi, outre ſes vieilles troupes, auroit toujours plus de quarante mille hommes en ſes garniſons, leſquelles ſeroient des pépinieres de ſoldats, &

cette dépenſe chargeroit peu l'état des finances (1).

Quand les jeunes ſoldats auroient été quelque temps en garniſon, comme trois ou quatre ans, ſi c'étoit en temps de paix on les renverroit chez eux, & on en remettroit de nouveaux en leur place, ou bien on choiſiroit les mieux faits pour les incorporer dans les corps entretenus, ſoit cavalerie, ſoit infanterie, étant néceſſaire d'en avoir en tout temps. Si c'étoit en temps de guerre, on les enverroit à l'armée, & les recrues ſe feroient dans les garniſons; d'où il arriveroit qu'on ne feroit aucune dépenſe pour les recrues, d'autant qu'il y auroit toujours des gens prêts : on ne verroit même jamais de ſoldats non aguerris dans les régimens, & les recrues étant faites, on reprendroit en même temps d'au-

(1) Ce projet ſe trouve exécuté quant aux gens de pied, dont le nombre eſt de 69300 hommes ſous la dénomination de milice royale. Il y a de plus 5810 hommes de milice bourgeoiſe.

tres jeunes gens pour rétablir ces garniſons; ce qui ſe continueroit inceſſamment.

Les Romains avoient des ſoldats de trois ſortes; la premiere étoit des citoyens, la ſeconde, des peuples d'Italie, qu'ils appelloient leurs compagnons d'armes, & la troiſieme, des auxiliaires ou mercenaires.

On demande depuis longtemps s'il vaut mieux ſe ſervir des ſujets que des étrangers : mais il a été décidé en faveur des ſujets qui, en effet, s'expoſent avec plus de courage & de bonne volonté, & qui aimant comme leur compatriote celui qui les commande, hazardent avec plaiſir leur vie pour garantir la ſienne. Au reſte ils combattent pour leur propre fortune, pour la conſervation de leurs familles, pour leur honneur, & pour leur repos: quand ils ont abandonné leurs rangs dans les batailles, & qu'ils ont cherché leur ſalut par la fuite, ils trouvent par-

tout des objets qui leur reprochent leur manquement de cœur, & ils ont le cruel déplaiſir de ſe reconnoître pour coupables de la perte de leurs amis, & de la ruine de leur patrie.

Ainſi ils ſont plus dans l'obéiſſance, & ſe tiennent plus exactement à leur devoir que les étrangers qui, au contraire, conſiderent les affaires de ceux qu'ils ſervent, ſans y prendre aucune part. Ils peuvent, dans les rencontres les plus importantes, cauſer des déſordres extrêmes, & ne ſçauroient procurer aucun ſuccès heureux, qu'on ne doive plus juſtement attendre des ſujets ; outre que les ſoldats étrangers emportent ſans retour ce qu'il y a d'argent dans un pays, & les ſujets l'y conſervent.

On dit que Cyrus, dont l'antiquité nous parle comme d'un grand capitaine, vouloit avoir des ſoldats & des chevaux de nations étrangeres (1) : il

(1) On peut encore ajouter aux raiſons en faveur

diſoit qu'il s'en trouvoit mieux ſervi que des Perſes naturels, & on a dit enſuite, pour appuyer cette opinion, qu'il étoit dangereux de mettre l'épée à la main d'un grand peuple qui, connoiſſant ſa force, peut tout oſer, & même tout entreprendre contre l'autorité du Gouvernement. Mais il ne faut pas qu'un Monarque ſe laiſſe toucher de ces vaines terreurs; & Platon a très-judicieuſement dit au huitieme livre des Loix, qu'un Prince qui eſt aſſez foible pour redouter ſes ſujets, ne les rendra jamais ni gens de bien, ni riches, ni vaillans.

Quand un capitaine reçoit un ſoldat, il doit regarder à cinq choſes; la premiere, eſt de ſçavoir quel eſt ſon pays : car il eſt conſtant que le tempé-

des ſoldats étrangers, qu'il eſt de la grandeur d'un Prince de donner aſyle à des étrangers maltraités dans leur patrie : ils agiſſent ſouvent à la guerre, & par reconnoiſſance, & par vengeance; d'ailleurs les troupes étrangeres, au ſervice d'un Prince, ſont autant d'ennemis de moins. Il eſt donc néceſſaire d'en avoir; mais il ne faut pas qu'elles excédent la ſixieme partie des troupes nationales.

rament

rament des hommes a toujours de la conformité avec la qualité des lieux où ils ont pris naiſſance, & ſuivant cette qualité ils ſont plus ou moins robuſtes.

A propos de quoi je dirai en paſſant qu'il faut toujours préférer les gens de la campagne aux habitans des villes, parce qu'ils ont moins de vices, plus de ſoumiſſion pour les chefs, ſont plus endurcis à la peine, moins ſéditieux, & moins amateurs de la nouveauté (1).

La ſeconde choſe qu'il faut regarder, c'eſt à l'âge. Les Romains avoient raiſon de prendre leurs ſoldats à dix-ſept ans, d'autant qu'ils avoient plus de temps pour les inſtruire, & ils aimoient mieux avoir des gens capables de ſervir longtemps, que d'en avoir qui euſſent longtemps ſervi.

(1) Cela eſt eſſentiel quant au plus grand nombre, mais il faut auſſi tirer des ſoldats des villes; l'éducation qu'ils y reçoivent épurent leurs ſentimens, & les rend plus capables des détails; ils rempliſſent mieux que ceux de la campagne, les places de bas officiers.

La troiſieme choſe eſt la taille. Pyrrhus commandoit qu'on lui choisît de grands hommes pour ſoldats, & il diſoit qu'il les rendroit braves. Toutefois les gens d'une taille trop grande ſont ordinairement peu propres à ſupporter les fatigues de la guerre, & dans le travail s'abattent plutôt que les gens de la médiocre ; ces derniers ont beaucoup plus de diſpoſition à toutes ſortes d'exercices, plus d'adreſſe & plus de vigueur que les autres.

La quatrieme choſe, c'eſt l'eſprit : & en effet, un homme qui a de la vivacité, de la préſence d'eſprit & du jugement, eſt preſque invincible. Il faut qu'un ſoldat ne craigne rien que la honte ; qu'en un mot, il ait une ame capable d'enviſager fiérement la mort, & pour me ſervir du mot du poëte Lucain, *Animæque capaces mortis.*

La cinquieme, eſt le genre de vie qu'a ſuivi celui qui veut être enrôlé. Il ne faut jamais admettre parmi les

vieux ſoldats les gens dont la profeſſion ſert au luxe & à la délicateſſe.

Quant à ce qui eſt des chefs, il les faut élire entre les plus expérimentés & les plus habiles, qui ſçachent comment il faut conduire toute ſorte de guerre, & que la fortune ne puiſſe facilement tromper :

Entre les plus braves qui donnent l'exemple à toute l'armée, non ſeulement par leurs diſcours, mais encore par leurs actions, qui ſoient les premiers aux travaux, & aux occaſions importantes :

Entre les plus heureux, & qui, ſans rien précipiter, aient l'art d'attendre des conjonctures qui leur ſoient avantageuſes, qui ſe ſouviennent qu'une faute, en matiere de guerre, ne ſe peut ni excuſer, ni réparer, & que les téméraires ſont toujours malheureux, parce qu'ils ſont toujours inſenſés, & qu'enfin il vaut mieux ſe faire craindre par ſes ennemis comme un homme

prudent & aviſé, que de s'attirer l'applaudiſſement de ſes amis par des coups hazardeux. Le bonheur dans les armes ne vient pas de nous ; c'eſt un don que nous ne pouvons recevoir que de Dieu ſeul, mais c'eſt un don néceſſaire. La guerre, dit Platon, a beſoin de la fortune ; c'eſt elle qui couronne l'expérience, la ſageſſe & la valeur.

Enfin, il faut que les commandans ſçachent prendre de l'empire & de l'autorité ſur leurs ſoldats, qu'ils ſçachent leur inſinuer du reſpect, & faire enſorte qu'en les aimant ils les craignent plus qu'ils ne font leurs ennemis. Enfin il faut que les capitaines ſoient élus entre les plus nobles, les plus gens de bien, & les plus riches, afin que leur élévation ne donne point d'envie à la multitude ; qu'ils puiſſent s'acquitter de leur miniſtere avec honneur, & ſans s'expoſer aux reproches, & qu'ils puiſſent ſoutenir commodément la dépenſe où ils ſeront engagés.

Si les chefs n'ont toutes ces qualités, ils ne pourront commander aux ſoldats, ou les ſoldats ne leur obéiront qu'avec peine & en murmurant.

Le choix des chefs dans les Monarchies doit être fait par le Roi ſeul, d'autant qu'il eſt le Souverain capitaine de tous les capitaines. Dans les républiques les magiſtrats doivent faire cette élection.

Ce que je viens de dire regarde les officiers généraux & les capitaines des compagnies. Ceux-ci doivent avoir la liberté de choiſir leurs lieutenans, que les Romains appelloient *optiones*, ou bien, ſelon le ſentiment de quelques-uns, ce terme *optiones* étoit comme *adoptiones*, & comme ſi les capitaines les euſſent adoptés pour la guerre. Les commandans des Romains portoient un bâton pour marque de leur autorité. Ce bâton s'appelloit *vitis latia*, de même que nous appellons *canes*, les bâtons que portent nos officiers d'armée.

Toutes les armées ſont compoſées d'infanterie ou de cavalerie. Entre les gens de pied, il y a des mouſquetaires & de picquiers (1).

IV. *De l'infanterie.*

L'infanterie fait la principale force d'une armée. Ce ſont les fantaſſins qui prennent les places de guerre, qui les défendent, & qui les conſervent. Ils font leurs progrès plus lentement que ne font les gens de cheval, mais ils les font avec plus de ſûreté. Il eſt bon qu'une armée mette ſa principale force dans l'infanterie, parce que les fantaſſins ſont de beaucoup moindre dépenſe, ſoit pour la ſolde, ſoit pour la nourriture. Les Grecs & les Romains avoient vingt hommes de pied pour un homme de cheval, & les Barbares, au contraire, excédoient en cavalerie.

(1) On doit ſe rappeller qu'il y a 100 ans ou environ que ce livre eſt fait, & que l'équipement & l'armure de nos troupes ſont bien changés.

Les gens de pied ſe ſervent de fuſils, à l'exception des officiers qui portent des ſpontons, & les ſergens des hallebardes; ceux des grenadiers ont tous des fuſils.

V. *De la cavalerie.*

La cavalerie a ſes avantages, & ſurtout aux jours de bataille, & dans les expéditions où il faut de la diligence, ſoit pour ſurprendre les ennemis, enlever un quartier, faire le dégat dans la campagne, défaire un convoi, couper les vivres, interrompre une marche, ſe ſaiſir d'un poſte, ſçavoir les nouvelles, & autres choſes de cette qualité. C'eſt pourquoi on a comparé les effets de la cavalerie aux tempêtes, & on les a nommés *procellam equeſtrem* (1).

L'infanterie en France eſt diviſée en régimens; les régimens en dix, vingt, trente ou quarante compagnies, ſuivant ce qu'il plaît au Roi (2).

(1) Le livre nouveau intitulé *Eſſai ſur la cavalerie*, Chap. I, *de l'utilité de la cavalerie dans les armées*, contient une diſſertation ſur la préférence à donner à l'une ou à l'autre de ces armes.

(2) L'infanterie aujourd'hui eſt diviſée en régimens de 4, 2 ou 1 bataillons, chaque bataillon eſt compoſé d'une compagnie de 45 grenadiers, & de 16 autres de 40 fuſiliers; les régimens des Gardes, ceux des grenadiers de France, de Royal Artillerie, & des 34 étrangers ſont compoſés différemment.

La cavalerie eſt diviſée en gendarmerie & cavalerie legere. Il n'y a point de régimens de gendarmes, ce ſont des compagnies franches. Il y a des régimens de chevaux-legers : il y a auſſi des compagnies de chevaux-legers qui ne ſont incorporées dans aucun régiment (1).

Nous avons en France deux autres ſortes de cavalerie, à ſçavoir des dragons & des carabins, leſquels ne ſont ni de la gendarmerie, ni de la cavalerie légere. Il ſeroit fort bon que toute la cavalerie fût ſur le pied des carabins, parce qu'on pourroit les faire combattre à pied quand il ſeroit néceſſaire (2).

L'infanterie ordinairement ſe prend de ceux qui ont le moins de biens de

(1) La cavalerie a ſes régimens de deux eſcadrons, à 4 compagnies de 40 hommes chacune, formant au total 320 hommes. On obſervera que dans les régimens François les officiers ne ſont pas compris dans le nombre des hommes.

(2) Les régimens de dragons ſont de 16 compagnies, de 40 hommes chacune, formant 4 eſcadrons, & au total 640 hommes.

la fortune, & la cavalerie de ceux qui en ont le plus.

Il y a une autre ſorte de gens de guerre, que nous appellons volontaires, leſquels de leur mouvement, & pour ſervir le Roi & leur pays, & pour acquérir de la réputation, prennent les armes, & marchent à leurs dépens. Ce ſont des perſonnes de qualité qui tâchent de ſe trouver à toutes les occaſions d'honneur : mais leur zele trop ardent cauſe quelquefois de grands déſordres ; & par une ambition indiſcrete & précipitée, ils ſe font tuer inutilement. Il ſeroit à propos de leur donner quelque rang certain, & d'en faire un corps ſous le commandement d'un homme de grande condition, ou d'un homme de ſervice & de longue expérience, ſous les ordres duquel ils puſſent combattre & apprendre le métier. Il faudroit même les ſéparer en compagnies, & leur donner des capitaines, des lieutenans, cornettes, &

autres officiers, comme aux compagnies de chevaux-legers, & en faire un ou pluſieurs régimens de cavalerie, qui ſeroient toujours les plus beaux & les plus forts de l'armée, & dont il ſeroit très-expédient de faire un corps de réſerve pour les rencontres importantes. Ainſi on y apporteroit du réglement, & les volontaires ne feroient plus d'embarras; on épargneroit encore le ſang de mille & mille jeunes gentilshommes qui, dans un âge plus avancé, pourroient ſe rendre capables des commandemens généraux, & dont on tireroit des ſervices très-importans. On imiteroit la ſage conduite des Romains; car ils avoient des volontaires comme nous en avons en France. Les Grecs en avoient pareillement. Xénophon alla en cette qualité au ſervice du jeune Cyrus; & nous voyons qu'au ſiege de Numance, Scipion fit une cohorte des volontaires qui l'avoient ſuivi, & il la nomma la compagnie de

ſes amis. Si cet ordre étoit obſervé on ne manqueroit jamais de volontaires : ce ſeroit l'école & la pépiniere des capitaines & des grands hommes de guerre (1).

VI. *Si un Roi doit toujours être armé.*

Perſonne ne mettra déſormais en queſtion s'il faut que les états aient des armées entretenues dans les temps pacifiques ; car on ſçait qu'il y a de la néceſſité, d'autant que les voiſins conſiderent un Roi par les forces qui l'environnent, & leſquelles ſont toujours prêtes d'exécuter ſes volontés, & les ſujets mêmes ſe rendent plus obéiſſans aux ordres publics, & ont plus de ſou-

(1) La néceſſité de former des régimens de volontaires n'a été bien reconnue que depuis le miniſtere de M. le Comte d'Argenſon ; ceux qui ont été créés à l'occaſion de la guerre de 1741, étoient pour la plûpart de 1500 hommes, dont 500 à cheval. Ils ont rendu de ſi grands ſervices, qu'ils ſont regardés aujourd'hui comme très-néceſſaires. Il ſeroit à deſirer que ces troupes, faites pour combattre ſans ceſſe, fuſſent formés d'anciens ſoldats bien exercés, & faits à la fatigue, autrement il ſe fait une conſommation d'hommes bien conſidérable ; ce qu'on a dû remarquer pendant la derniere guerre.

miſſions pour les magiſtrats. La ſageſſe des loix n'eſt point en ſûreté ſans le ſecours des armes; & les troupes qui ſervent d'ornement, & qui relevent la ſplendeur d'un royaume, pendant le cours tranquille de la paix, ſervent pour le défendre, quand ſes ennemis entreprennent d'en troubler le calme & le repos. Auſſi dans tous les états du monde voyons-nous qu'on a continuellement conſervé des armées, afin de maintenir au dedans le bonheur des peuples, & repouſſer les entrepriſes des étrangers.

VII. *Si on doit tenir les troupes en corps d'armée, ou dans des garniſons en temps de paix.*

Ce n'eſt pas que ſouvent les plus grands états ne ſe ſoient trouvés embarraſſés des troupes qu'ils entretenoient ordinairement. Nous en voyons pluſieurs exemples chez les Romains, dans les guerres domeſtiques qu'ils ont eues, & encore après l'établiſſe-

ment de l'autorité des Empereurs; combien de fois les Prétoriens ſe ſont-ils révoltés contre leurs maîtres? combien de fois les armées des provinces ont-elles élevé leurs généraux à l'empire? Trois raiſons ont principalement cauſé ces dangereux mouvemens. La premiere, c'eſt que les Romains ont étendu trop loin le pouvoir de leurs capitaines: la ſeconde, qu'ils ont fait leurs armées trop fortes: la troiſieme, que les mêmes chefs & les mêmes ſoldats ont ſervi trop longtemps enſemble; deſorte que les généraux avoient tout le loiſir & tout le moyen qu'ils pouvoient deſirer pour ſe faire des créatures, & acquérir la bienveillance des armées qu'ils commandoient.

Il y a une quatrieme raiſon de ces ſoulevemens, c'eſt que les ſoldats d'une même armée étoient toujours raſſemblés dans un camp; de ſorte qu'à la longue l'habitude & la familiarité qu'ils avoient les uns avec les autres, les

rendoit comme un même peuple, & les uniſſoit par des liens de ſociété & d'intérêts auſſi étroits, que les habitans d'une même cité le pourroient être; & par conſéquent il faut pratiquer ce précepte de politique, que des troupes ne connoiſſent dans la paix que la compagnie qu'elles compoſent; & cette maxime doit s'étendre juſques à ſéparer les régimens, & en mettre des compagnies dans des lieux éloignés les uns des autres, & non dans des camps, comme faiſoient les Romains : car la licence & l'audace s'y gliſſent plus périlleuſement que dans les villes de guerre, où on prend garde à ce que le ſoldat ſoit dans le devoir, & dans l'exercice, où il n'eſt pas le maître des fortifications qu'on lui fait garder, & dont les murailles ſont moins pour le mettre à couvert des ennemis, que pour l'empêcher de mal faire, & de fuir la punition de ſes déréglemens. Il faut, outre cela, que le général,

quoiqu'au milieu de la guerre, ait une puiſſance limitée, ſoit pour les récompenſes, ſoit même pour la diſpoſition des ordres, comme de faire des ſieges de places, d'entrer dans un autre pays que celui où il a été envoyé; de déclarer la guerre, de faire la paix ou la treve, de hazarder une bataille, &c.

Il faut avoir un grand ſoin de chaſſer l'oiſiveté d'entre les ſoldats, leur préſenter inceſſamment une image de la guerre, & pour cela les exercer ſouvent au maniement des armes, leur faire faire les exercices, les faire monter en garde, leur faire remuer la terre, leur enſeigner à faire des retranchemens, & afin de les porter avec plus d'ardeur à ces différens ouvrages, propoſer des récompenſes, qui ſoient utiles & glorieuſes, à ceux qui ſe feroient le mieux acquittés des choſes qu'on leur auroit commandées.

VIII. *A quoi on doit occuper les ſoldats quand il n'y a point de guerre.*

La vie des Lacédémoniens étoit un perpétuel exercice pour la guerre; leurs jeux & leurs danſes étoient toutes militaires, & ils mêloient toujours quelque choſe de martial dans leurs plaiſirs. Alexandre exerçoit continuellement ſes troupes; & enfin les Romains mêmes ne les laiſſoient jamais ſans les occuper aux emplois de leur profeſſion, & avoient des maîtres à cet effet, qu'ils nommoient *campi doctores.*

Il faut faire enſorte que leurs armes ne leur ſemblent pas plus peſantes que leurs bras & leurs mains. Il eſt outre cela très-à-propos d'employer les ſoldats à travailler chacun à quelque métier, afin de leur donner moyen de s'occuper utilement dans tous les lieux où ils ſe rencontrent, & en ſe garantiſſant de la néceſſité de la pareſſe & de la débauche, de ſe conſerver dans

une exacte obſervance de la diſcipline militaire, dont la ſévérité ne ſe doit jamais relâcher. C'eſt elle qui fait les ſoldats vaillans, qui produit les triomphes, & qui a rendu le peuple Romain le maître de tant de puiſſantes nations; car avoient-ils plus de gens que n'en avoient les Eſpagnols ? plus de valeur que les Gaulois ? plus de force que les Allemands ? plus de richeſſes & d'amis que les Carthaginois ? plus de ſçavoir que les Egyptiens ? & plus d'expérience que les Grecs ? Les plus grands de Rome ont préféré la bonne diſcipline des armées à l'amour qu'ils devoient à leurs propres enfans (1). C'eſt en un mot par-là que les gens de guerre ſont inſtruits à vouloir bien faire, à être juſtes, à craindre la honte, à aimer la gloire, à révérer leurs capitaines, & en obéiſſant aux commandemens qu'ils

(1) L'an 413 de Rome, Manlius Torquatus fit trancher la tête à ſon fils, pour avoir accepté, contre ſa défenſe, la bataille qui lui fut offerte par l'un des chefs des Latins, quoiqu'il fût demeuré vainqueur.

en reçoivent, à mépriſer les périls, ſurmonter les difficultés les plus âpres, & enſuite pour finir leurs travaux à vaincre leurs ennemis. Il faut pardonner rarement aux ſoldats, parce que le châtiment les appaiſe, & les retient plus que la clémence ne feroit; & d'un autre côté il ne faut jamais ſouffrir que leurs bonnes actions demeurent oubliées, ni qu'elles ſoient ſans être honorées de louanges & de reconnoiſſance.

Je parlerai ci-après de la recompenſe & de la punition. C'eſt avoir aſſez diſcouru des armes en ce qui regarde la paix; paſſons à ce qui regarde la guerre.

CHAPITRE III.

I. *Des préparatifs qu'il faut faire pour la guerre.* II. *Des qualités d'un général d'armée.* III. *Des diverſes eſpeces de guerres.*

I. *Des préparatifs qu'il faut faire pour la guerre.*

On a eu grande raiſon de dire qu'il falloit employer un long temps à ſe préparer à la guerre, & que cette ſage lenteur étoit le moyen le plus certain de vaincre promptement. Mais ce n'eſt pas aſſez qu'un prince ou une république, ait des troupes nombreuſes & bien aguerris, comme nous l'avons dit au chapitre précédent, il faut qu'on ait fait une proviſion ſuffiſante d'argent, d'armes, & de munitions. Sans l'argent les armes deviennent inutiles entre les mains de ceux qui les portent; comme le bras ne nous ſeroit

d'aucun uſage, ſi nous manquions de nerfs pour le faire mouvoir. Qui ne ſçait pas que le conſeil & l'argent conduiſent & achevent dans la guerre la plus grande partie des exécutions conſidérables ? Il eſt tout de même d'une indiſpenſable néceſſité d'avoir des arſenaux remplis de toutes ſortes d'armes, de poudres, d'artillerie, de pelles & autres inſtrumens, afin que s'il arrive quelque fâcheux événement, on puiſſe incontinent remettre des gens en campagne, & les armer, pour rétablir la perte que l'on auroit faite, & empêcher que les ennemis victorieux ne tirent avantage des faveurs qu'ils auroient reçues de la fortune. Les munitions de bouche ſeront pareillement amaſſées de toutes parts, & on doit en faire des magaſins en lieu d'où l'on puiſſe commodément les tranſporter dans les armées. La prévoyance des Romains eſt digne en ce point de ſervir d'un immortel exemple à tous

les politiques du monde. Les troupes manquant de vivres, tombent dans le dernier déſeſpoir, & une armée affamée eſt mal diſpoſée à rendre obéiſſance à ſes capitaines.

II. *Des qualités d'un général d'armée.*

Mais que tous ces préparatifs ſeroient inutiles, s'il n'y avoit un général capable de commander ! Une armée dépourvue de ſon chef, eſt une bête qui n'a point de tête, & elle ne peut produire aucun effet : de même qu'un inſtrument de muſique, encore qu'il ſoit monté de cordes excellentes & bien accordées, ne rend point de ſon, ſi quelqu'un n'y porte la main, que même ce ſon eſt harmonieux ou diſcord, ſuivant le ſçavoir ou l'ignorance de celui qui le touche. Un général d'armée ne doit pas ſeulement avoir les qualités que j'ai ci-devant dit être néceſſaires aux capitaines, mais il faut encore qu'il les poſſéde

dans le ſuprême degré ; & il y doit ajouter la libéralité, pour récompenſer abondamment les ſoldats qui lui auront donné quelque inſigne marque d'obéiſſance & de valeur. Il doit tenir ſes deſſeins tellement ſecrets, que perſonne ne puiſſe pénétrer dans ſes conſeils. Qu'il ait l'art de découvrir les deſſeins de ſes ennemis ; qu'il ſoit d'une vigilance infatigable ; qu'il viſite inceſſamment ſes quartiers ; qu'il ſoit préſent partout ; qu'il ſoit intrépide, & pourtant qu'il ménage prudemment ſa liberté & ſa vie ; car de ſon ſalut dépend celui de toute l'armée. Qu'il renonce aux plaiſirs & à la volupté ; qu'il ſoit humain dans le plus fort de la juſtice ; qu'il ſçache conſerver ſes ſoldats, ſans les expoſer témérairement au péril ; qu'il les connoiſſe tous (1), s'il eſt poſſible, en telle ſorte qu'il les

(1) Aujourd'hui que les armées ſont beaucoup plus nombreuſes qu'elles ne l'étoient lors de l'impreſſion de cet ouvrage, il n'eſt guere poſſible que tous les ſoldats ſoient connus du général ; mais il doit connoître tous les officiers.

puiſſe nommer chacun par ſon nom; qu'il ait une prévoyance ſinguliere pour les malades & les bleſſés; qu'il les viſite quelquefois, les conſole lui-même, leur donne quelque argent, envoie des rafraîchiſſemens à ceux qu'il jugera en avoir beſoin : qu'ainſi les hôpitaux de ſon armée ſoient pourvus de médecins, & de toutes choſes néceſſaires, & que l'abondance y ſoit mieux entretenue què dans ſa propre maiſon; qu'il donne ordre que les vivres qu'on apportera au camp, n'aient aucune qualité qui puiſſe faire naître des maladies parmi les troupes; que les ſoldats ſoient toujours occupés, qu'il les empêche de boire trop de vin, & de s'enyvrer : qu'il oblige ſes officiers à vivre avec ménage, défendant la délicateſſe des tables, toutes dépenſes ſuperflues, & principalement le jeu autant qu'il ſe pourra; qu'il faſſe enſorte que tout ſoit net & propre dans le camp; qu'il maintienne la bonne

intelligence entre tous les particuliers, aſſoupiſſe tous leurs différends, puniſſe ſévérement les querelles : qu'à l'exemple de Scipion il chaſſe, de ſon armée, toutes les perſonnes de mauvaiſe vie, & qu'il ſouffre peu de valets ; ce ſont bouches inutiles, qui conſomment beaucoup, & dont le trop grand nombre nuit au lieu de ſervir : ſurtout qu'il ſoit homme de bien, & qu'il maintienne la religion & le culte de Dieu parmi les ſiens ; que les blaſphémateurs ſoient châtiés exemplairement ; que les aumôniers des régimens ſoient doctes & de bonnes mœurs, & s'il ſe peut de ſainte vie, qui aient un ſoin charitable des ſoldats, les viſitent & les inſtruiſent comme un curé feroit ſes paroiſſiens : qu'ainſi on ait ſujet de les reſpecter, de croire à leurs avis, & de les aimer : qu'enfin le général d'armée ſoit d'une foi inviolable, & que ſa parole ſoit infaillible. Il ne doit pas être étranger, & il faut qu'il ſoit d'un

d'un âge à pouvoir enſemble avoir de la vigueur & de l'expérience ; qu'il ſoit maître des opérations, faiſant & faiſant faire aux ennemis ce qu'il ſouhaitera. Qu'il parle peu, ait toujours le viſage content & aſſuré, cache ſes défiances, ſes craintes & ſes pertes, & ſe garde bien de laiſſer paroître qu'il ait conçu des eſpérances frivoles & téméraires. Si un général a toutes ces qualités, il conſervera, parmi ſes troupes, la diſcipline, l'ordre, l'obéiſſance & la confiance, qui produiront enſuite la hardieſſe, la valeur & les victoires ; & en ſe rendant redoutable à ſes ennemis, il les engagera d'avoir pour lui de la vénération, & même de l'amitié.

Je ne puis oublier à ce propos un excellent mot de l'antiquité Grecque, qu'un homme ſage peut tout ſeul vaincre pluſieurs milliers d'imprudens.

III. *Des diverſes eſpeces de guerre.*

Il y a deux ſortes de guerre. La premiere eſt domeſtique ou civile, ſi pourtant on la peut nommer ainſi, quand les concitoyens prennent les armes les uns contre les autres : la ſeconde, quand on a quelque choſe à démêler avec un état voiſin ou étranger.

La guerre ſe fait ou ſur terre, ou ſur mer.

Elle eſt offenſive ou défenſive. Elle regarde la campagne ou les villes.

Je parlerai ſéparément & par ordre de ces différentes eſpeces.

CHAPITRE IV.

I. *De la guerre étrangere offenſive.* II. *Ce qu'il faut pour rendre une guerre juſte.* III. *Ce qu'il faut faire avant que de commencer la guerre.* IV. *De quel nombre d'hommes une armée doit être compoſée.* V. *De la guerre de campagne, du lieu de l'aſſemblée, ou du rendez-vous, & comment il faut entrer en pays ennemi.* VI. *Des campemens.* VII. *De la marche.* VIII. *Des défilés.* IX. *Des paſſages de rivieres, de marais, de bois & de montagnes.* X. *Des embuſcades, & autres ruſes de guerre.* XI. *Des rencontres.* XII. *Des terreurs paniques, des fuites, des ralliemens.* XIII. *Ce qu'il faut faire pour ſuivre un ennemi qui fuit, & qui eſt en déſordre.* XIV. *Des batailles.* XV. *Ce qu'il faut faire après*

qu'on a gagné une bataille. XVI. *Des bleſſés, des morts & des priſonniers.* XVII. *Ce qu'il faut faire après qu'on a perdu une bataille.* XVIII. *Des retraites, comment il faut les faire en pays ennemi.*

I. *De la guerre étrangere offenſive.*

Je commence cette diſſertation de la guerre, par celle que l'on fait aux étrangers quand on les attaque, ſoit pour leur demander raiſon de quelque injure, de quelque interruption de commerce, ou de quelque infraction d'alliance & de traité, ou ſoit qu'un Prince veuille faire des conquêtes. Il eſt à propos de diſcourir premiérement de cette ſorte de guerre, parce qu'il ſemble que non ſeulement c'eſt celle qui fait le plus de bruit, & où il y a le plus d'éclat, mais encore que c'eſt la ſource & le principe de toutes les autres.

J'ai dit ſur la fin du premier chapitre de ce Traité, que la guerre étoit

aux Rois un moyen d'acquérir : cette propoſition eſt véritable, pourvu que la guerre qu'on entreprend ſoit appuyée ſur des fondemens juſtes & ſolides ; car ſi un Roi, de gaieté de cœur (comme nous diſons), entroit en armes dans les terres de ſes voiſins, il ne pourroit pas retenir de droit ce qu'il auroit pris par violence, & contre toute apparence d'équité ; & quelque traité qu'il fît, il n'acquerroit jamais la paix intérieure, qui eſt la paix fondamentale ; car enfin, quoique la guerre ſoit de la diſpoſition du droit des gens, auſſi-bien que la diviſion des empires, quand une fois cette diviſion eſt faite, & qu'elle a été entretenue par une longue & immémoriale poſſeſſion, il eſt certain qu'on ne peut intervertir cet ordre & cet uſage, ſans en avoir des raiſons très-conſidérables.

II. *Ce qu'il faut pour rendre une guerre juſte.*

Il faut donc obſerver trois choſes pour faire qu'une guerre ſoit juſte.

La premiere, que ce ſoit un Prince ou un état ſouverain qui l'entreprenne; les particuliers n'ont aucun droit d'uſer de la voie des armes : ceux-ci ont les loix, & les magiſtrats au deſſus d'eux qui leur font faire juſtice ; ce que n'ont pas les monarchies ni les républiques, qui ſouvent ne reconnoiſſent d'autres regles que leur intérêt & leur gloire.

La ſeconde obſervation qu'il faut faire, eſt de la cauſe qui fait naître la guerre : cette cauſe doit regarder le bien & l'utilité du public, & dans laquelle une nation toute entiere ſe trouve engagée. Il eſt d'une extrême conſéquence d'avoir un ſujet légitime de prendre les armes, & que les amis & les ennemis en ſoient également per-

ſuadés ; cette connoiſſance donnant toujours ſecrétement de la confiance & de la hardieſſe aux uns, de la crainte & de l'abattement aux autres.

La troiſieme obſervation qu'il y a à faire, c'eſt de la fin qu'on ſe propoſe en faiſant la guerre. Cette fin doit être la paix, comme le centre où tous les hommes tendent, ſuivant leur naturelle inclination, & où ſeulement ils rencontrent le calme qu'ils ont recherché par leurs travaux. Ainſi il eſt à propos qu'un Roi, qui arme, publie les raiſons qu'il a de dénoncer la guerre à ſes voiſins, & que ſes manifeſtes en inſtruiſent tout le monde. En faiſant connoître la juſtice de ſes intentions, il s'attire les vœux des gens de bien, & met en même temps de ſon côté la puiſſance & le bras de Dieu, dont le ſecours eſt ſi néceſſaire, que s'il manque à tous les hommes de la terre unis & de concert enſemble, leurs deſſeins ſe confondent & s'éva-

nouiſſent. Les armes de Dieu ſont toujours victorieuſes; les traits en ſont inévitables. Qui peut ſe mettre à couvert de ſes foudres? qui peut ſe garantir des tempêtes qui combattent pour lui, & des maladies qui renverſent l'orgueil de ſes ennemis? Enfin où pourroit-on chercher un aſyle, afin d'éviter ſa colere épouventable? & où faudroit-il aller pour ſe dérober à ſa vengeance & à ſon indignation?

Il faut donc qu'une guerre ſoit juſte, & toute juſte qu'elle peut être, il faut outre cela qu'elle ſoit entrepriſe avec toute la prudence dont l'eſprit humain peut être capable. Jamais un monarque, quelque puiſſant qu'il ſoit, ne doit mépriſer les forces, & non pas même la foibleſſe de ſes ennemis. Il y a des coups de fortune dans la guerre, ou pour mieux dire, des coups de providence, qui ne ſe peuvent concevoir. Cette providence, que je puis ici appeller le deſtin chrétien, *fatum chriſtia-*

num, conduit juſques aux moindres coups qui ſe donnent dans un combat: elle gouverne la main qui frappe, & porte la balle qui tue, & cela parce qu'en un mot rien dans l'univers ne ſe fait que par ſon ordre immuable & éternel. Dieu préſide à tous les événemens; le hazard n'y a aucun pouvoir, & ce hazard eſt une chimere, que l'ignorance & l'aveuglement des hommes leur a fait vainement imaginer.

III. *Ce qu'il faut faire avant que de commencer la guerre.*

Quoiqu'un grand Prince ait des forces prêtes & bien diſpoſées à exécuter ſes commandemens; quoique la guerre qu'il veut entreprendre ſoit ſur des fondemens raiſonnables, il eſt toujours de ſa grandeur & de ſa dignité de tenter toutes les voies de la douceur, avant que d'en venir aux moyens extrêmes. Il doit ſe ſouvenir, au milieu

de l'agitation de ſes penſées incertaines & flottantes, qu'il eſt homme, & qu'ainſi il eſt obligé d'épargner le ſang humain. Il doit ſonger que ceux qui, pour ſa querelle prodigueront leur vie, ne la tiennent pas de lui, & que n'étant point en ſa puiſſance de la leur donner, il faut qu'il exerce & qu'il emploie le pouvoir qu'il a de la leur conſerver. Que ſi ce Prince, en ſe regardant dans l'élévation de ſa fortune & de ſon autorité, ſe conſidere au deſſus des hommes ordinaires, & que delà il s'eſtime participant de la Divinité, en étant une image vivante, il doit imiter la conduite de Dieu même, qui tonne longtemps avant que de laiſſer partir la foudre de ſa main : de ſorte qu'après qu'un Roi, par l'organe de ſes ambaſſadeurs, aura demandé réparation des ſujets qu'il a de ſe plaindre, il faut qu'il ajoute les menaces aux perſuaſions & à la raiſon : mais il faut qu'il dénonce la guerre

avant que de faire aucun acte d'hoſtilité. Les dénonciations ſe peuvent faire, ſoit à la façon des Romains qui, en préſence de témoins, lançoient un javelot dans la terre de ceux qu'ils déclaroient leurs ennemis; ſoit en envoyant un héraut, ſuivant notre ancien uſage, ſoit en publiant des manifeſtes pour en avertir tous les Princes, ou bien en faiſant publiquement des levées de troupes, & déclarant ouvertement le deſſein que l'on a formé (1).

En effet, un Roi peut-il tourner ſes forces contre un ennemi qui ſe ſoumet, & qui lui demande la paix, c'eſt-à-dire, qui lui demande des loix? Car celui qui donne la paix commande, & celui qui la reçoit obéit. Enfin toute l'éloquence des orateurs pourroit-

(1) Les grands ſuccès de la derniere guerre ſont autant de preuves de l'excellence de ces principes. Ils ont été le fondement de la conduite de notre monarque; & l'on peut dire que jamais le miniſtere de la guerre n'a mieux poſſédé l'art du temps, & des circonſtances.

elle ſauver Rome du crime d'ambition & de cruauté, d'avoir ruiné l'empire des Carthaginois, dans le temps qu'ils donnoient au ſénat une entiere puiſſance d'arrêter les conditions de leur traité ? Et de quelque ſplendeur que cet événement ſoit revêtu dans l'hiſtoire, il imprime une tache qui ternit à jamais la gloire du nom Romain. Ces vainqueurs du monde ont plus mérité de louanges & de couronnes, par les faveurs qu'en ont reçues les nations qu'ils ont ſoumiſes, que par la déſolation de celles dont ils ont voulu triompher. Là ils ont montré toute l'étendue de leur vertu ; ici ils y ont mêlé de la vanité & de l'oſtentation ; là ils ſe ſont fait eſtimer dignes de commander à tout l'univers ; ici ils ont fait voir qu'il falloit les appréhender comme des tyrans & des uſurpateurs.

IV. *De quel nombre d'hommes une armée doit être compoſée.*

Les armées ſe doivent conſidérer comme tous les corps naturels, & comme toutes les autres ſociétés civiles, leſquelles allant au-delà d'une juſte proportion, ſe ruinent d'elles-mêmes, &, pour ainſi dire, s'accablent ſous leur propre peſanteur : & en effet, il eſt impoſſible que l'union & la bonne intelligence ſe conſervent entre une multitude exceſſive de gens, qui toujours different de tempérament & de mœurs, quoiqu'ils ſoient de même pays, & qu'ils parlent une même langue. Plus une armée eſt nombreuſe, & plus facilement s'y gliſſent les maladies, la diſette & même l'eſprit de révolte, étant mal-aiſé d'y maintenir l'ordre & la ſévérité de la diſcipline. Au reſte, on ne gagne point de bataille par la foule des combattans : ce n'eſt que par leur valeur ; & une

troupe de ſoldats ne ſe doit compter que par le courage qui les anime. A quoi ſervit autrefois aux Rois de Perſe ce monde entier d'hommes armés qu'ils traînoient à leur ſuite ? Il ſemble, au contraire, que Miltiades, Thémiſtocles & Alexandre ne remporterent ſucceſſivement ſur eux tant de fameuſes victoires, que parce qu'ils avoient plus de forces, quoiqu'ils euſſent moins de gens que ces barbares (1).

Une armée de quarante mille hommes bien réſolus & bien conduits, peut tout entreprendre, & pourroit ſans témérité ſe promettre la conquête de l'univers. Ce qu'il y a outre ce

(1) L'hiſtoire eſt remplie d'événemens toujours avantageux aux petites armées bien diſciplinées, bien exercées & bien commandées.

Alexandre n'avoit que 30000 hommes lorſqu'il paſſa le Granique.

Miltiade défit à *Marathon* 300000 Perſes, avec 12000 hommes.

Thémiſtocles, à la bataille navale de Salamine, n'oppoſa que peu de vaiſſeaux contre les forces innombrables de *Xerxès* : mais il ſçut profiter de l'avantage du détroit.

nombre eſt ſuperflu, & ne fait même que de l'embarras & de la confuſion : ſi dans ces corps de grandeur démeſurée, &, pour mieux dire, de grandeur inutile, la fortune permet que quelque partie conſidérable vienne à s'ébranler, ou à ſe rompre, tout ſe trouble, & le mal, en ſe communiquant, ſe rend ſi dangereux, qu'on ne ſçauroit plus y remédier ; c'eſt à peu près ainſi que, quand ſur la mer, le vent éleve quelques vagues, ces vagues élevées en pouſſent d'autres, en telle façon qu'enfin la tempête s'étend partout, & devient univerſelle. D'ailleurs un général, au milieu de ces armées monſtrueuſes, eſt lui-même tout éperdu. Il ne ſçauroit aſſurer le cœur des ſiens, parce qu'ils ne le voient pas ; & ne pouvant auſſi porter la vue ſur toutes ſes troupes, il croit ſouvent le déſordre plus à craindre qu'il n'eſt, ou bien il ignore par quel endroit il eſt néceſſaire qu'il y

donne du remede ; de ſorte que quelquefois ſa défaite eſt aſſurée, & quelquefois irréparable, avant qu'on ait pu l'en avertir : le tumulte alors & l'image de la mort ſe confondant l'un avec l'autre, augmentent l'horreur du ſpectacle ; & l'eſpérance que chaque particulier conçoit de pouvoir cacher ſa honte dans la preſſe, & de ſauver ſa vie, lui fait penſer à la fuite, & lui fait abandonner ſon rang & le combat. Les agitations de ces grandes machines ſe font avec tant de fureur, que rien ne peut y faire de réſiſtance, ou en arrêter l'impétuoſité. Mais dans les armées ordinaires, ces divers inconvéniens ſont rares, & ſe peuvent éviter.

Je voudrois donc qu'une armée fût de quarante mille combattans au plus ; & d'autant que toute extrêmité eſt dommageable, je voudrois d'un autre côté que les plus petites fuſſent de ſix mille pour le moins.

Toute armée ne doit avoir qu'un général; & on a vu rarement que celles où il y en avoit pluſieurs, aient fait des progrès avantageux. Il ne peut y avoir trop de maréchaux de camp, (1) & autres officiers généraux, d'autant que les troupes en ſont regardées de plus près, & par conſéquent elles s'attachent plus fortement & plus régulièrement au ſervice.

V. *De la guerre de campagne, de l'aſſemblée ou du rendez-vous, & comment il faut entrer en pays ennemi.*

La premiere eſpece de guerre dans le genre de celle que j'appelle offenſive, eſt la guerre de campagne, ainſi nommée à raiſon de l'objet que l'on s'y propoſe. Or les troupes étant préparées & en diſpoſition de s'employer, on leur aſſigne un lieu auquel elles ſe raſſemblent des différens endroits d'où

(1) Il n'y avoit point alors de lieutenans-généraux, ni de brigadiers.

on les a tirées ; & après que chaque compagnie eſt arrivée à ce rendez-vous, le général les fait mettre en bataille, les viſite, en reconnoît le nombre & la qualité ; & là-deſſus ayant pris ſes dernieres réſolutions, il entre dans le pays qu'il veut aſſaillir ; en quoi il eſt néceſſaire qu'il s'attache aux regles de l'art, & que ſon eſprit raiſonne ſérieuſement ſur toutes les meſures qu'il ſera obligé de garder. Il faut donc qu'il conſidere premiérement l'état de ſon armée ; qu'il excite les ſoldats par ſes careſſes, & par l'eſpérance des récompenſes ; qu'il faſſe paroître qu'il les eſtime plus vaillans que leurs ennemis ; qu'il les perſuade de la fertilité des terres qu'ils ſont ſur le point de conquérir. Ainſi Dieu fit entendre autrefois aux Juifs, que dans la Paleſtine il couloit des fleuves d'huile & de lait ; & il les convainquit de cette abondance par les prodigieuſes grappes de raiſin qu'il leur en fit ap-

porter. Il faut auſſi que notre général entretienne ſouvent ſes capitaines du plaiſir qu'ils auront quelque jour de ſe voir les maîtres de villes opulentes, & de riches poſſeſſions : qu'il leur faſſe comprendre que leurs travaux, s'il s'y portent en gens de bien, ſeront ſuivis infailliblement de la gloire de vaincre, & que cette gloire ſera couronnée d'une conſtante & aſſurée félicité. Enfin le conquérant à cet abord doit mêler ſi artiſtement les charmes du repos, ceux de l'honneur, des richeſſes, & même de la volupté, que les différentes paſſions de ſes gens en étant flattées, augmentent en eux le deſir de poſſéder ces avantages, & faſſent naître dans leur cœur une ardeur impatiente de combattre, comme de ſurmonter les obſtacles qu'on prétendroit oppoſer à leurs armes & à leur bonne fortune. Il ne faut pas ſurtout oublier d'expoſer inceſſamment aux yeux d'une armée la juſtice de la guerre qu'on

entreprend, afin qu'elle ſoit d'autant plus certaine, que Dieu ſera de ſon côté. Il ne faut pas auſſi manquer d'ajouter les menaces aux promeſſes, & l'effroi à l'eſpérance ; car ce n'eſt pas ſeulement par l'attente des louanges, de l'aiſe & des grandeurs, que la vertu eſt animée, elle ſe fortifie ſouvent par l'appréhenſion des châtimens, de la honte & de la pauvreté, ou, pour mieux dire, ces derniers moyens détruiſent les vices qui la peuvent retenir dans une oiſiveté languiſſante, & qui peuvent en empêcher le cours & les productions (1).

C'eſt par cette maniere que l'ordre & le courage ſont introduits & maintenus dans les armées ; & ici il eſt à propos de rappeller l'ingénieuſe fable des Egyptiens, qui diſoient que l'harmonie étoit née des embraſſemens de

(1) La gloire eſt le vrai & preſque le ſeul ſentiment dont le ſoldat François ſoit touché ; les menaces, dont parle l'Auteur, ne ſerviroient qu'à l'intimider : tel eſt l'eſprit de la nation.

Mars & de Venus, & que Mercure avoit ſi bien préparé les nerfs du cruel Typhon, qu'il en avoit fait des cordes pour ſa lyre. Ces ſages idolâtres couvroient de ces ſortes de fictions les myſteres de leur doctrine, pour ne la pas révéler à tout le monde. Ils vouloient enſeigner aux hommes que le mêlange des travaux avec les plaiſirs, étoit le principe du bonheur, & que la raiſon, qui eſt repréſentée par Mercure, avoit des expédiens pour adoucir le naturel le plus farouche & le plus barbare, quand même il le ſeroit autant que celui de Typhon.

En ſecond lieu, un capitaine qui a fait un deſſein de conquête, doit être informé de l'état où ſont ceux qu'il ſe réſout d'attaquer. Il doit en connoître les forces, les alliances, les coutumes & les mœurs. Il doit avoir des avis ſur tout ce qui ſe paſſe dans leurs places, du ſecret de leur politique, & de leur gouvernement, des diviſions qui

ſont, ou que l'on peut faire naître parmi les plus puiſſans d'entr'eux. Il doit chercher les moyens d'y jetter & d'y nourrir la défiance, la haine & la jalouſie. Il faut qu'il ait fait une étude particuliere des intérêts & des prétentions de tous les gens de qualité qui ſe trouveront entre ſes ennemis; & s'il ſe peut juſques à ſçavoir leurs paſſions, leurs querelles, leurs affaires même domeſtiques, & leurs dettes. Outre cela il doit avoir une ſûre & entiere inſtruction de la ſituation du pays, des chemins, des quartiers qui ſont ouverts ou ſerrés, des bois, des montagnes, des ruiſſeaux, des rivieres, des ponts, des gués, des paſſages, & en un mot des lieux d'embuſcades, & de tous les endroits propres à faire les campemens. Il doit, dès le premier pas qu'il fait dans le pays ennemi, faire entendre aux peuples qu'il a eu une juſte raiſon, & que même il a été forcé de prendre les armes; pro-

teſter qu'il ne ſera rien changé dans l'exercice de la religion; promettre grace aux criminels qui ſe rendront à lui, & déclarer quittes tous les débiteurs, qui ſe ſoumettront à ſes ordres, & qui viendront implorer ſa protection : qu'enfin il maintiendra les eccléſiaſtiques dans leurs dignités, les gentilshommes dans leurs terres, les marchands dans la liberté de leur commerce, les payſans dans le repos, & les magiſtrats dans leur autorité, pour la manutention des loix, & la diſpenſation de la juſtice.

Il faut d'un autre côté qu'il tienne des diſcours contraires pour ceux qui oſeront lui réſiſter; dans l'un & dans l'autre des cas différens, prendre une conduite égale, & y demeurer fixe ſans jamais s'en départir. Au reſte les conquérans ſont contre leur intérêt, quand ils ſe contentent de tirer de légeres contributions des peuples, pour leur permettre de cultiver leurs terres. Ces

ſortes de traités ſont, à proprement parler, des pactes d'alliance & de neutralité, leſquels donnent contre les commandans des ſoupçons de leur avarice, plutôt que des marques de leur prudence. Celui qui ſonge à conquérir, ne doit avoir perſonne entre l'ami & l'ennemi; ce milieu étant toujours dangereux, & faiſant toujours préjudice; que ſi, bien loin de laiſſer aux payſans la commodité du labourage, & celle de vivre tranquillement dans leurs maiſons, on faiſoit des courſes pour les en chaſſer, ou pour interrompre leur travail, il arriveroit qu'enfin ils ſeroient forcés de déſerter. Ainſi ſeroit la terreur répandue à la campagne, d'où paſſant dans les villes, tout fléchiroit. Cette maniere de faire la guerre eſt ſans doute beaucoup plus avantageuſe que ne le ſont les contributions, par le moyen deſquelles on peut ſeulement trouver quelque ſoulagement à la dépenſe qu'on fait

pour

pour les garniſons ; à quoi l'on ne doit pas regarder, cette diminution n'étant que d'une très-petite conſéquence. Ni les Grecs, ni les Romains n'ont jamais levé de contributions de la qualité de celles qu'on a exigées pendant les dernieres guerres. Ils ont au contraire obligé leurs alliés de leur fournir des vivres ; & il ne ſe trouvera point qu'ils aient entré en aucune convention de cette nature avec leurs ennemis. Une armée ne doit tirer ſa ſubſiſtance que de ſes progrès, & des lieux qui lui ſont pleinement aſſurés. La maxime qui eſt contre les contributions eſt à ſuivre, ſoit que l'ennemi, qui défend ſon pays, ait des troupes pour faire tête à la campagne, ſoit qu'il n'en ait que pour la conſervation de ſes places ; car ayant des troupes aſſez fortes pour réſiſter ouvertement, il ruine lui-même ſon pays, en y ſubſiſtant en corps d'armée, & ne peut pas empêcher que ceux qui l'attaquent ne faſſent cepen-

dant le dégat dans les champs, qu'ils ne tuent les hommes, qu'ils n'enlevent ou n'aſſomment les beſtiaux, qu'ils ne brûlent les meubles & les maiſons, & qu'en un mot, en répandant la frayeur partout, ils ne rendent la campagne ſolitaire & infructueuſe; d'autant que ces ſortes d'expéditions ſe peuvent faire par de petits partis qui dérobent leur marche, qui vont la nuit, & qui courent en cravates (1), ſans s'arrêter longtemps en un même lieu.

Il reſte à dire qu'il y a trois manieres différentes de conduire l'eſpece de guerre dont nous parlons.

La premiere eſt de remplir le pays ennemi de ſoldats, & d'enlever tout ce qu'on y trouve de facile à tranſporter. Cet uſage eſt ordinaire aux Turcs & aux Tartares, & à quelques peuples de l'Aſie & de l'Afrique.

(1) *Cravates* vient de Croates, eſpece de troupes légeres de Croatie, province frontiere de Hongrie.

La ſeconde eſt d'aller pied à pied, & prendre les places de guerre l'une après l'autre, s'établir dans ſes quartiers, & faire enfin, pour conquérir, à peu près ce qu'on feroit pour ſe défendre, c'eſt-à-dire, ménager, temporiſer, entrer en négociation, & être toujours à faire, ou à écouter quelque propoſition nouvelle.

La troiſieme, eſt d'aller à force déclarée, cherchant & pourſuivant ſes ennemis, ſe promettant tout de ſa valeur & de ſa fortune, occupant les terres, & prenant les autres biens, les diviſant aux amis & aux ſoldats, faiſant mourir les naturels du pays, les réduiſant à la ſervitude, ou les tranſportant en des régions éloignées. Ç'a été anciennement la méthode de ceux qui ont entrepris quelque conquête, comme de Cyrus, d'Alexandre, de Céſar, de Trajan & autres (1).

(1) Aucun de ces grands hommes ne fit mourir ceux qu'il avoit ſoumis.

La premiere façon eſt barbare, & n'eſt pas ſuivant nos coutumes : la ſeconde eſt trop languiſſante & trop incertaine ; car les conjonctures changent avec le temps, & l'un & l'autre des partis ruiné & fatigué de la guerre, ſouhaite & conclut la paix, ſans avoir rien fait de conſidérable ; deſorte qu'il le faut, ce me ſemble, rejetter, & d'autant plus que les procédés lents & de peu de vigueur témoignent de la foibleſſe en celui qui attaque.

La troiſieme eſt plus ſelon nous, & eſt plus ſelon le bon ſens, que ne ſont les précédentes : mais le chriſtianiſme adoucit cette rigueur qu'on y gardoit autrefois. On ne ſçait plus ce que c'eſt que de faire mourir les priſonniers ; ils ont la vie ſauve, & recouvrent leur liberté pour une rançon modique. On ne fait plus de tranſportations, & les vainqueurs prennent à tâche de faire ſentir aux vaincus de l'humanité & de la commiſération, au delà même de

ce qu'ils auroient droit d'en attendre.

Mais il y a une derniere façon de faire de grandes conquêtes, qui ſans doute eſt plus humaine & plus héroïque que celles dont je viens de parler. L'hiſtoire ne nous en fournit qu'un exemple précis, encore pour en faire la découverte, eſt-il néceſſaire de remonter juſques à l'antiquité la plus éloignée & la plus profonde. Il ne faut employer en celle-ci ni le fer, ni le feu : on n'y verſe point de ſang, on n'y fait point répandre de larmes, on n'y cauſe point ces longs & terribles malheurs, dont les ſuites ſont ſi funeſtes. Les vaincus au contraire ont de la joie de leur défaite, & courant en foule pour recevoir le joug qu'on leur préſente, ils ſont ravis d'accroître le triomphe de leur vainqueur. Le conquérant n'a beſoin ici que de ſon nom pour tout aſſujettir à ſon empire, & la renommée par le bruit de ſes actions, lui prépare les hommages de

tous les cœurs. Quand Oſiris, Roi d'Egypte entreprit la conquête de l'Ethiopie & de tout l'orient, il joignit, dit-on, à ſes troupes les neuf muſes, conduites par Apollon même. Mercure étoit le premier de ſes miniſtres, & Pan le généraliſſime de ſes armées. Ce prince qui, par ſa prudence merveilleuſe, avoit acquis le titre de Dieu de Nize, ville de ſa naiſſance, & celui d'Oſiris, qui ſignifie qui a beaucoup d'yeux, ou pour mieux dire, qui voit tout, lui de qui la mémoire a été ſanctifiée avec un applaudiſſement ſi ſolide & ſi effectif, que des peuples grands, ſages & religieux, ont, pendant le cours de pluſieurs ſiecles, adoré Dieu ſous ſon nom, qu'ils ont même donné, comme un éloge, au Soleil, dans lequel ils reconnoiſſoient une divinité ſuprême; ce prince, pour conquérir la plus grande partie de l'univers, joignit à ſes troupes les muſes & les dieux, c'eſt-à-dire les arts & la juſti-

ce : il fut ſuivi des ſatyres, qui danſoient au ſon des flûtes & des autres inſtrumens ruſtiques. Ces ſatyres repréſentoient l'abondance & les plaiſirs : enfin il entretenoit la diſcipline dans ſes troupes avec tant d'exactitude & d'équité, qu'il faiſoit croire à tout le monde que ſes armes devoient répandre la joie & le repos par tout l'univers. Aucun de ſes ſoldats ne s'échappoit pour aller au pillage, ni pour faire la moindre violence; de ſorte que les nations charmées venoient lui demander des loix, croyant ne pouvoir affermir leur bonheur que par leur obéiſſance & par leur ſoumiſſion. Nous touchons au moment précieux où nous pourrons voir en effet les merveilles que la fable ne nous avoit annoncées que parmi des ombres, & ſous le récit myſtérieux d'une aventure feinte & inventée. Le Roi, qui eſt le véritable Oſiris & le ſoleil de nos jours, entreprend la guerre, & ſes ar-

mes ſont véritablement accompagnées des muſes & du ſecours du ciel, c'eſt-à-dire de la juſtice de ſa cauſe, & tout enſemble de la lumiere & de la vivacité de ſes conſeils, en un mot, de la force & de l'éclat de ſa vertu. N'avons-nous pas tout ſujet de nous promettre que ſes entrepriſes auront un ſuccès auſſi beau qu'eurent autrefois celles d'Oſiris, & qu'après qu'il aura établi la douceur & les biens de la paix par toute la terre, la France le reverra triomphant & chargé de lauriers immortels, honoré d'amour auſſi bien que de l'admiration de tous les hommes? & pour parler de ſa majeſté comme un ancien évêque a fait de l'empereur Arcadius, nous reverrons ſon auguſte tête ornée des couronnes de tous les différens pays que ſon bras aura ſubjugués, de la même maniere que ſon ame royale ſera enrichie de toutes les beautés de la ſageſſe.

Je remarquerai, pour finir cet arti-

cle, que les Romains avoient une conduite admirable dans toutes leurs entrepriſes de guerre. Ils demandoient d'abord ce qu'ils croyoient être équitable, & enſuite quelque choſe qu'il arrivât, ils ne ſe relâchoient jamais: en faiſant autrement ils auroient cru ternir la ſplendeur de Rome. Ainſi par leur patience & leur invincible fermeté, ils ont fait monter leur puiſſance au point que nous ſçavons. Il eſt certes de la dignité & de la majeſté d'un grand empire, de ne rien retrancher de ce qu'il a une fois prétendu; car ſi ſa prétention eſt juſte, c'eſt ou foibleſſe ou lâcheté de s'en départir; ſi elle eſt déraiſonnable, c'eſt témérité & injuſtice de l'avoir pourſuivie; de ſorte qu'une demande étant faite, il y va de l'honneur & de la réputation de tout un état de la ſoutenir.

VI. *Des campemens.*

L'art de bien aſſeoir un camp, & y établir les troupes, & les y mettre

à couvert des ſurpriſes & des incurſions de l'ennemi, eſt une des principales qualités d'un grand capitaine: elle contribue davantage à conduire une guerre heureuſement. C'eſt à quoi les Grecs & les Romains ont employé une extrême diligence : il nous reſte encore des veſtiges du ſoin qu'ils y ont apporté. Ces deux triomphantes nations, qui l'une après l'autre ont conquis tant de provinces étrangeres, & dont les coups de prudence & de valeur ſont marqués dans l'hiſtoire par des traits qu'on ne peut effacer, avoient judicieuſement compris que les camps étoient néceſſaires pour retenir les armées dans les limites du devoir; que c'étoit une école où les ſoldats apprenoient à vaincre, où leur obéiſſance étoit conſervée, & où les capitaines affermiſſoient l'autorité des commandemens. Ils en faiſoient des aſyles contre la mauvaiſe fortune, & des arſenaux où ſouvent dans les con-

jonctures les plus difficiles & les plus périlleuſes, ils retrouvoient des moyens de reſſource, & une derniere eſpérance. Enfin ces peuples guerriers, à qui nous ſommes redevables des principes de la ſcience militaire, ne nous ont rien laiſſé de plus ſage, ni de plus digne d'imitation, que ce qu'ils ont pratiqué pour leurs campemens; & en effet une armée qui eſt campée, ne craint point qu'on enleve ſes quartiers; étant réunie ſa force en eſt plus grande, parce qu'on peut ſe ſervir de toutes ſes parties en même temps, qu'on a plus de facilité pour envoyer des gens en parti, & qu'une même garde ſuffit à toute une armée; ce qui la ſoulage extrêmement. Il en arrive au contraire, ſi elle eſt éparſe dans les villages: elle eſt inceſſamment expoſée aux courſes & au pillage des ennemis; on entend preſque tous les jours parler de quelque nouvelle défaite, & que l'on a perdu des perſonnes de marque

& de ſervice. Au reſte, quand des troupes ſont ainſi logées en quartiers ſéparés, il ſe fait une diſſipation bien plus grande de fourrages & de vivres de la campagne, que quand tout le monde eſt renfermé dans un même camp, d'autant qu'il n'eſt pas poſſible alors d'y tenir la main, & d'y faire aucun reglement. Ces maximes étant certaines, il s'enſuit qu'il faut, s'il eſt poſſible, faire camper une armée qui prétend conquérir, & qui eſt dans un pays ennemi.

Les Grecs recherchoient ordinairement pour camper des lieux fortifiés par la nature : les Romains en choiſiſſoient de commodes, & par leurs travaux & leur induſtrie réparoient ce qui manquoit à la ſituation.

Il faut conſidérer ici deux eſpeces de campemens. La premiere, eſt de ceux que les armées en marche font quelquefois pour une nuit en paſſant, ou pour deux ou trois jours de ſejour,

à deſſein de ſe repoſer. On n'a pas grand beſoin de fortifier ces ſortes de camps, ſi ce n'eſt qu'on ſoit proche d'un puiſſant ennemi ; & en ce cas-là on peut tirer un retranchement pour ſe mettre à couvert du côté où l'on auroit le plus de ſujet d'appréhender une attaque.

La ſeconde eſpece de campemens eſt de ceux que l'on fait ſur la penſée de demeurer longtemps poſté dans un même endroit, pour delà exécuter plus aiſément les divers deſſeins que l'on peut former contre les ennemis. Ces camps doivent être fortifiés avec le plus d'art & le plus de ſoin qu'il ſera poſſible. Il faudra diſtribuer les travaux par régimens, & faire que les ſoldats travaillent l'épée au côté (1),

(1) L'uſage de ne plus fortifier les camps a prévalu ; des troupes retranchées ſe défendent mal : il ſemble que la raiſon qui fait ordonner les retranchemens part d'un principe dicté par la crainte, & c'eſt un ſentiment qu'il ne faut jamais inſpirer aux ſoldats. Il n'y a guere d'exemple que des camps retranchés aient tenu contre des attaques qui ſont dans ce cas tou-

ſuivant la méthode des Romains. Il y a une regle à obſerver, c'eſt qu'un capitaine qui entreprend une conquête, doit établir ſes principales forces dans un lieu avantageux, ſans toutefois s'engager trop avant, ni s'enfermer, afin que delà il puiſſe ſe rendre maître de la campagne, & faire ſi bien que les habitans des villes n'en reçoivent aucune utilité. Il doit tirer de ce camp de petits corps, que nous appellons des camps volans, comme auſſi divers partis pour aller au loin chercher les ennemis, empêcher qu'ils ne ſe puiſſent aſſembler, tenir ouverts les paſſages, & faire marcher les vivres dans ce camp principal. Ce camp ſervira de place de ſûreté & de retraite, & ſera le magaſin pour les armes,

jours très-vigoureuſes. Quand la ſituation des lieux, ou l'infériorité en nombre, vous obligent de faire des retranchemens, on a grand ſoin de faire ſoutenir les travailleurs par des détachemens de cavalerie qu'on tient en avant, & par des corps d'infanterie. Il eſt bon que les ſoldats travailleurs ſoient munis de leurs armes offenſives: l'épée que propoſe l'auteur n'eſt d'aucune défenſe, bien de régimens la dépoſent avant d'entrer en campagne.

pour le ſecours, & pour les munitions de bouche & de guerre ; de même que le ſeroit une ville qu'on auroit priſe. Cette maxime ne doit avoir lieu que quand l'ennemi qu'on attaque, manque de force, & pour faire tête en pleine campagne, & qu'ayant beaucoup de places à garder, il ne peut en ôter les garniſons ; car quand au contraire l'ennemi eſt en corps d'armée, & en état de diſputer ouvertement le terrein, alors il faut que celui qui entreprend la conquête aille droit à lui avec toutes ſes troupes, & qu'il cherche le moyen de diſſiper cette armée qu'on lui oppoſe, ſoit en donnant bataille, ſoit en lui coupant les vivres qui la faiſoient ſubſiſter.

Céſar en Eſpagne coupa les vivres à l'armée d'Affranius, lieutenant de Pompée, & la réduiſit à une telle extrêmité, faute d'eau, que tous les ſoldats furent contraints de ſe venir rendre à diſcrétion.

Perſonne n'ignore que la ſituation d'un camp ne doive être de la même qualité que celle d'une ville. On a dit, il y a longtemps, que les camps étoient des villes, qui avoient des maiſons de toile, & des murailles faites d'hommes. Ainſi un capitaine doit ſituer ſon camp ſur une riviere navigable, s'il ſe peut, dans un pays fertile & abondant, peu éloigné d'un bois, & l'expoſer au midi; en telle maniere pourtant, que le chaud y ſoit tempéré par un vent du nord; l'étendue en ſera proportionnée à la grandeur de l'armée. Quant à la diſtribution des parcs, des quartiers & des places, cela regarde la caſtramétation; & quoique je n'entreprenne pas d'en traiter ici, voulant abréger la matiere, je dirai cependant que le général doit être logé dans le milieu; que les quartiers doivent être tellement diſpoſés, que les officiers généraux qui les commandent, ne ſoient point éloignés du général

de l'armée, afin d'être plus prompts à ſe rendre auprès de lui pour les conſeils & les délibérations; que par cette même raiſon les meſtres de camp ou colonels, doivent être proche des officiers généraux, les capitaines des régimens proche de leurs colonels, & les officiers ſubalternes proche de leurs capitaines, afin qu'en un moment tout ſoit animé du même eſprit. Il y faut des places d'armes; il y faut des marchés, & que tout y ſoit tenu proprement & nettement. Quant à la forme, on n'en peut donner de regle certaine, non plus que de l'étendue, parce que cela dépend du lieu. Les Romains affectoient de faire leur camp de figure quarrée : les Grecs le faiſoient rond & en ovale. Il ne faut ſe faire aucune néceſſité pour cela, & la maniere que nous avons aujourd'hui de fortifier les places, doit ici avoir ſon effet. Ainſi il faut enfermer un camp de bons foſſés, ſuivant le terrein qu'on

remue ; élever une terraſſe du côté du camp, pour ſervir de muraille ; ſoutenir les terres de pieux & d'arbres entiers, s'il eſt néceſſaire : car je voudrois que ces terraſſes fuſſent le plus à pied droit que l'on pourroit, parce que le talus ſert aux ennemis, pour les faire monter quand ils attaquent le camp. Il faut d'eſpace en eſpace faire des redoutes en forme de baſtions ou demi baſtions, & en cas de néceſſité, y mettre du canon ou de l'infanterie ; & parce qu'un camp eſt une véritable place de guerre, il faut que le général, ou pour le moins les officiers généraux qui ſont de jour, viſitent les corps-de-garde, faſſent & faſſent faire les rondes, avec la même exactitude que ſi le camp étoit aſſiégé par une puiſſante armée d'ennemis. Il ne ſeroit pas même hors de propos qu'il y eût un gouverneur du camp, avec les autres officiers de ce gouvernement, comme il y en a dans les

villes. Il faut, outre cela, que l'on poſe des gardes avancées & hors le camp; qu'inceſſamment, c'eſt-à-dire, jour & nuit, on envoye des coureurs aux nouvelles, & qu'il y ait des batteurs d'eſtrade, qui découvrent ce qui ſe paſſe à la campagne, encore bien qu'il n'y ait aucuns ennemis en marche, ni en état de faire d'entrepriſe.

Les Romains avoient quatre portes à leurs camps: il n'eſt pas de néceſſité abſolue d'obſerver cette maxime; & on en peut avoir plus ou moins, ſelon qu'on le jugera à propos, & ſuivant les différentes avenues. Mais je deſirerois que les portes fuſſent fortifiées de quelque ouvrage à corne, ou de quelque tenailles attachées aux lignes, & qu'on n'arrivât pas d'abord à ces portes.

Il reſte quelques obſervations à faire pour les camps, lorſque les ennemis les attaquent.

La premiere eſt, qu'il ne ſeroit pa

hors de propos de miner pardedans les terraſſes en divers endroits, afin que ſi les ennemis forcent les lignes, on puiſſe faire périr ceux d'entre les aſſaillans qui auront été les plus preſſés.

La ſeconde, de faire un retranchement derriere les terraſſes, à cent pieds en dedans, pour retirer ceux qui auroient été forcés aux premieres lignes, & arrêter les ennemis victorieux; ce qui ralentiroit les uns, & redonneroit du courage aux autres.

La troiſieme, ſeroit d'avoir des pointes de fer toutes prêtes, pour en ſemer la terre derriere les lignes, lorſqu'on prévoiroit une attaque, afin que les ennemis, ſoit cavalerie, ſoit infanterie, étant entrés, fuſſent arrêtés par ce moyen, & mis hors de combat. Céſar ſe ſervit heureuſement de cet artifice contre les Gaulois, quand il les défit devant Aliſe.

La quatrieme eſt qu'en même temps que les ennemis commencent une

attaque, on faſſe plier bagage, & qu'on mette l'armée en bataille dans l'eſpace du camp, comme on le feroit à la campagne. C'eſt un très-bon expédient pour empêcher l'effroi & le déſordre, & pour rendre une forte réſiſtance; & d'autant que ces ſortes d'attaques ſe font ordinairement la nuit, il faut en ces occaſions allumer des feux en pluſieurs endroits.

La cinquieme & derniere, c'eſt de faire ſortir des corps de cavalerie, qui prennent en flanc ceux qui feront l'attaque.

Ce que je viens de dire regarde les attaques qui ſe font de nuit: car quand des ennemis viennent en plein jour, le meilleur & le plus ſûr parti qu'une armée campée puiſſe prendre, c'eſt, après avoir mis enſemble les malades, & tout le bagage, ſous la garde de quelques régimens, de ſortir du camp, ſoit en raſant partie des lignes, ſoit en ſortant par les portes, & de

venir droit aux ennemis. Tel a été l'uſage des Romains.

Je parlerai ci-après de la police des camps, quand je parlerai de la diſcipline.

VII. *Des marches.*

Il eſt difficile de donner des préceptes certains pour les marches d'armée, étant néceſſaire de les faire ſelon le pays où l'on eſt. Tous ceux qui ont quelque teinture de la guerre, ſçavent qu'en pays ſerré & coupé de foſſés, il faut marcher d'une façon, & en pays ouvert d'une autre. Il faut tout de même marcher différemment dans les pays de montagnes, & dans les pays marécageux. Il eſt toutefois conſtant qu'il faut mettre, autant qu'on le peut, l'artillerie, les munitions & le bagage en ſûreté & à couvert des ennemis, & par des coureurs, ſçavoir, en quelque pays qu'on ſoit, ce qui ſe paſſe à une lieue à la ronde; la principale adreſſe de la guerre étant

d'être bien informé des deſſeins de l'ennemi.

VIII. *Des défilés.*

Quand un général d'armée prévoit qu'il ſe trouvera quelque défilé ſur ſa marche, qu'il ne lui ſera pas poſſible d'éviter, il ne doit pas s'y engager ſans avoir fait reconnoître les lieux, ſans avoir ſçu s'il y a des troupes ennemies en campagne, qui puiſſent lui cauſer quelque dommage, & ſans avoir fait occuper par des corps de cavalerie ou d'infanterie, les poſtes principaux qui s'y rencontreront, comme par exemple, l'entrée & la ſortie de ce défilé, les bois, les fonds & les éminences ; que s'il ſçavoit être en pleine ſûreté, & qu'il n'y auroit aucun empêchement à craindre de la part des ennemis, il ſeroit obligé de prendre ſes précautions avec la même diligence & la même application que s'il y avoit une armée en état de lui faire

obſtacle. La raiſon eſt, qu'en matiere de guerre il ne faut rien mépriſer, parce que les moindres fautes y ſont irréparables : la diſſipation d'une armée arrive très-ſouvent par un mouvement ſecret, momentané & preſque imperceptible ; & on ſçait que cette ruine entraîne quelquefois après ſoi la déſolation de tout un grand état. Un général ne ſçauroit avoir trop de défiance, quand il eſt queſtion de maintenir le repos & la gloire d'un royaume, & de conſerver la fortune, la vie & l'honneur des braves gens qui ſe trouvent dans le ſervice.

La ſeconde raiſon de cette précaution, c'eſt qu'il eſt de la prudence d'un capitaine de ne faire jamais rien qui paroiſſe extraordinaire à ſes ſoldats, d'autant que la frayeur ſe peut gliſſer parmi ſes troupes, leſquelles voyant qu'on prend des meſures autres que celles qu'on a coutume de prendre, en ſont ſurpriſes ; & après avoir paſſé

de

de la ſurpriſe à l'étonnement, elles vont de l'étonnement à la crainte, & de la crainte au déſordre; d'où il eſt difficile de les rappeller. Ainſi il eſt très-néceſſaire que la façon d'agir d'un général ſoit toujours égale; qu'en tout temps il envoye des coureurs aux nouvelles, qu'il faſſe même quelquefois avancer des régimens pour ſe ſaiſir d'un paſſage, ou de quelque poſte conſiderable, quoiqu'il ſçache bien qu'il n'y en a aucune raiſon preſſante: mais il en doit uſer de cette ſorte, afin que les ſoldats ne puiſſent remarquer qu'en quelque occaſion qui ſurvienne, il ne faſſe rien d'étrange ou de nouveau, & qu'au contraire, ils aient lieu de croire que toujours il ſe tient dans une ſage défiance, ſans qu'ils ſe puiſſent appercevoir quand il y aura quelque péril proche (1). Je prie le

(1) Cette précaution eſt d'autant plus néceſſaire qu'elle tient les hommes & les chevaux en haleine; elle peut d'ailleurs procurer des avantages auxquels on ne s'attend pas.

lecteur de ſe ſouvenir de cette maxime ; & au contraire ſi un général d'armée juge que ſon ennemi ſera forcé de s'engager dans un défilé, il faut qu'il ménage le temps, les conjonctures & ſes forces, avec tant d'adreſſe & de ſoin, qu'il en tire toujours quelque profit de conſéquence.

Il ne faut pas manquer d'obſerver ici, comme une vérité perpétuelle & principale dans la guerre, qu'un capitaine doit ſi bien régler ſa conduite, que ſi dans toute l'étendue d'un pays il y a quelque lieu difficile, il y embarraſſe inſenſiblement ſon ennemi ; car qui ſçait bien ſe ſervir de ces ſortes d'avantages a toujours le deſſus, & obtient enfin le titre de grand capitaine (1).

Je ne dis rien de l'ordre qu'il faudra garder en paſſant un défilé, parce que cela dépend des lieux, & de la

(1) C'eſt ainſi que M. de Turenne en uſoit, & c'eſt à ſon habileté, à cet égard, qu'il a dû les plus grands ſuccès.

difficulté qu'on y aura : on peut trouver les ennemis en tête, on en peut être ſuivi; une armée eſt forte & réſolue, ou elle eſt foible & mal aguerrie : quelquefois on a beaucoup de bagage, beaucoup de munitions, d'artillerie & de vivres; à quoi il faut toujours pourvoir : enfin il y a mille choſes qui naiſſent dans le moment, & ſur leſquelles étant néceſſaire de prendre des réſolutions promptes & déciſives, il n'y a point de préceptes à donner : un général doit alors conſulter ſon expérience, & s'en rapporter à ſon jugement (1).

IX. *Des paſſages de rivieres, de marais, de bois & de montagnes.*

Un général d'atmée qui s'engage dans le pays ennemi, ſe doit aſſurer

(1) M. le Maréchal de *Coigni* dut au ſien le plus brillant exploit de la guerre derniere. On ſçait que les ennemis ayant paſſé le Rhin en 1744, le conſeil de guerre opina que l'armée Françoiſe ſe retirât ſous Landau : ce général fut d'avis au contraire d'attaquer les lignes de Weiſſembourg; ce qui réuſſit pour ſa gloire, & dans des circonſtances où la France avoit tout à craindre.

d'un paſſage ſur chaque riviere, afin d'être maître du commerce, d'avoir la liberté d'avancer ou de ſe retirer, d'exécuter ſes premiers deſſeins, ou d'en faire de nouveaux, & enfin de tirer de la ſubſiſtance de différens endroits ; le tout ſuivant que les occaſions s'en préſenteront. Mais comme bien ſouvent il arrive qu'on eſt obligé de faire paſſer un fleuve à une armée, ſoit pour aller aux ennemis, ſoit pour les éviter, ſoit pour quelque autre raiſon, & qu'on n'a pas le temps d'aller chercher le lieu de paſſage, dont on eſt aſſuré, il faut alors qu'un capitaine ſe ſerve de toute ſon induſtrie pour vaincre la difficulté qui ſe pourroit rencontrer, ou profiter de la commodité qu'il y peut avoir. Quelquefois les ennemis ſont de l'autre côté du fleuve pour en diſputer le paſſage, ou ils ſont en un état qui contraint l'armée de paſſer, ou bien l'eau eſt profonde & rapide, & les bords

élevés, ou bien on manque de matiere pour faire quelque pont, ou bien au contraire il n'y a aucun de tous ces différens obſtacles.

S'il y a des troupes ſur le bord oppoſé, réſolues de défendre le paſſage, il eſt très-périlleux de le tenter, & c'eſt expoſer ſes ſoldats à une défaite preſque certaine, ſurtout ſi les ennemis ont de l'artillerie; car trente pieces de canon & mille mouſquetaires à couvert, défendront mieux un paſſage de riviere, que ne fit autrefois Porus avec toutes ſes forces & tous ſes éléphans. Il faut en ce cas-là que le général cherche ſecrétement un paſſage au deſſus, ou au deſſous du lieu auquel les ennemis ſeront poſtés, & qu'il le faſſe la nuit, avec ce qu'il faudra de gens pour faire un logement (1).

(1) C'eſt ce que fit Alexandre au paſſage de l'Hydaſpe. Il n'y a pas d'apparence que ſans un ſtratagême, il eût pu traverſer un fleuve ſi large & ſi profond, qu'il paroiſſoit comme une mer, & qui d'ailleurs étoit défendu par Porus lui-même, dont l'armée compoſée de 30000 hommes de pied, ſans comp-

Mais pour ne me pas engager à diſcourir ici des difficultés que l'on peut faire, n'étant pas poſſible de les prévoir toutes, ni de propoſer les remedes qu'il ſeroit néceſſaire d'y apporter, je crois devoir m'arrêter aux moyens qu'on emploie ordinairement pour faire ces ſortes de paſſages : il faut toujours faire ſonder le fleuve que l'on veut paſſer, & ſçavoir la hauteur de l'eau en divers endroits, & ſi le fond eſt de pierres, ou de ſable, ou de bourbe, ou s'il eſt embarraſſé d'herbes & d'arbres, que le hazard y auroit fait croître.

Le premier moyen de paſſer les rivieres, eſt celui des ponts de pierre ou de bois; c'eſt le plus ſûr, pourvu que l'on puiſſe y paſſer l'artillerie; & avant que de commencer à marcher ſur aucun pont, il faut faire deux choſes; l'une, de le faire viſiter par

ter ceux de cheval, avoit à ſa tête 85 éléphans d'une groſſeur énorme, qui étoient ſoutenus par 300 chariots qui leur ſervoient de retranchemens.

des architectes, ou par des maîtres charpentiers; l'autre, d'envoyer à l'autre bout quelques troupes pour s'y loger, & pour s'en assurer contre tout événement.

Le second moyen est celui des ponts de bateaux, dont on a plusieurs modeles dans l'histoire ancienne & moderne, sur lesquels on peut apprendre l'art de les construire (1).

Le troisieme moyen est celui des ponts que l'on fait avec des tonneaux vuides bien reliés, qui seront attachés ensemble, ou avec des cordes, ou avec des chaînes.

Le quatrieme, est des ponts faits de vaisseaux de cuir, remplis de paille ou autre matiere legere. Les Anciens en ont usé en plusieurs diverses rencontres; ce qu'ils pouvoient assez aisément, parce que leurs tentes étoient de peaux de

(1) Les ponts de cuivre, dont les François sont inventeurs, sont plus modernes que n'est ce livre. Les Hollandois en firent de fer blanc en 1690, qu'ils perdirent avec la bataille de Fleurus.

bêtes, préparées pour cela. Nous ne ſçaurions avoir de ponts de cette eſpece, & même ils nous ſeroient inutiles, attendu qu'ils ne pourroient porter le canon.

Le cinquieme moyen eſt de faire un pont de cordes ; ce qui eſt extrêmement difficile, & ne pourroit ſervir que pour les gens de pied. Il eſt vrai que les chevaux paſſeroient à la nage.

Le ſixieme moyen eſt de faire un pont de bois flottant, en attachant des poutres enſemble, & les couvrant d'ais & de claies, comme nous voyons flotter le bois ſur les rivieres.

Le ſeptieme eſt de faire une chauſſée au travers du fleuve, laquelle ſeroit coupée par pluſieurs endroits pour laiſſer libre le cours de l'eau, & les diſtances ou arches, ſeroient rejointes pardeſſus avec des poutres. Les Anciens faiſoient des ponts de cette ſorte, en jettant au fond de l'eau de

grands panniers pleins de pierres.

Le huitieme moyen eſt de paſſer avec des bateaux, compagnie par compagnie.

Le neuvieme moyen eſt de paſſer à la nage ; ce que peu de gens pourroient exécuter.

Le dixieme, de paſſer à gué.

Le onzieme eſt de détourner le cours de l'eau, en faiſant un nouveau canal. Cela s'eſt pratiqué pluſieurs fois.

Le douzieme & dernier moyen, eſt de remonter juſques à la ſource des fleuves pour trouver un paſſage.

Les Romains portoient ſouvent avec eux dans les armées des matériaux pour faire des ponts : ils en enſeignoient l'art à leurs jeunes ſoldats ; & à cet effet ils avoient des maîtres en chaque légion.

Les paſſages de marais ſe peuvent faire avec des claies ou des faſcines & quelques pieces de bois : nous en avons un exemple excellent dans

la guerre des Gaules (1).

Sous ce nom de marais, je comprends les pays inondés par le moyen des écluſes ou autres que l'on couvre d'eau.

On peut auſſi paſſer les marais en faiſant des tranchées pour en tirer l'eau, ou bien en faiſant une digue au travers. Ces ouvrages ſont de grande dépenſe, & quelquefois on y conſomme bien du temps inutilement.

Les bois, en Europe, ſe peuvent paſſer ſans grande difficulté, pourvu qu'on ait de bons guides : mais il faut

(1) Labienus marchant vers Paris, ne put ſe ſervir du paſſage qu'il avoit fait à travers des marais avec des claies & des faſcines. Il fut contraint de faire un pont avec 50 bateaux, qu'il trouva près de Melun. *Commentaires de Céſar*, l. VII.

Peut-être l'auteur a-t'il prétendu parler du paſſage de Céſar par un marais, lorſque ceux du Beauvoiſis & des pays voiſins, après s'être révoltés, ſe furent retirés ſur une montagne environné d'un marais; mais ce fut au moyen des ponts que Céſar fit jetter qu'il les joignit. *Supplément aux commentaires de Céſar, par Hirtius ou Oppius.*

La marche d'Annibal dans les marais de Cluſium, offre tout ce qu'il y a de plus habile dans ce genre. *Voyez Polibe l. III, ch. XVI. & le commentaire de Folard.*

avoir toujours des corps avancés à la tête de l'armée, & des coureurs ſur les aîles à droite & à gauche, pour découvrir s'il n'y aura point quelques troupes ennemies en embuſcade. Je parle ici des bois d'Europe ; car il s'en trouve ailleurs, comme dans l'Amérique, où l'on ne marche qu'avec la bouſſole, & qui étant d'une étendue preſque infinie, on ne s'en retire jamais, ſi une fois on s'y eſt engagé trop avant, ou quand on s'y eſt égaré.

Les paſſages des montagnes, comme ſont les Alpes, les Pyrénées & autres, ſe doivent faire avec une extrême prudence. Les chemins y ſont inconnus & inacceſſibles, & la marche d'une armée y eſt arrêtée de moment en moment. Les bagages ni l'artillerie ne ſçauroient ſuivre : on y eſt enfin dans un péril continuel, & preſque inévitable. Il faut toujours qu'un général, qui veut faire ces ſortes de paſſages, ſoit aſſuré qu'il n'y a point d'en-

nemis cachés dans le ſommet de ces montagnes, ou qu'il donne ordre qu'ils ſoient attaqués par des troupes qu'il détachera à ce deſſein, & qui les iront chercher juſques dans leurs retraites; car autrement trois cens hommes ſont capables de ruiner une grande armée: ils peuvent miner les chemins à l'endroit des plus affreux précipices; ils peuvent faire rouler d'enhaut, des rochers & des arbres entiers, dont on ſe trouve accablé, ſans ſe pouvoir défendre; en un mot, ils peuvent fermer un lieu étroit, comme firent les Grecs aux Thermophiles. Mais pour voir des exemples de ces paſſages, il faut lire le quatrieme livre de la retraite des dix mille, Polibe quand il parle d'Annibal, Quinte-Curce & Arrian, en pluſieurs lieux de la vie d'Alexandre, l'entrée des armées du feu Roi en Italie, les divers paſſages de Charles VIII, Louis XII & François I. Il y en a une deſcription aſſez préciſe dans la nou-

velle hiſtoire de Bertrand du Gueſclin, liv. 4; à propos de quoi je dirai ici, qu'un homme de guerre qui veut aſpirer aux grands emplois, & ſe rendre conſidérable en cette profeſſion, doit avoir lu & lire inceſſamment les commentaires de Céſar, outre les anciens auteurs dont je viens de parler (1).

X. *Des embuſcades & autres ruſes de guerre.*

Les embuſcades peuvent apporter de grands avantages dans la guerre: on fait des priſonniers, on pille des bagages, on enleve des convois & on tue des gens de commandement. Si on y attire à propos deux ou trois fois les ennemis, ils craignent toujours d'y retomber; & ſi d'un autre côté il arrive qu'ils aient quelques ſuccès heu-

(1) L'art de la guerre renferme tant de parties différentes, qu'un officier qui aſpire à devenir général, ne ſçauroit trop méditer tous les ouvrages qui en traitent. Cette néceſſité eſt plus grande aujourd'hui que jamais : tel paſſoit pour ſçavant dans cet art il y a dix ans, qui ne ſeroit à préſent qu'un homme fort ordinaire.

reux, ils ne pouſſent pas leur bonne fortune avec tant de vigueur qu'ils auroient fait, ſi cette crainte ne les avoit retenus; quand on eſt obligé de prendre la fuite, ils demeurent, s'il y a un lieu le moins couvert & le moins dangereux ſur les chemins que tiendront les fuyards. Ce qui donne cependant le moyen à un officier de rallier ſes troupes éperdues, & en les faiſant revenir de leur étonnement & de leur déſordre, les remener à la charge. Ainſi les vaincus deviennent ſouvent les victorieux: outre cela les embuſcades formées avec intelligence & qui ſont ſuivies du ſuccès, aguerriſſent les ſoldats, & leur donnent de l'audace, en les accoutumant à vaincre; acquiérent à un capitaine la réputation d'homme prudent, vigilant & actif, qui ne néglige rien, & qui ne perd aucune des occaſions qui lui peuvent être favorables. Cette réputation entretient ſes troupes dans la

confiance, & leur perſuade que tout leur réuſſira, quand elles entreprendront quelque choſe ſous la ſage conduite de leur général; & ces choſes font un effet tout oppoſé dans l'eſprit des ennemis.

La difficulté n'eſt pas à dreſſer les embuſcades : on ſçait bien qu'elles ſe font ordinairement dans des lieux couverts, dans des chemins coupés & de traverſe, dans quelque pas de montagnes, ou à quelque défilé, ou à quelque paſſage : mais les endroits de cette qualité étant toujours ſuſpects aux ennemis, ils ne s'y engagent pas ſans les avoir fait reconnoître; de maniere que toute la peine & toute l'adreſſe, eſt de les y faire tomber. On ſe ſert donc à ce deſſein de fuites ſimulées, ou de fauſſes marches; ce que l'on met en uſage preſque toujours inutilement : car il n'y a que les novices qui ne ſçachent pas ſe parer de ces coups d'adreſſe, & en éviter le péril. Il faut en

cette matiere, comme en toutes les autres de la guerre, que le général faſſe des coups de génie, & prenne ſur le champ ſa réſolution, n'y ayant point de regle générale à établir en ce qui concerne les cas particuliers. On peut néanmoins obſerver, comme une maxime conſtante, que l'on doit perpétuellement ſe repréſenter de quel tempérament eſt l'ennemi avec qui on a affaire ; car s'il eſt ardent & audacieux, & peu expérimenté, ou s'il a le courage élevé par quelque avantage remporté nouvellement, il ſera aiſé de le faire donner dans l'embuſcade ; ſi au contraire il eſt ſage, & qu'en un mot il ſçache ſon métier, il ſe tiendra dans une prudente modération. Les François, ſurtout les gens du monde, doivent ſe garder des embuſcades : il n'y a point de nation que l'on y puiſſe plus facilement attirer ; car d'autant qu'ils s'eſtiment vaillans au deſſus de tous les autres peuples du monde, &

qu'ils ſont naturellement impétueux, ils ſont les plus capables de tout haſarder, & les moins capables de ſe retenir.

Quand j'ai parlé des moyens dont on peut mieux ſe ſervir pour faire donner un ennemi dans quelque embuſcade, j'ai tacitement expliqué les moyens qu'on a de s'en garantir, ce ſont les contraires. Non ſeulement on peut faire une embuſcade dans des endroits couverts, comme je le viens de dire, mais encore on en peut faire en pleine & raſe campagne, comme Annibal la dreſſa contre Sempronius; exemple rare & excellent (1). Il eſt preſque impoſſible qu'un ennemi,

(1) Ce fut avant la bataille de la Trébie qu'Annibal (perſuadé que Sempronius ne feroit pas fouiller un lieu qui lui paroiſſoit découvert) forma une embuſcade de ſa cavalerie Numide ſur les bords d'un ruiſſeau. Elle lui fut d'un grand avantage, en chargeant par les derrieres les légions Romaines qui avoient en tête l'infanterie péſamment armée des Cathaginois. Pol. liv. III, ch. XV. On trouve dans le XVII ch. un exemple d'embuſcade en lieu couvert, que dreſſa le même Annibal à Flaminius, avant la bataille de Thraſimene.

quelque aviſé qu'il ſoit, évite cette ſorte de ſurpriſe.

Or de quelque maniere, & en quelque lieu que l'on ait dreſſé une embuſcade, il faut y garder un ſecret inviolable, & en commettre le ſoin à des gens qui ſoient braves, & qui aient une patience invincible. Du moment que l'embuſcade ſera dreſſée, il faut défendre à qui que ce ſoit de s'écarter, ſur peine de la vie; & ſi quelqu'un, ſans la permiſſion du commandant, manque à cet ordre, il le faut punir ſur le champ, ſans remiſſion (1); car il y a à craindre qu'il n'y ait quelque traître qui, ſous prétexte de quelque néceſſité, s'écarte & paſſe chez les ennemis pour les avertir. Il faut, outre cela, que toute l'embuſcade ſe trouve cachée autant qu'il ſe pourra, & que tout le monde y ſoit dans un profond

(1) Quand après avoir fait l'appel, ce qu'on réitere ſouvent, il ſe trouve des ſoldats qui manquent, il faut lever l'embuſcade, de peur que l'ennemi n'en ait connoiſſance par la déſertion de ces ſoldats.

ſilence. L'officier enverra quelque ſergent, ou quelque ſoldat dont il ſera aſſuré, pour découvrir ce qui ſe paſſe, afin de ne laiſſer pas échapper l'occaſion, & de ſe tenir prêt. L'infanterie eſt plus propre aux embuſcades, que la cavalerie : ce qui toutefois dépend de la ſituation des lieux. Quand les ennemis commenceront à paroître & à s'engager dans l'endroit où ils ſeront attendus, il faut que les gens de l'embuſcade prennent bien leur temps, afin de faire un plus grand effet ; & ſans rien précipiter, qu'ils attendent le moment le plus propre pour charger (1). C'eſt en cela que le commandant doit agir avec toute ſa prudence, & ſur quoi il n'eſt pas poſſible de donner de regle plus préciſe.

J'ai mis les embuſcades au rang des artifices, ou ſtratagêmes de guerre,

(1) La précipitation des ſoldats François à tirer fait perdre le fruit de preſque toutes les embuſcades : on ne ſçauroit trop leur défendre de tirer ſans ordre, & les prévenir qu'ils ne doivent le faire qu'à brûle-pourpoint.

parce qu'elles ne ſont pas entiérement de la force ouverte, & qu'il faut y joindre de la fineſſe à l'effort des armes, &, comme on dit, la peau du renard à celle du lion. Je trouve deux ſortes d'artifices : la premiere, eſt de ceux qui ſe pratiquent ordinairement, dont l'uſage eſt reçu de toutes les nations, & dans toutes les armées. On pourroit dire qu'ils ſont du droit des gens, puiſque les capitaines & ſoldats ſont avertis, & doivent prendre leurs précautions pour s'en garantir : nous en avons une infinité d'exemples, que Polyen & Frontin ont pris ſoin de recueillir de l'hiſtoire (1). Ceux-ci

(1) Polyen étoit un Macédonien qui écrivoit du temps des Empereurs Antonin & Verus, à qui il a dédié ſes *Stratagêmes* : ils ſont traduits en François ſous le titre de *Ruſes de Guerre*. Sextus Julius Frontin, célebre capitaine Romain, ſous Veſpaſien, Nerva & Trajan, nous a laiſſé quatre livres des *Stratagêmes Militaires*, écrits ſous le regne de Domitien. On ne ſçauroit trop recommander aux officiers la lecture de ces deux auteurs : ils apprendront bien des manieres de ſurprendre les ennemis, & à ſe garantir d'en être ſurpris. Il vient d'être imprimé un *Traité de la petite Guerre*, par M. de Grand-Maiſon, lieutenant-colonel : le nom de l'auteur fait l'éloge de l'ouvrage ; la lecture

ſont permis, parce qu'ils tiennent quelque choſe de la force ouverte, d'autant qu'on s'en peut défendre, & que par conſéquent ils ne ſont pas contraires à l'exacte généroſité.

La ſeconde ſorte d'artifices, eſt de ceux qui ne ſont en aucun uſage, contre leſquels par conſéquent on ne peut prendre de précaution. Il n'eſt pas permis de s'en ſervir, ne tenant rien de la force ouverte, & de la gloire des armes, & y étant même directement oppoſés. Ces ſortes de mauvais artifices ſont le manquement de foi & de parole, la trahiſon; quand on a des intelligences avec ceux du parti contraire pour ouvrir les portes d'une ville; qu'on fait aſſaſſiner un capitaine, ou quelque perſonnage de conſidération; quand on empoiſonne les vivres, les fontaines & les puits; quand on fait paſſer parmi les enne-

en eſt auſſi amuſante qu'inſtructive. On a auſſi donné l'année derniere des *Stratagêmes de Guerre*, par M. de la Roziere, ingénieur aux Iſles de France.

mis quelques peſtiférés, pour y porter la maladie, & autres choſes ſemblables. On doit ſe ſouvenir ici que la guerre a de certains droits, deſquels il n'eſt pas permis de ſe départir ; & qu'en quelque état que la fortune mette les affaires, il faut inviolablement ſuivre les préceptes de la bonne foi, & de la prudente ſincérité. Surtout, la trahiſon me paroît horrible, & jamais un grand capitaine n'eſt excuſable de toutes ces voies honteuſes, qui ne réuſſiſſent que très-rarement, & dont les effets retournent ſouvent contre ceux qui en ſont les auteurs. Qui peut s'empêcher de trouver à redire à la conduite de Philippe de Macédoine, qui tâchoit toujours de corrompre, par argent, la fidélité des gouverneurs des places qu'il avoit envie de poſſéder ? Et d'un autre côté, qui pourroit louer ſuffiſamment la glorieuſe conduite des Romains, quand ils donnerent avis à Pyrrhus, leur ennemi, de l'offre que

ſon médecin leur faiſoit de l'empoiſonner ? Et qui n'admirera point leur juſtice, quand pour punir la trahiſon que leurs ſoldats avoient faite contre ceux de Rhége, ils en firent décapiter trois cens dans la place publique de Rome (1) ?

Quelques-uns mettent entre les artifices illicites, les mines que l'on fait ſous les murailles des villes aſſiégées, & on ne pardonne point aux mineurs quand ils ſont ſurpris (2), encore qu'ils

(1) Les Rhégiens, dans la crainte qu'ils eurent de Pyrrhus, eurent recours à 4000 Romains qui, aux ordres de Décius Campanus, garderent leur ville quelques temps avec fidélité ; mais ſéduits enſuite par l'appât des richeſſes, ils en égorgerent les habitans qu'ils n'avoient pu chaſſer, & s'emparerent de la ville. Le ſénat, pour punir cette horrible trahiſon, & rétablir la bonne opinion qu'on avoit du peuple Romain, en fit faire le ſiege : cette ville ayant été priſe, les traîtres furent paſſés au fil de l'épée ; 300 qui échapperent à la premiere ardeur du carnage, furent renvoyés à Rome, où, conduits ſur la place, ils furent battus de verges & mis à mort. *Pol. l.* 1.

(2) Les mines ne ſont point contre le droit des gens ; l'uſage général les permet, c'eſt à ceux qui les ſoupçonnent de les éventer : ce ſtratagême eſt fort ancien ; nous en avons un exemple en 547 dans la priſe de la ville de Cumes : Narſes ayant fait miner cette ville, que ſa ſituation ſur le roc, ſembloit rendre imprenable, en fit étançonner les murailles,

demandent quartier. Les eſpions paſſent auſſi pour des traîtres, & ſont irrémiſſiblement condamnés à la mort, ſans que ceux qui les ont envoyés uſent de repréſailles ſur quelques priſonniers.

XI. *Des rencontres.*

Il ſe fait ſouvent des rencontres imprévues à la campagne, ſoit des petits partis, ſoit de toute une armée. Je ne parle ici que des rencontres qui ſe font de quelques troupes de cavalerie ou d'infanterie : car de rencontres de toute une armée, outre qu'elles ſe font très-rarement, c'eſt que je les comprendrai ci-après ſous l'article des batailles.

Or celui qui commande un parti, doit ſe tenir toujours tellement ſur ſes gardes, qu'il ſoit en état d'attaquer, en cas qu'il rencontre les ennemis, & de les battre, s'il en eſt attaqué. Il faut

puis ayant fait mettre le feu aux étançons, les tours & les murailles s'écroulerent. *Agathias l.* 2.

même

même qu'il insinue par un bruit sourd dans l'esprit de ses soldats, qu'il marche à dessein de les rencontrer : que si la rencontre se fait, il faut qu'il dise avec des marques de joie, qu'il étoit certain de la faire ; car jamais il ne faut paroître surpris. Cependant ce commandant étant en campagne, doit envoyer des gens à droite & à gauche aux nouvelles, qui lui seront rapportées en secret, afin de prendre son parti. Si les ennemis paroissent, il faut que d'abord il aille vivement à la charge, & fasse croire aux siens que leur nombre est plus fort que n'est celui des troupes qu'ils vont combattre. Cette résolution fait deux effets ; le premier, que les ennemis en prennent de l'épouvante, en s'imaginant que ceux qui les attaquent, s'estiment les plus forts, ou en nombre d'hommes, ou en valeur : le second, c'est que ceux qui attaquent prennent de la confiance, & qu'ils se persuadent que leur

commandant ne les conduiroit pas au combat, s'il n'y croyoit trouver un avantage certain. Que ſi le commandant juge à propos de laiſſer aux ennemis à commencer l'attaque, il faut qu'il trouve alors quelque prétexte ſpécieux, afin de faire croire à ſes ſoldats qu'il a de grandes & ſolides raiſons pour attendre & demeurer ferme dans ſon poſte; il tirera ces prétextes des conjonctures qui ſeront préſentes.

XII. *Des terreurs paniques, des fuites, des ralliemens, &c.*

Il y a trois ſortes de mouvemens principaux à la guerre, qui emportent néceſſairement avec eux la bonne ou la mauvaiſe fortune d'une armée.

Le premier eſt de certaines frayeurs qui ſe répandent généralement dans toutes les troupes, ſans qu'on en ſçache la cauſe, & même ſans qu'il y en ait aucune qui ſoit apparente; & elles ſont plus grandes & plus préjudicia-

bles, plus on manque de connoître ce qui les a pu produire. Ces vaines terreurs ſont appellées terreurs paniques, ou parce qu'elles ſont univerſelles, ou parce que Pan, quand Bacchus fit la conquête des Indes, ſçut les faire naître entre une multitude incroyable d'Indiens; ce qui lui fut un moyen de les aſſujettir aux volontés de Bacchus, que j'ai ci-devant nommé Oſiris. Quand cette ſorte de mouvement agite une armée, il ne faut pas ſonger à l'arrêter : c'eſt un tourbillon, dont il faut que la fureur ait ſon cours, & qui laiſſe le plus ſouvent de fâcheuſes marques de ſa violence. Mais après que la premiere impétuoſité en eſt paſſée, il faut chercher les expédiens de faire revenir le ſoldat à la raiſon; lui montrer doucement ſon erreur, & qu'il s'étoit laiſſé ſurprendre par des fantômes vains, & par de trompeuſes chimeres. Il faut ſurtout prendre garde que les ennemis ne vien-

nent à connoître cette agitation.

Le ſecond de ces mouvemens eſt la fuite, qui ſouvent procede du premier. Il ne faut pas d'abord s'y oppoſer, car on le feroit inutilement: mais comme quand quelquefois à la chaſſe, qui eſt une image de la guerre, toute une meute s'emporte au-delà des voies de la bête qu'on pourſuit, le veneur laiſſe paſſer cette fougue, & enſuite rappelle ſes chiens, & les fait reprendre ſur les bonnes voies, il faut que le ſage capitaine tâche à loiſir de rappeller ſes troupes à leur rang, & de les raſſembler autour de leurs enſeignes.

Le troiſieme mouvement eſt le ralliement, qui d'ordinaire apporte un avantage ſingulier aux armées; car alors les victorieux pourſuivant les fuyards, ſe trouvent en déſordre; ſoit qu'ils ſe ſoient attachés au pillage, ſoit qu'ils aient voulu faire des priſonniers; en telle maniere que des troupes ralliées venant les charger en

ordre de bataille, ils ſont facilement battus, & de vainqueurs reſtent vaincus. Les corps de réſerve ſont extrêmement utiles pour ces grands effets-là. Il y a un moyen pour les ralliemens; comme par exemple, avant le combat on pourroit faire avertir ſecrettement tous les capitaines, de ſe trouver avec leurs troupes en des lieux qu'on leur déſigneroit, au cas qu'ils fuſſent obligés de céder à la force des ennemis; les capitaines en donneroient avis aux bas officiers de leurs compagnies, & ceux-ci aux ſoldats, quand il ſeroit néceſſaire. Ainſi au plus tard, le lendemain d'une bataille perdue, toute l'armée ſe pourroit retrouver enſemble, & reprendre la revanche. Plus les nations ſont vaillantes, & plus il eſt difficile de les rallier pour le combat.

XIII. *Ce qu'il faut faire pour ſuivre un ennemi qui fuit, & qui eſt en déſordre.*

Quand un général d'armée voit que ſes ennemis s'ébranlent, & tombent dans le déſordre, c'eſt alors qu'il doit redoubler ſes efforts; & quand ce déſordre va juſques à leur faire prendre ouvertement la fuite, il doit plus ſonger à les diſſiper qu'à les pourſuivre; car s'il peut empêcher pendant deux ou trois jours que les troupes ne ſe raſſemblent, l'armée n'eſt pas ſeulement battue, elle eſt entiérement ruinée, parce que chacun ſe rebute, & tâche de trouver le repos en ſe retirant chez ſoi (1).

Il faut néanmoins pourſuivre les ennemis battus & fuyans. Mais afin d'éviter l'embarras qu'apporte la garde des priſonniers, & auſſi afin d'augmen-

(1) Il arrive encore dans ce cas que les troupes étrangeres de l'armée des vaincus, prennent parti dans l'armée des vainqueurs.

ter la frayeur des vaincus, il ne faut donner d'abord quartier à perſonne, ſi ce n'eſt à quelques gens de marque, dont la priſe ſert plus que ne feroit leur mort, à la réputation des victorieux : on doit ſurtout ſe ſouvenir de cette maxime dans les grandes batailles.

XIV. *Des batailles.*

C'eſt en ces occaſions-là que la vertu & la fortune concourent néceſſairement pour un même deſſein, & où toutefois elles diſputent enſemble à qui aura le plus de part à la gloire de l'événement : auſſi, toutes oppoſées qu'elles ſont, ſe doivent-elles réunir en ces rencontres importantes, & employer ce qu'elles ont de forces pour ſe procurer réciproquement de l'avantage. Il eſt conſtant que la fortune couronne la vertu : mais auſſi on peut dire que la vertu couronne la fortune ; car on voit rarement que l'une ſoit victorieuſe ſans le ſecours de l'autre.

Les batailles ſont la déciſion de la guerre, & les ſiecles paſſés ne nous ont point laiſſé d'exemples qui nous faſſent voir qu'une conquête ſe ſoit autrement achevée. Les ſieges conſument trop de temps, & font périr trop de monde (1); & quand une ville eſt bien défendue, les conjonctures peuvent changer pendant le ſiege, & ſes alliés ont le loiſir de penſer à la ſecourir. Mais ſitôt que le deſtin, dans un combat général, s'eſt déclaré pour un des partis, tout cede aux armes qu'il a favoriſées; perſonne n'ayant honte de s'aſſujettir aux ordres d'un heureux vainqueur.

Les batailles ſe font, ou par hazard, quand deux armées ſe trouvent inopinément en préſence l'une de l'autre,

(1) C'étoit le ſentiment de M. de Turenne, qui diſoit au prince de Condé : *Faites peu de ſieges, donnez beaucoup de combats ; quand vous ſerez maître de la campagne, les villages vous vaudront des places : mais on met ſon honneur à prendre une ville bien plus qu'aux moyens de conquérir une province.* Il ſembloit par-là prouver la néceſſité d'avoir une bonne cavalerie.

ou quand il y a jour pris & assigné pour le combat. Je parle de celles-ci principalement; mais de quelque maniere que la chose arrive, le capitaine doit réserver pour ses grands coups, sa raison toute entiere, & toute la grandeur de son courage; étant le point capital où ses projets précédens doivent aboutir, & d'où il doit tirer les entreprises qui seront à former ensuite.

Il faut donc que le conquérant, en entrant dans le pays de ses ennemis, se persuade que son affaire principale est de les vaincre par bataille générale; car à l'exemple de Cyrus, d'Alexandre & d'Annibal, il doit toujours chercher le combat; & pour y parvenir avantageusement, il faut qu'il pense à affoiblir ses ennemis, soit en s'opposant à ce que leurs alliés les joignent, soit en empêchant qu'ils ne rassemblent toutes leurs troupes. Il faut aussi que par de petites rencontres il accoutu-

me ſes gens à les battre, parce que ces légeres victoires donnent de la hardieſſe aux uns, & de la timidité aux autres. Il cherchera les moyens de faire naître l'envie à tous les ſoldats de voir cette journée, & qu'ils lui en faſſent paroître de l'impatience; & quand enfin l'occaſion en eſt venue, il doit, après avoir pris ſa réſolution au conſeil, montrer ſa joie à ſon armée, & ſe faiſant voir à chaque quartier, faire comprendre aux officiers & aux ſoldats, qu'ils vont recueillir par une ſeule victoire tout le fruit de leurs fatigues paſſées; que tout d'un coup les eſpérances qu'ils avoient conçues pour les richeſſes, & pour le repos, feront entiérement remplies; qu'ils ont leur fortune entre les mains, & qu'en un mot ils vont s'aſſurer d'une gloire immortelle, pourvu qu'ils veuillent fortement l'acquérir. Il leur fera auſſi connoître qu'il prétend avoir part à leur gloire ſeulement, & qu'il leur

abandonne les biens & la dépouille de leurs ennemis : qu'au reſte ils ont à combattre pour une cauſe juſte, & que ceux qui ſe préſentent dans le deſſein de leur réſiſter, étant les mêmes qu'ils ont autrefois vaincus, ils doivent les empêcher de leur arracher l'honneur qu'ils ont déja remporté.

Si dans les rencontres qui ont précédé cette bataille, les ennemis ont eu de l'avantage, le général ſe doit ſervir d'une raiſon contraire, & dire à ſes ſoldats que le temps qu'ils ont tant ſouhaité eſt heureuſement venu; qu'ils vont réparer leurs pertes, & donner des preuves que s'ils ont été vaincus, la fortune faiſoit voir qu'ils avoient à combattre de vaillans ennemis; & qu'ainſi leur victoire en ſera plus illuſtre & plus éclatante. Il ne faut pas ſurtout oublier de perſuader aux troupes que la mémoire de ceux qui, dans cette occaſion, mourront pour la cauſe commune, ſera

chere à jamais à leur patrie ; qu'on aura ſoin de leurs ſépultures & de leurs familles ; qu'on les honorera d'éloges, à la façon que les Athéniens honoroient de diſcours funebres ceux qui mouroient à la guerre (1), & que les bleſſés ne manqueront ni de récompenſes, ni de bon traitement. C'eſt à peu près ainſi qu'en ces occaſions un général doit parler à ſon armée.

Les Anciens, que nous devons reconnoître pour les modeles certains de notre conduite, haranguoient leurs ſoldats avant que de les faire combattre. Cette méthode eſt excellente ; ils en ont reçu une extrême utilité en diverſes rencontres. Céſar ſe plaint en quelque endroit, qu'il avoit été ſi preſſé de combattre, qu'il n'eut pas le temps de haranguer ſon armée. Je ne puis dire pourquoi nous avons perdu

(1) Les Athéniens furent ſi religieux obſervateurs des devoirs envers ceux qui avoient été tués à la guerre, qu'ils condamnerent à mort huit généraux, pour n'avoir pas, après la bataille d'Argineuſe, enterré leurs morts. Il y en eut ſix exécutés.

cet uſage, (je ne veux pas en accuſer l'incapacité des chefs qui, ne ſçachant pas l'art de bien parler, ſe ſont contentés de celui de bien faire,) ſi ce n'eſt qu'on ſe ſoit apperçu que la coutume de faire des harangues, & d'aſſembler la multitude pour écouter un orateur, étoit dangereuſe, & produiſoit ſouvent des troubles & des ſéditions; car il y a eu dans tous les temps des ſéducteurs de peuple, leſquels s'appelloient *Damogogues* dans Athenes, & qui ont fait tant ſouffrir de changemens dans l'état de cette ſçavante république. Ces harangues militaires ſont toutefois d'un merveilleux effet; car les ſoldats ſe laiſſent infailliblement toucher par les diſcours de leur général; & plus ce général a d'élévation de ſa naiſſance, de ſa réputation, de ſa fortune & de la dignité, plus ſon éloquence eſt puiſſante, & plus elle lui réuſſit (1).

(1) Les harangues ſont auſſi anciennes que les ba-

Ce n'eſt pas aſſez que le capitaine excite l'ardeur de ſes ſoldats par ſes diſcours & par ſa joie, il doit encore l'exciter par la richeſſe de ſes habits, & que ſon ornement extérieur arrête ſur lui les yeux de ſes troupes, & leur donne une maniere d'admiration ; que lui-même ſe propoſe dans cet ajuſtement extraordinaire & magnifique (1), qu'il doit paſſer dans ce même jour du tumulte de la bataille, à la ſolem-

tailles ; Thucydides & Tite-Live nous en ont laiſſé qui paroiſſent être plutôt leur ouvrage que ceux des généraux qu'ils font parler. On dit que c'eſt depuis Henri IV que nous avons perdu l'uſage de haranguer nos troupes ; mais on ne fait point réflexion que nos armées étant bien plus nombreuſes aujourd'hui qu'elles ne l'étoient dans ce temps-là, à peine ſeroit-on entendu de la dixieme partie. Je ne me ſouviens pas de m'être trouvé dans une ſeule action, que je n'aie entendu les officiers ſupérieurs proférer quelques paroles qui valoient bien ces anciens diſcours ; & il n'eſt pas d'officiers ſubalternes qui ne cherchent, par quelques propos ſaillans, à encourager leurs ſoldats. Les meilleures harangues ſont celles qui inſpirent la confiance, en marquant du mépris pour ceux qu'on va combattre. Au reſte il faut connoître l'eſprit de ceux à qui l'on parle, & le faire ſuivant les lieux, les temps & les circonſtances ; il ne faut pas ſurtout que la harangue paroiſſe méditée.

(1) Il ſeroit d'une ſi dangereuſe conſéquence de perdre un général, qu'il ne doit rien porter qui puiſſe le faire reconnoître de l'ennemi.

nité du triomphe. Il eſt bon que ce général, à ſon levé, diſe à ſes amis particuliers (afin qu'ils en répandent le bruit parmi ſes troupes) qu'il a fait quelque ſonge, d'où l'on puiſſe tirer un bon augure pour la victoire, & que jamais ſon ſommeil n'avoit été ſi doux & ſi tranquille. Ces ſortes d'artifices innocens ſont une vive impreſſion dans l'eſprit de la multitude, qui eſt toujours ſuperſtitieuſe, qui donne une aveugle créance à tout ce qu'elle ne connoît guere; & enfin une armée prévenue de l'eſpérance d'un heureux ſuccès, marche avec alégreſſe contre ſes ennemis. Il faut que chaque officier, ſelon ſa dignité, imite le général en ſes paroles, en ſa joie, & en ſes habits.

Un général tâchera d'être le plus diligent à mettre ſon armée en bataille, afin que les ennemis, dès le point du jour, le voient en état & en réſolution de les attaquer. Cette diligence

fera que les ſoldats s'étonneront moins, & en auront plus de hardieſſe.

On a de tout temps mis les armées en bataille, & on dit que Pan, dans la guerre des Indes, fut l'inventeur de l'ordre ; qu'il fit les aîles des armées, que les Anciens appelloient *cornes*, & que pour cette raiſon on le repréſentoit avec des cornes. Ce qui ſe peut remarquer en paſſant.

Je ne dis point s'il faut étendre les aîles d'une armée, ou s'il les faut reſſerrer ; s'il faut combattre ſur une ou ſur pluſieurs lignes, ni par où il eſt à propos de commencer la charge. Les Romains commençoient toujours le combat par l'aîle droite. Je ne dis point auſſi s'il eſt meilleur de faire les bataillons & les eſcadrons gros, que de les faire petits, ni où il faut placer l'artillerie ; quels corps de réſerve on doit avoir, ni enfin comment il ſera expédient de pourvoir à la ſûreté des bagages : toutes ces choſes-là dépen-

dent de la force d'une armée, de celle des ennemis, de la réſolution des troupes, du champ de bataille, & du temps même. Je ne parlerai pas non plus des évolutions qu'il faudra faire pendant le combat : c'eſt une leçon de tactique, qu'il ſeroit ici difficile de donner ſûrement. Les officiers qui ſçavent leur métier, doivent ſe réſoudre, à meſure que les occaſions naiſſent.

Je dirai ſeulement en général, qu'il faut conſidérer premiérement le temps qui précede le combat, à conter depuis que les armées ſont en préſence prêtes à donner ; ſecondement, le temps que l'on commence à marcher ; en troiſieme lieu, le cours de la bataille ; & en quatrieme lieu, la fin & l'iſſue dont elle ſera ſuivie.

Avant donc que l'on aille à la charge, il faut entendre la Meſſe, & ouvrir une journée ſi importante, par adorer Dieu, qui compte nos jours, & qui eſt le maître de tous les événe-

mens. Enſuite les officiers, dans chaque compagnie, doivent faire une revue ſur leurs gens, examiner ſi les armes ſont en bon ordre, ſi chacun a de la poudre & du plomb; les exciter à bien faire, commander que l'on mange, ſi on ne l'a fait, faire faire la priere, & attendre le ſignal.

Cependant le général doit tenir un petit conſeil de guerre à la tête de l'armée, pour délibérer s'il n'y a rien à changer aux premieres réſolutions que l'on auroit priſes, & faire publier un ban, que quiconque ſeroit trouvé pillant, ou ſans ſes armes, ſeroit puni. Je parlerai ailleurs des punitions.

Il y a une obſervation à faire, qui eſt, que ſouvent les troupes étant en bataille, il ſe détache du fonds des rangs ennemis quelques braves, qui demandent à faire un coup de piſtolet : jamais le général ne doit permettre à perſonne des ſiens de s'expoſer pour cela. Nous ne ſommes plus

au temps des Horaces (1) : ces ſortes de combats ne ſervent de rien, & on y peut perdre d'excellens hommes, qu'il faut réſerver pour de meilleures occaſions ; parce que leur valeur & leur exemple peuvent maintenir tout un corps dans le devoir, s'il s'ébranloit pour s'en échapper.

Il arrive quelquefois que dans les champs de batailles, il ſe trouve un bois, un foſſé, un ruiſſeau, une maſure, un rideau, ou quelque autre choſe de ſemblable, dont les généraux eſperent recevoir de l'avantage ; & pour s'en rendre les maîtres on paſſe le jour preſque entier à prendre & reprendre ces ſortes de poſtes. Il n'y a point d'avis précis à donner ſur les difficultés de cette nature : il faut agir ſuivant que les choſes ſe préſentent, & à proportion de l'utilité qu'on

(1) On ſçait que les trois freres Horaces combattirent pour les Romains contre les trois Curiaces, pour les Albins, & qu'il ne reſta qu'un des Horaces, qui procura par ſa victoire la ville d'Albe aux Romains, l'an de Rome 85.

peut recevoir des lieux pour leſquels on conteſte.

Quand il eſt temps de marcher au combat, le général en fait donner le ſignal. Alors chacun ſçait ſon rang & ſon ordre. Il y a des nations qui pouſſent de longs cris en approchant leurs ennemis, ſoit pour les effrayer, ſoit pour s'animer les uns les autres, comme font les lions par leurs rugiſſemens. Les troupes de Bacchus effrayerent, dit-on, ainſi les Indiens qui, ayant pris l'épouvante, ſe ſoumirent à lui, ſans faire de réſiſtance. D'autres gardent un profond ſilence en marchant au combat : quelques-uns y vont à pas lents & meſurés ; quelques-uns y courent, & s'y précipitent. Toutes ces manieres différentes ont leurs raiſons, & ſont fondées ſur les divers tempéramens des peuples.

On envoïe ordinairement des hommes détachés pour commencer le combat. Les Romains employoient en cet

uſage leurs vélites, gens légérement armés ; & ces hommes détachés, qu'autrefois parmi nous on appelloit enfans perdus, ſe nommoient *rorarii milites*, chez les Anciens, parce que leurs coups tomboient comme fait la roſée avant la pluie. Il y a longtemps qu'on a dit une pluie de fer : *haſtati ſpargunt haſtas, fit ferreus imber.* On faiſoit boire du vin à ces ſoldats pour leur donner courage ; & ce vin étoit dit de leur nom, *vinum rorarium* (1).

Pour moi, j'aimerois mieux que l'on marchât lentement au combat, que trop vîte, parce que l'on eſt toujours en haleine ; encore que d'un autre côté le ſoldat ait plus de temps de faire réflexion ſur le péril qu'il va courir, & d'en concevoir de la terreur. Sitôt qu'on eſt à vingt pas des ennemis, il faut penſer à faire les décharges (2).

(1) Des grenadiers François à qui un officier offroit du vin avant l'attaque d'un chemin couvert, s'en trouverent offenſés ; ils demanderent pour qui on les prenoit.

(2) Il y a un milieu entre le petit pas & le pas redoublé : c'eſt le pas ordinaire.

C'eſt de ce moment que le combat a ſon cours. Le général d'armée avec une troupe d'élite, à l'imitation de Scipion, ſe doit tenir alors en lieu d'où il puiſſe être facilement partout, pour ſecourir ceux qui auront beſoin de ſon aſſiſtance. Les conſuls avoient leur place entre les princes & les triaires, c'eſt-à-dire, entre la ſeconde & la troiſieme ligne auprès des aigles Romaines. C'étoit-là, pour ainſi parler, le ſanctuaire de l'armée : mais notre général doit ſe ménager, & ſurtout dans les commencemens de la bataille; parce que ſa priſe ou une bleſ-

Il y a tant de cas à la guerre ſuivant leſquels on doit varier les différentes manieres de marcher, qu'on ne peut dicter ſur cela rien de certain. La fougue de la nation ne veut pas être trop ralentie; elle ne veut pas non plus être abandonnée à elle-même. Les nations dont le flegme eſt trop grand, doivent être excitées par de plus grands mouvemens. En parrant de ce principe, je crois qu'il eſt bien plus néceſſaire d'apprendre aux François à tirer juſte, qu'à tirer vîte. Quant aux décharges, dont parle l'auteur, il ſemble que le ſentiment général eſt qu'il n'en faut faire que dans le cas où il ſeroit impoſſible de joindre l'ennemi la bayonnette au bout du fuſil : cet arme eſt la reine des armes du François, comme dit *Montecuculli*, en parlant de la lance pour la cavalerie.

ſure, qui le mettroit hors de combat, ôteroit le cœur aux ſiens, & pourroit leur faire perdre leur avantage ; outre que c'eſt ſur la fin qu'il eſt le plus néceſſaire : à propos de quoi je dirai qu'il faut qu'il ait des gens ſecrétement choiſis, qui s'attachent au général ennemi, qui le cherchent dans les rangs, & qui faſſent effort pour le joindre, le faire priſonnier, ou le mettre hors d'état d'agir. Que ſi dans la mêlée un général rencontre ſon ennemi, il faut qu'il le combatte corps à corps, s'il le peut approcher, pourvu toutefois qu'il ſoit d'une force & d'un âge à ſe promettre ſûrement de l'avantage de ce combat ſingulier, dont le ſuccès eſt preſque toujours déciſif pour le gain ou la perte d'une bataille.

Il faut mettre les corps & les lignes en telle diſtance, s'il ſe peut, les uns des autres, que tous aient ſuffiſamment de l'eſpace pour ſe mouvoir, pour ſoutenir ceux qui combattront les pre-

miers, & pour empêcher, ſi ces premiers combattans ſont renverſés, que leur déſordre ne rompe la diſpoſition de toute l'armée. Si des bataillons, des eſcadrons, & même une aîle entiere s'étonne, ploie, & enfin prend la fuite, le reſte doit tenir plus ferme; & quelques gens ſe doivent trouver prêts pour arrêter les victorieux.

Les corps de réſerve, que je deſire être compoſés de ſoldats d'élite, & commandés par des officiers d'une valeur éprouvée, & de grande expérience, donnent le plus ſouvent le dernier échec à une armée en déſordre, & d'un autre côté rétabliſſent ſouvent l'eſpérance des leurs, qui auroient été battus & pouſſés. Les Grecs avoient leurs gyraſpides, & les Romains leurs triaires; & les uns & les autres avoient encore leurs vieux ſoldats qui, ayant fait leur temps de ſervice qu'ils devoient rendre dans la guerre, reprenoient volontairement les armes. Tous

ceux-

ceux-là faiſoient ordinairement parmi les Anciens, ce que les corps de réſerve font dans nos armées, c'eſt-à-dire, qu'ils en étoient leur derniere force & leur derniere reſſource.

Il faut pendant le combat avoir le plus grand ſoin qu'on pourra des bleſſés, afin de les retirer de la preſſe, & panſer leurs plaies. Souvent il meurt des gens de grand mérite, faute d'être ſoignés aſſez à temps.

L'artillerie doit être diligemment ſervie pendant tout le cours du combat; & il ne faut perdre aucune occaſion qu'on aura de s'en aider. Ceux qui ſeront commis pour la garde du canon, doivent, s'ils en ont le temps, faire quelque retranchement, pour mieux ſoutenir les attaques des ennemis.

Si une aîle eſt défaite, & que l'autre ait avantage, il faut que l'aîle heureuſe acheve ſa victoire, & que cependant on tâche de réparer le déſor-

dre de celle qui a eu du pire, ſoit par le moyen des corps de réſerve, ſoit en prenant quelques troupes de l'aîle qui auroit eu le deſſus : & c'eſt en ces occurences où le moindre mouvement peut tout d'un coup changer la face des affaires, & tourner les inclinations de la fortune (1).

Il eſt à propos de joindre la ruſe à la force; comme par exemple, dans le plus fort du combat, on peut expoſer quelques charrettes vuides, & quelques coffres de charge remplis de pierres, ou de nippes qui ne ſeroient d'aucune conſidération. Les ennemis pourroient être tentés de ſe jetter deſſus pour les piller. On pourroit même hazarder quelque argent, quelque vaiſſelle & quelques fauſſes pierreries, afin de les attacher davantage à ce pillage, & les y amuſer. Ce qui contri-

(1) La bataille de Rocroi, la plus célebre dans notre hiſtoire, eſt une preuve de la ſolidité de cette réflexion. *On en trouve la relation bien circonſtanciée dans le chap.* 30 *de l'Eſſai ſur la cavalerie.*

bua davantage au gain de la bataille d'Arbelles en faveur d'Alexandre, ce fut que les Grecs de l'armée de Darius, ſe mirent à piller le camp des Macédoniens, & qu'ils furent ſuivis par les plus braves des Perſes. On peut employer d'autres ruſes de pareille qualité.

Si après pluſieurs doutes, & des révolutions différentes, un général juge enfin que la victoire ſe déclare pour lui, c'eſt alors qu'il doit le plus appréhender de perdre ſes eſpérances; car on imputeroit ſon malheur à ſon imprudence, & à ſon mauvais jugement. Ainſi il doit redoubler ſes efforts & ſon exactitude, être partout, défendre & empêcher le pillage, achever de rompre ce qui reſte d'ennemis en préſence, les diſſiper, leur ôter tout moyen de ſe rejoindre, & en un mot, les contraindre à prendre la fuite, & les forcer à lui abandonner le champ de bataille. Surquoi il doit envoyer

des corps de cavalerie après les fuyards, pour les pouſſer le plus loin qu'il ſe pourra.

XV. *Ce qu'il faut faire après qu'on a gagné une bataille.*

Le gain d'une bataille étant plein & entier, il eſt du devoir d'un ſage capitaine d'en retiter tout le profit, & toute l'utilité qu'il pourra; & ainſi de joindre l'honneur d'avoir bien uſé de ſon avantage, à la gloire de l'avoir remporté.

La premiere choſe que doit faire le victorieux, c'eſt de rendre graces à Dieu des faveurs qu'il en a reçues, & que le lieu qui a été le champ de bataille, & le théâtre de ſa victoire, en ſoit le temple & l'autel où le vainqueur faſſe ſes premieres prieres, rende les premieres louanges à l'Auteur de ſon triomphe, & que cette pieuſe reconnoiſſance éleve le premier & le plus beau de ſes trophées. Seconde-

nent, qu'il ſe ſouvienne, qu'après avoir ſurmonté ſes ennemis, il a une autre guerre à ſoutenir, dont l'heureux ſuccès lui ſera d'une acquiſition très-difficile; & cela d'autant plus, que le nouvel ennemi qu'il aura à combattre, lui eſt cher & agréable, & qu'il ne ſe peut défendre de conſidérer avec trop de complaiſance. Ce nouvel ennemi c'eſt lui-même, qui ſuperbe de ſa bonne fortune, & armé d'une épée victorieuſe, ſe déclare une guerre intérieure : car enfin qui peut réſiſter à ſon propre bonheur, & à des armes qui, par des exploits fameux, viennent d'être honorées de lauriers & d'applaudiſſemens ? Il doit encore ſonger qu'il a un dernier adverſaire, le plus redoutable de tous ; c'eſt l'oiſiveté ſuivie des plaiſirs : elle a enfin triomphé d'Annibal & d'Alexandre triomphans, qu'elle n'avoit oſé aſſaillir pendant le cours de leurs travaux. Il doit en troiſieme lieu conſerver une généreuſe humanité

pour les vaincus, les plaindre, les conſoler dans leurs diſgraces, & par ſes bons traitemens, adoucir ce que la fortune auroit eu de rude pour eux. Que l'action du grand Alexandre eſt admirable ſur ce ſujet ! que l'hiſtoire reçoit d'embelliſſement des larmes qu'il répandit pour Darius ! (1) & que ſa modération & ſa benignité apportent à ſa vie un ornement précieux ! On lit au contraire avec compaſſion, avec douleur & même avec colere, que Créſus a été traîné au ſupplice (2), & que tant d'autres illuſtres malheureux ont été jettés vifs dans les buchers

(1) Ce fut lorſque Darius fut aſſaſſiné par Beſſus.

(2) Créſus Roi de Lydie, ayant été condamné à mort par Cyrus, ſe rappella comme il étoit ſur le bucher, l'entretien qu'il avoit eu autrefois avec Solon, où ce philoſophe lui dit qu'on ne devoit donner à perſonne le nom d'heureux avant ſa mort, & touché de la vérité de ſes avis, il s'écria par trois fois, Solon, Solon, Solon. Cyrus qui étoit préſent à ce ſpectacle, ayant appris pourquoi il prononçoit avec tant de vivacité le nom de ce philoſophe, frappé de l'incertitude des choſes humaines, & du malheur de ce prince, le fit retirer du bucher, & l'honora toujours pendant qu'il vécut. Créſus fut enſuite attaché à Cambyſe, ſous lequel il mourut de ſa mort naturelle.

ardens. Il eſt de la grandeur d'un Prince victorieux d'envoyer des gens juſques dans les lieux d'aſyle & de retraite, où ſa valeur a réduit ſes ennemis, pour leur demander la paix, plutôt que pour la leur préſenter; & afin de combler la réputation de ſa magnanimité, il doit ſe rendre plus facile pour la condition des traités, à proportion qu'il aura obtenu de plus grands avantages. Notre incomparable Roi, dans un âge où à peine la vertu des grands hommes ordinaires peut-elle encore ſe manifeſter, en a fait voir un exemple qui ſera incroyable à la poſtérité; quand dans le dernier traité de paix, s'arrêtant au milieu de ſa courſe, il a donné à l'Eſpagne ce que ſes armes avoient légitimement conquis, & lui a laiſſé la poſſeſſion de ce qu'il étoit prêt & en pouvoir de conquérir (1).

Le victorieux, incontinent après la

(1) Louis XIV. avoit 21 ans, lors de la paix des Pyrénées en 1659.

défaite de ſon ennemi, en publiera partout la nouvelle, fera même ſon avantage plus grand qu'il n'a été. Il examinera l'état de ſon armée, & ſçaura tout de même en quelle diſpoſition ſeront les affaires des vaincus; car s'il n'eſt bien inſtruit de toutes ces choſes, il ne pourra faire aucun projet, ni rien exécuter. Etant donc en cette conjoncture, il doit ſe préſenter devant quelque grande place, qui effrayée de ſes armes, pourra lui ouvrir les portes. Il faut ſurtout qu'il tâche de ſe ſaiſir des deniers publics; j'entends de ceux qui appartiendront au Prince; car quant à ce qui eſt des ſommes qui appartiendront aux particuliers, ce lui doit être (pour ainſi parler) une choſe ſacrée, à quoi il ne porte jamais la main, & dont au contraire il ſera le protecteur & le conſervateur. C'eſt ainſi qu'il acquerra l'amour des peuples, & qu'il les accoutumera doucement à une nouvelle domination.

S'il apprend que les ennemis remettent quelque autre armée ſur pied, il ne faut point qu'il perde de temps, mais qu'il marche inceſſamment, qu'il les joigne, & qu'il les combatte, ſans leur donner loiſir de ſe reconnoître, & de réparer leurs pertes.

XVI. *Des bleſſés, des morts & des priſonniers.*

Outre tout ce que je viens de dire, le général d'une armée victorieuſe doit, auſſitôt qu'il ſera le maître du champ de bataille, faire défenſe à qui que ce ſoit, ſur peine de la vie, de dépouiller aucun des corps qui ſeront demeurés ſur le champ, avant qu'on les ait viſités; car il arrive très-ſouvent que le ſoldat, pour avoir un bon habit, acheve de tuer un homme d'importance, qui quelquefois n'étoit pas bleſſé mortellement. Ce ban étant fait, il fera viſiter tous ces corps : les morts ſeront mis à part, les ennemis d'un

côté, & les amis de l'autre. Si l'on y reconnoît quelques perſonnes de marque, on les ſéparera de la foule pour les rendre à leurs amis, ou à leurs domeſtiques. Cela étant exécuté, les aumôniers de l'armée feront à l'inſtant, & ſur le lieu même, une priere publique pour le repos de leurs ames. Le lendemain dans le même champ, ils diront des Meſſes, & feront le ſervice avec une pompe & une ſolemnité militaire; à l'iſſue duquel on jettera tous ces corps dans des foſſes qu'on aura préparées à cet effet, & qu'on aura fait les plus profondes qu'il aura été poſſible. Cependant on aura envoyé aux ennemis, leur donner avis de ce qu'on aura réſolu de faire à l'égard de ces morts; & ils ſeront conviés en même temps de venir ſur le champ de bataille, pour retirer les corps qu'il leur plaira faire remporter. On ne ſçauroit croire de quel effet ſont ces actes de piété & de commiſération,

& à quel point un capitaine s'acquiert par-là l'eſtime & l'affection de tout le monde. Nous montrons que nous avons véritablement de l'humanité, quand, dépouillés de colere & de reſſentiment, nous pardonnons à ceux que nous voyons humiliés ; & quand leur ſoumiſſion ou leur foibleſſe nous fait tomber les armes de la main, nous changeons les mouvemens de haine & de vengeance en mouvemens de tendreſſe & de compaſſion ; nous pleurons leur mort, nous rendons aux cadavres qui nous en reſtent, ce que nous croyons être le plus honorable à leur mémoire ; & en même temps nous faiſons, pour le ſoulagement de leurs ames, ce que la religion nous apprend être de plus ſaint & de plus ſalutaire.

Enfin les devoirs funebres qu'on rend aux morts, ont été de tout temps d'une conſidération ſi grande, que les Athéniens condamnerent à la mort,

& firent mourir leurs capitaines Traſybule & ſes compagnons, victorieux des Lacédemoniens ; parce qu'ils avoient manqué de faire enterrer les corps de ceux qui étoient morts dans la bataille (1).

Les bleſſés ſeront pareillement mis à part, & les ennemis & les amis ſeront traités également.

Il faut encore que le général s'informe du nombre, & de la qualité des priſonniers ; qu'il ſçache leurs néceſſités, & qu'il y pourvoie, donnant ordre que ceux qui les ont pris, exercent pour eux le droit d'hoſpitalité, pour ainſi dire, & qu'ils ne leur faſſent aucun mauvais traitement. Il ſe fera informer s'il y a quelques-uns des ſiens chez les ennemis, pour propoſer des échanges, ſoldat pour ſoldat, & officier pour officier. Il faut qu'il voie enſuite quels ſont ceux qui ſeront demeurés priſonniers après l'échange fait.

(1) Voyez la note de la page 132.

Il eſt bon de renvoyer les gens de qualité ſur leur parole, pour donner ordre à leur rançon, pendant lequel temps il ne pourront porter les armes, & lequel étant expiré, ils ſeront inceſſamment obligés de ſe rendre dans leurs priſons, ou d'envoyer l'argent dont ils ſeront convenus. Quant aux pauvres ſoldats priſonniers, on peut, en les faiſant travailler, leur donner moyen de ſubſiſter, & accorder la liberté à tous ceux qui voudront jurer de ne point rentrer de ſix mois, d'un an, ou de quelqu'autre terme dans le ſervice des ennemis, & même les enrôler s'ils veulent prendre parti. On peut quelquefois, par un coup de généroſité les renvoyer tous, ſans aucune condition. Ces ſortes de procédés ſont glorieux, & acquiérent beaucoup d'honneur & de réputation à ceux qui les pratiquent.

XVII. *Ce qu'il faut faire quand on a perdu une bataille.*

Mais comme les armes ſont journalieres, il peut arriver qu'un général qui entre dans un pays pour le conquérir, y trouve des gens braves & aguerris; en telle ſorte qu'il eſt battu, & ſon armée défaite. C'eſt à quoi, ainſi que je l'ai ci-devant dit, il doit pourvoir, & pour cela ſe préparer ſecrétement de bonne heure des lieux d'une retraite aſſurée. Cette importante raiſon le doit obliger d'être toujours le maître du pays qu'il aura laiſſé derriere, afin de s'en ſervir au beſoin, & d'y raſſembler ceux des ſiens qui auront échappé à la mauvaiſe fortune. Il doit alors appeller de ſon pays de nouvelles forces, les attendre autant qu'il le pourra, afin de ſe mettre en état de tenter une autre fois le ſort des armes. Il cachera cependant la grandeur de ſa perte, & ne manquera pas

d'en écrire aux villes voiſines, ſoit qu'elles tiennent pour lui, ſoit qu'elles tiennent pour le parti contraire ; car en matiere de guerre, l'apparence & la réputation ſont extrêmement, & même on a toujours dit que les affaires du monde ſe commençoient par le conſeil, & qu'elles s'achevoient ſouvent par l'opinion qui s'en concevoit.

XVIII. *Des retraites, & comment il les faut faire en pays ennemi.*

Il arrive quelquefois que la prudence d'un général ſe trompe, & qu'il s'engage inſenſiblement plus avant entre les ennemis qu'il n'en auroit eu deſſein, ſoit qu'il ait eu l'eſpérance de les battre plus aiſément, & de les défaire, ſoit pour s'emparer de quelque place avantageuſe, ſoit pour ouvrir un paſſage à quelque ſecours, ſoit pour joindre & recevoir ſes alliés, ſoit enfin pour quelque autre raiſon ; en telle ſorte qu'il ſe trouve au milieu

d'un pays où tout s'oppoſe à ſes projets, où les villes lui ferment les portes, où il n'a aucun moyen de paſſer les rivieres, & où il n'a rien à ſe promettre de ſes amis. Il arrive même qu'un conquérant, en perdant une bataille, perd en même temps tout ce qu'il avoit conquis; & les peuples mal-accoutumés à ſes loix, & qui n'ont pas encore éteint leur premiere affection pour leur Prince naturel, ſe révoltent, & ſecouant le nouveau joug qu'il leur avoit impoſé, rentrent dans leur ancien devoir; en telle ſorte que la précaution qu'il avoit priſe pour s'aſſurer des quartiers qu'il laiſſoit derriere ſon armée, lui devient abſolument inutile, & il ſe voit dans un péril qu'il ne ſçauroit éviter, ſi ſon courage & ſa bonne conduite ne lui font l'ouverture de quelque dernier moyen. Ce moyen eſt ordinairement celui de faire une retraite.

La réſolution s'en forme toujours

par celui qui eſt affoibli, ou à raiſon de quelque ſoulevement des places qu'il auroit nouvellement ſoumiſes à ſes armes, ou de quelque mouvement qui ſeroit inopinément arrivé dans l'état pour lequel il eſt employé; ſoit de révolte des ſujets, ſoit d'irruption des ennemis pour faire diverſion : quelquefois il manque d'argent, de vivres & de munitions de guerre, ſans qu'il puiſſe faire paſſer aucuns de ſes convois. Souvent ſon armée eſt accablée de maladies, ou ruinée par la perte des bagages & de l'artillerie : tantôt il a ſouffert quelque grande défaite, ou étant abandonné par ceux qui l'étoient venus ſecourir, ſoit par la ruine de ſes forces auxiliaires, ſoit par leur mauvaiſe foi : il veut ſe dérober à quelque grande armée, qu'il prévoit être ſur le point de lui tomber ſur les bras : quelquefois auſſi la ſaiſon eſt devenue mauvaiſe, & les chemins ſont rompus. Ainſi ne pouvant plus tenir

la campagne, ni faire d'entrepriſe, il eſt contraint de prendre ſes quartiers pour s'y mettre à couvert. Enfin jamais un capitaine n'a ſongé à faire de retraite, qu'il n'en ait été preſſé par quelque raiſon ſemblable à celles que je viens de remarquer.

Le conſeil de faire retraite étant pris, le général doit conſidérer, premiérement le pays où il ſe trouve, & qu'il eſt obligé de connoître parfaitement.

2. De combien de journées peut être ſa marche.

3. De quels ennemis il eſt ſuivi, & quels obſtacles il peut rencontrer.

4. La ſituation & la qualité des lieux par où il paſſera, & en quelle diſtance ils ſont les uns des autres. Enfin ſes forces, & la diſpoſition de ſon armée, qui eſt le plus important ſujet de ſes ſoins & de ſon application.

Ces choſes étant ainſi mûrement conſidérées, le bon capitaine jugera

du temps, & des moyens qu'il doit prendre pour partir, & de l'ordre de ſa marche; de quelles proviſions il faudra que ſes troupes ſoient fournies, quel bagage & quelle artillerie il ſera à propos de faire conduire avec lui; en un mot, il déliberera ſur tout ce qu'il aura à faire, & tâchera de prévoir ce qui pourra ſe rencontrer de favorable, ou de dangereux pour lui.

Qu'il ſe ſouvienne en marchant de parler ſouvent à ſes ſoldats, d'en ſoutenir le cœur contre leur mauvaiſe fortune, de leur faire du bien, de leur donner de l'eſpérance, & par des raiſons que les conjonctures lui pourront ſuggérer, qu'il leur perſuade que leur retraite leur eſt auſſi glorieuſe, que leur ſeroit une victoire entiere; qu'il les entretienne de toutes les belles retraites que l'on voit dans l'hiſtoire, principalement de celle que firent les dix mille Grecs, & dont Xénophon a fait un journal, qu'on peut dire être

un des chef-d'œuvres de l'eſprit humain, & une des plus excellentes merveilles que nous ait laiſſé la docte & vaillante antiquité (1).

Il arrive ſouvent qu'un ennemi dans ſon propre pays, eſt contraint de faire une retraite, ſoit pour éviter de combattre, ſoit pour réparer quelques mauvais événemens, ſoit qu'il ſe fonde ſur quelque autre conſidération.

Un conquérant alors doit le pourſuivre avec plus de vigueur & le plus de diligence qu'il lui ſera poſſible, lui couper le chemin, tout hazarder pour ne le pas laiſſer échapper, & enfin faire comme s'il le pourſuivoit fuyant, ainſi que j'en ai parlé ci-deſſus.

Ce chapitre contient la plus grande partie des préceptes militaires, en ce

(1) La retraite de Boheme en 1744, peut bien être comparée à celle des dix mille. On y trouvera des faits auſſi incroyables, & des leçons d'une auſſi grande utilité. Il ſeroit à ſouhaiter que l'illuſtre chef qui commandoit à cette action, voulût bien, à l'imitation de Xénophon, nous en tranſmettre les détails, & recevoir ainſi la double couronne que la poſtérité a adjugée au capitaine Grec.

qui regarde la guerre offenſive à la campagne. Il eſt temps d'examiner les moyens que des peuples attaqués dans leurs pays, auront pour ſe défendre; ce que je ferai le plus ſuccinctement que je pourrai : & delà je paſſerai à ce qui eſt de la guerre offenſive & défenſive pour les ſieges.

CHAPITRE V.

De la guerre défensive de campagne.

I. *Ce que doivent faire les habitans d'un pays où entre un puissant ennemi; quel remede ils doivent apporter à ce mal, & quel secours ils doivent chercher.* II. *Comment on peut ruiner une armée d'étrangers.* III. *Ce qu'il faut faire avant une bataille.* IV. *Comment il faut combattre un ennemi étranger.* V. *Ce qu'il faut faire après une bataille perdue.* VI. *Ce qu'il faut faire après une bataille gagnée.* VII. *Des diversions.* VIII. *Comment il faut suivre un ennemi étranger qui fait retraite.*

I. *Ce que doivent faire les habitans d'un pays où entre un puissant ennemi; quel remede ils doivent apporter à ce mal, & quel secours ils doivent chercher.*

Il suffiroit de dire en cette occasion que les naturels habitans d'un pays se

trouvant attaqués par une armée étrangere, doivent obſerver des maximes contraires à celles que j'ai établies au chapitre précédent. Je ne laiſſerai toutefois pas d'entrer dans le particulier de la conduite qui leur ſera la plus honorable & la plus avantageuſe; afin que ceux qui aiment la guerre, puiſſent plus aiſément profiter des réflexions que j'ai faites ſur les préceptes militaires, & en former des regles, pour s'en ſervir ſuivant les diverſes rencontres qui s'en préſenteront.

Il n'eſt pas poſſible qu'un grand Prince ſe propoſe une conquête, ſans que le bruit n'en ait été répandu longtemps auparavant. La Renommée, qui découvre les choſes les plus cachées, & qui publie ce qu'il y a de plus ſecret, & même qui devance la vérité, ne manque jamais de parler de ce qui doit arriver. Ainſi un peuple eſt rarement attaqué, ſans avoir prévu ce qu'on a projetté à ſon deſavantage,

& ſans que les préparatifs qu'on a faits contre lui, ne l'aient ſuffiſamment informé de ce qu'il peut appréhender: car comme le foudre ne tombe jamais, ou du moins rarement, qu'il n'ait été précédé de nuages, d'éclairs, de tonnerre, un Roi ne ſe met point en armes, qu'il n'ait raſſemblé des matériaux pour exécuter ſes réſolutions, & qu'il n'ait fait précéder ſes coups par des ſommations & par des menaces: de ſorte qu'un peuple qui ſent que l'on veut l'attaquer, a tout loiſir de ſe diſpoſer à la défenſe; outre qu'il eſt de la ſageſſe & de la politique d'un état d'être toujours en armes, pour ſe garantir contre ſes ennemis, ou pour les aſſaillir; ce que j'ai dit ci-deſſus.

Le véritable caractere d'un conquérant eſt celui dont on voit qu'Annibal eſt revêtu dans l'hiſtoire, c'eſt-à-dire, qui, ſans perdre aucun temps, & ſans déliberer, entreprend de tout aſſujettir à ſes volontés; & qui, comme un

un torrent, emporte rapidement ce qu'il rencontre dans sa course. Un capitaine au contraire, qui veut défendre son pays, doit s'arrêter à la conduite de Fabius Maximus, & par la cunctation (1), s'il m'est permis de me servir de ce mot, c'est-à-dire, en temporisant, fatiguer son ennemi, lasser sa patience, & l'empêcher de rien entreprendre, & de rien exécuter.

C'est ainsi qu'infailliblement on rendra inutiles tous les projets d'usurpation qu'un homme ambitieux pourroit avoir formés : mais pour y réussir il faut prendre des moyens sûrs & faciles, autant qu'il sera possible de le faire; car, comme le dit excellemment Aristote en quelque endroit de ses politiques, ce n'est rien faire que de s'être proposé quelque fin juste & raisonnable, si l'on n'emploie de bons moyens pour y parvenir.

Le premier moyen dont on doit se

(1) Fabius Maximus avoit le surnom de *Cunctator*.

ſervir en ces ſortes d'occaſions, eſt de réunir tous les eſprits, & de les porter à concourir unanimement pour repouſſer les étrangers. Il faut pour cela leur faire connoître l'injuſtice de l'entrepriſe de leurs ennemis; leur faire ſentir la honte qu'ils auroient de ſe ſoumettre ſans combattre, & le péril où ils ſe jetteroient en ſe laiſſant vaincre par les armes; leur repréſenter l'indignité d'une domination étrangere, les maux qu'ils devroient appréhender de la part de leurs uſurpateurs, leurs enfans égorgés, leurs filles deshonorées, le renverſement entier de leur fortune, la ruine de leurs familles, un exil perpétuel hors de leurs pays, & la douleur enfin qu'ils auroient de voir déſoler les lieux de leur naiſſance, & leurs terres ſoumiſes à l'avarice & au pouvoir de leurs ennemis.

Le ſecond moyen eſt de garnir d'hommes & de munitions les places importantes.

Le troiſieme, rompre tous les ponts, & garder tous les paſſages des rivieres.

Le quatrieme, ôter les moulins, à meſure que l'ennemi s'avance, de crainte qu'il ne s'en puiſſe aider pour la ſubſiſtance de ſon armée. Il y en a même qui font un dégât univerſel partout leur pays, après avoir retiré les biens de la campagne dans les villes, & dans les lieux de ſûreté; comme nous voyons que firent Arſanés & Mazée, lieutenans de Darius, quand ils brûlerent tout en Cilicie; & Vecingentorix brûla tout de même ſon pays, pour empêcher les Romains de lui faire la guerre (1). La même choſe a été pratiquée dans le Brabant, comme nous le recueillons au livre cinquieme des annales de Rheedan.

(1) Il y eut vingt villes de brûlées dans la ſeule province du Berry: Bourges fut exceptée. *Comment. de Céſar, guerre des Gaules, l. VII.*

Nous ne ſommes plus dans le temps, où, pour prévenir de petits malheurs qu'on peut même éviter, on s'en fait de réels & de beaucoup plus grands que ceux qui ſont à craindre.

Des dégâts tels que ceux dont parle l'auteur, n'ont

Le cinquieme moyen eſt d'appeller le ſecours des alliés & des voiſins, leur montrer l'intérêt qu'ils ont de s'oppoſer à l'accroiſſement de la puiſſance qui les veut opprimer, parce qu'ils ſeront à leur tour l'objet auquel la même ambition s'attachera. Je dirai en ſon lieu comment on doit ſe ſervir de ſes voiſins & de ſes alliés.

Le ſixieme & dernier moyen eſt d'entrer en continuelle négociation avec l'ennemi, &, comme on dit, le chaſſer par un chemin d'argent, s'il eſt poſſible : il faut à cet effet lui faire des offres, & ſur l'exécution, éloigner & apporter des difficultés; car en un mot, il n'eſt queſtion que de gagner du temps, & on conſomme par-là les efforts d'un conquérant; on trompe ſon avidité, & ſes eſpérances en de-

lieu que lorſqu'on eſt forcé d'abandonner un pays ennemi, dont on s'étoit rendu maître; encore les généraux défendent-ils qu'on y mette le feu. On reprochera longtemps à M. de Turenne & à M. de Louvois, la flamme portée deux fois dans le Palatinat.

viennent frivoles & ſouvent ridicules. Il eſt à obſerver que jamais (s'il n'y a des raiſons d'une indiſpenſable néceſſité) un Prince qui défend ſon état, ne doit écouter aucune propoſition de ſes ennemis, qu'ils ne ſoient hors de ſes frontieres.

Ces moyens peuvent empêcher les progrès d'un ennemi, mais il y faut ajouter la force ouverte; car dans ces occaſions ce n'eſt rien d'avoir de la prudence, ſi on n'a des armes, & ſi l'on n'eſt inſtruit dans l'art de s'en ſervir. Minerve (dit-on à ce propos) ſeroit imparfaite, & ne s'attireroit ni le culte divin, ni l'adoration des hommes, ſi elle n'avoit une lance auſſi bien qu'un fuſeau. Elle eſt en effet la Déeſſe de la guerre, comme elle eſt celle de la paix, & ſon nom fait connoître qu'elle menace de même qu'elle inſpire. Enfin qu'auroit-il ſervi à Apollon d'avoir été le pere des Muſes, s'il n'avoit eu des traits pour tuer le ſerpent Python?

Il eſt donc néceſſaire que le Prince qui ſe défend, ſoit auſſi bon homme de guerre, que bon homme de cabinet. Il doit connoître la ſituation de ſon pays, la qualité des terres, l'inclination des ſujets, la diſpoſition où ſeront leurs eſprits, la bonté & le nombre de ſes places, ce qu'il y a de munitions, quelles ſont ſes troupes, ce qu'il peut en mettre en campagne, ce qu'il peut en retenir pour les garniſons, & à quel emploi il eſt à propos qu'il occupe chacun de ſes capitaines. Il doit outre cela ſçavoir quelles ſont ſes finances, & quels fonds il a pour faire venir de l'argent dans ſes coffres; & enfin le tempérament & la puiſſance de ſes ennemis.

II. *Comment on peut ruiner une armée d'étrangers.*

Toutes ces choſes lui étant connues, il eſt très-expédient pour le bien de ſes affaires, qu'il faſſe quelque entrepriſe

contre ſes ennemis, afin de donner plus de cœur à ſes ſoldats, qui déja commencent d'être abattus : car celui qui eſt ſur la défenſive, reſſent je ne ſçais quoi, qui ſecrétement ralentit ſa vigueur; au lieu que celui qui attaque eſt toujours audacieux & entreprenant.

Il ſeroit aſſez bon qu'il partageât ſes forces en pluſieurs camps-volans; car il y a, ce me ſemble, de l'imprudence de commettre la fortune d'un état à l'événement d'une bataille générale, où le ſort des armes eſt toujours incertain & dangereux. Ces camps-volans ſe répandant par la campagne, obligeront l'ennemi d'en faire autant; & ainſi il n'entreprendra rien de conſidérable, ou s'il ſe tient en corps d'armée, il aura à craindre de toutes parts, pour ſon artillerie, pour ſes bagages, pour ſon arriere-garde, en cas de marche, & en tout temps pour ſes convois & pour ſes fourrageurs; de ſorte

que ne pouvant étendre ſes quartiers ſans péril de les voir enlever, il ſera bientôt réduit à la néceſſité des vivres, & de recevoir enfin la loi de celui à qui il prétendoit la donner. Ces camps-volans ſont, outre cela, très-utiles pour jetter du ſecours dans les places qui ſeroient menacées de ſiege, & même pour empêcher qu'on ne les puiſſe inveſtir. Si Darius n'avoit point combattu avec toutes ſes forces, Alexandre n'auroit jamais conquis la Perſe. Nous avons dans notre hiſtoire un merveilleux exemple de l'art de bien défendre un état contre les étrangers, quand le Roi Charles V envoya Bertrand du Gueſclin avec quatre mille hommes d'armes contre les Anglois & le Duc de Bretagne, qui étoient deſcendus à Calais avec plus de ſoixante mille hommes. Ce connétable ne leur donna point de combat général; car il n'avoit pas du monde ſuffiſamment pour cela : mais il les conduiſit

par le milieu de la France jusques à Bordeaux, sans leur permettre de rien entreprendre, & cependant ruina plus leur armée qu'il n'auroit fait en quatre batailles, ménageant ses gens, & ne perdant pas un seul homme (1). Je dirai encore en passant, que ces camps-volans servent presque toujours pour engager les ennemis plus avant dans le pays qu'ils ne voudroient; car peu à peu ils se laissent conduire par l'envie qu'ils ont de pousser & de dissiper ces camps-volans; ce qu'ils croient être très-nécessaire pour le succès de leurs desseins; & ils y sont d'autant plus excités, qu'ils mépriſent ces petits corps, & qu'ils en croient la victoire aisée à remporter.

(1) Cette sçavante guerre se trouve parfaitement bien écrite dans *l'Histoire de Bertrand du Guesclin*, imprimée en 1666, *in-fol.* & en 1690 *in-4.* dont est auteur Paul Hay du Châtelet, à qui on attribue aussi ce livre de la *Politique militaire*.

III. *Ce qu'il faut faire avant une bataille.*

Mais comme dans la guerre les occaſions ſont maîtreſſes des conſeils, & que tous les jours les réſolutions ſe changent par la différence & le changement des conjonctures, il arrive ſouvent qu'un Prince, pour ſe défendre, eſt obligé de donner bataille; car par exemple, il ſçait qu'il vient une nouvelle armée au ſecours de ſes ennemis, de laquelle étant attaqué par une autre partie de ſon pays, il ne lui ſera pas poſſible d'y faire tête; de ſorte qu'alors il ne ſçauroit ſe diſpenſer de combattre, parce qu'il eſt de ſon intérêt d'affoiblir ſon ennemi avant que toutes ſes forces ſoient raſſemblées.

Il peut naître d'autres occaſions de cette qualité, qu'il ſeroit difficile de prévoir. Or les affaires ſe trouvant en de ſemblables diſpoſitions, un capitaine doit aſſurer toutes les places, en

cas que le ſuccès du combat ne lui fût pas favorable : comme auſſi mettre ſon argent & ſon bagage en ſûreté ; & quand ſon armée ſera en bataille, faire ce que j'ai dit au chapitre précédent, que devoit faire un conquérant ; & paſſant de rang en rang, expoſer à ſes ſoldats qu'ils ne combattent pas ſeulement pour la gloire, ni pour leur propre ſalut, mais qu'outre cela ils combattent pour les autels, ſur leſquels ils ont ſacrifié, pour les ſaints tutélaires de leur patrie, pour les cendres de leurs ancêtres, pour les maiſons où ils ont pris naiſſance, & où ils ont été élevés, pour leur fortune, pour le repos, la vie, la liberté & l'honneur des perſonnes qui leur ſont plus cheres au monde.

Il leur doit parler de l'injuſtice de leurs ennemis, & de la témérité de leurs entrepriſes, avec tant de force, qu'il leur donne contr'eux de la haine & de la colere.

IV. *Comment il faut combattre un ennemi étranger.*

L'ordre de bataille que doit tenir un capitaine en défendant ſon pays, eſt le même que doit tenir un conquérant; mais il faut qu'il ôte à ſes troupes tout eſpoir de retraite, & qu'il leur faſſe entendre qu'elles ſont obligées de vaincre ou de mourir; parce que la mort eſt un mal bien moindre que ne le ſeroit celui dont leur défaite ſeroit ſuivie. Il doit toutefois ſe conſerver, ou pour rétablir la perte qu'il pourroit faire, ou pour mieux profiter de l'avantage qu'il pourroit obtenir; d'autant qu'une armée battue ne ſe remet jamais, quand elle manque de chef: & ſi elle eſt victorieuſe, elle ne tire aucun avantage de ſa victoire, étant privée de tout mouvement, comme le ſeroit un corps qui n'auroit plus de vie.

V. *Ce qu'il faut faire après une bataille perdue.*

Si la fortune lui eſt contraire, & qu'en un mot la bataille ſe trouve perdue pour lui, il doit ſe jetter dans la principale de ſes places, pour y raſſurer le courage des habitans, & leur donner quelque nouvelle eſpérance: ce qui eſt très-important; car toujours les peuples ſuivent les mouvemens de la ville capitale, qui emporte les autres comme leur premier mobile. Là il raſſemblera le débris de ſon naufrage, & levera d'autres gens pour éprouver la fortune une ſeconde fois. Sitôt qu'il ſe verra en état de ſe remettre en campagne, il n'y doit perdre aucun inſtant, afin que ſa diligence & ſa promptitude donne à ſes amis une bonne opinion de ſa conduite & de ſes affaires, & qu'ils les croient meilleures qu'elles ne le ſeront en effet, & afin, d'un autre côté, que ſes ennemis

n'aient pas le loiſir de rien tenter de conſidérable, avant qu'il ſoit en pouvoir de s'oppoſer à leurs deſſeins. Cette ſeconde armée étant ſur pied, il doit faire la guerre comme s'il n'y avoit point eu de bataille, & même ſe montrer plus fier & plus inflexible qu'auparavant. Les Romains nous ont laiſſé ſur ce point d'illuſtres exemples; leurs pertes relevoient leur audace, & les rendoient inéxorables à leurs ennemis (1); au contraire quand ils étoient victorieux, ils affectoient de faire ſentir aux vaincus des marques de leur douceur, de leur juſtice & de leur modération.

VI. *Ce qu'il faut faire après une bataille gagnée.*

Si le capitaine qui défend ſon pays,

(1) Les Romains ne ſe réleverent après la bataille de Cannes, que parce qu'ils prirent les plus fermes réſolutions, qu'ils les exécuterent ſi vigoureuſement, que non ſeulement ils chaſſerent les Carthaginois d'Italie, mais qu'ils les pourſuivirent juſqu'en Afrique, où enfin ils les ſubjuguerent entiérement. Tels ſont les Romains, dit Polibe; plus ils ont raiſon de craindre, plus ils ſont redoutables. *l. III, ch. XVII.*

eſt aſſez heureux pour gagner la bataille, il doit incontinent après ſe faire voir avec toute ſon armée aux portes de la ville la plus importante de celles que ſes ennemis auroient priſes ; ſi ce n'eſt qu'elle fût tellement pourvue d'hommes & de munitions, qu'en s'opiniâtrant au ſiege il ne ruinât ſes affaires, par le temps qu'il donneroit à ſes ennemis de ſe rétablir, & d'avoir de nouvelles forces. Il eſt plus expédient quelquefois de pouſſer les vaincus pendant que la fortune eſt favorable, & profitant des conjonctures, les contraindre de ſe retirer ; parce que l'ennemi étant chaſſé peu à peu, les places ſe remettent dans l'obéiſſance, & dans leur premier devoir, ſans qu'il ſoit néceſſaire de les y obliger par des ſieges, qui ſont toujours de grande longueur, & de très-grande dépenſe.

VII. *Des diverſions.*

Ce n'eſt pas ſeulement par les moyens dont je viens de parler, qu'on ſe peut défendre contre les prétentions de quelque uſurpateur; il y en a un autre, qui eſt celui des diverſions, lequel à la vérité on ne ſçauroit mettre en uſage dans l'état aſſailli; & pour l'employer il faut aller chercher l'ennemi juſques dans ſon propre pays. Nous avons pluſieurs exemples des diverſions, & entr'autres de celles que firent autrefois contre les Carthaginois les Siciliens, conduits par Agathocles, & les Romains ſous la conduite de Marcellus en Sicile, de Gracchus en Sardaigne, & des deux Scipions en Eſpagne; & enfin du jeune Scipion, qui acheva la ruine de Carthage (1).

(1) Agathocles, Roi de Syracuſe, aſſiégé dans cette ville par les Carthaginois, y laiſſe un nombre ſuffiſant de troupes pour la défendre, prend le reſte, va droit à Carthage; il y gagne la bataille la plus compette contre Hannon, général des Carthaginois.

Marcus Claudius Marcellus fut trois ans au ſiege

Les diverſions ont eu quelquefois de très-heureux ſuccès : mais il faut bien prendre ſes meſures quand on veut les faire réuſſir ; & la perte des Scipions en Eſpagne eſt une preuve conſtante de la vérité de cette propoſition (1). Elles ſe peuvent faire en trois manieres, ou en ſuſcitant une guerre étrangere à ſes ennemis, ou en faiſant révolter leurs ſujets, & troublant leur état par des factions & des guerres civiles, ſoit en abandonnant la conſervation de ſon propre bien, & faiſant paſſer des forces dans leur pays.

de Syracuſe ; le fameux Archimede, qui s'étoit renfermé dans la place, fit des maux infinis aux Romains.

Gracchus ſoumit la Sardaigne à l'Empire Romain, 180 ans avant l'Ere chrétienne.

Après la bataille de la Trébie, Cneus Cornelius Scipion fut envoyé en Eſpagne ; il y a gagné la bataille de Ciſſe contre Hannon, & fit un butin fort conſidérable, dans lequel furent pris les bagages que les Eſpagnols avoient laiſſés en partant pour l'Italie.

La diverſion de Publius Cornelius Scipion en Eſpagne, n'empêcha pas Annibal d'entrer en Italie, non plus que celle de Tiberius Sempronius en Afrique. Pour ce qui regarde la diverſion des Romains par Scipion, le jeune, voyez la deſcription de la bataille de Zama, ce qui l'a précédé, & ce qui l'a ſuivi. *Pol. l. XV, ch. I.*

(1) Polibe, *l. III.*

Mais de quelque maniere que ſa diverſion ſe faſſe, il eſt néceſſaire d'avoir des intelligences parmi les ennemis : & en effet, ſi les Carthaginois n'avoient été troublés d'agitations domeſtiques, d'envie, de jalouſie & d'ambition entre les principaux de leur ſénat, ni Agathocles, ni les Romains n'y euſſent rien avancé pour leurs affaires, en entrant dans les provinces de leur domination.

VIII. *Comment il faut ſuivre un ennemi étranger qui fait retraite.*

Quand enfin un ennemi laſſé de ſes pertes, & déſeſpéré de ne pas profiter dans ſes deſſeins, ſe voit contraint d'abandonner ſes entrepriſes, & de ſe retirer dans ſon état, que pour cela il médite une retraite, ſuivant à peu près ce que j'en ai remarqué dans le précédent chapitre, il faut faire comme fit Thémiſtocles victorieux, à Xerxès vaincu (1), quand

(1) A la bataille de Salamine.

il lui fit accroire que les Grecs, pour lui ôter le moyen de repaſſer en Perſe, avoient projetté de rompre ou de brûler le pont merveilleux & incroyable qu'il avoit fait ſur l'Héleſpont, pour joindre l'Aſie à l'Europe : ce que Xerxès ayant appréhendé il ſe retira ; car c'eſt une maxime inviolable qu'il faut plutôt faire un pont d'or à ſon ennemi, que de l'empêcher de faire retraite. Il le faut néanmoins pourſuivre pied à pied, pour lui cauſer toujours quelque perte ; mais principalement pour le preſſer, & pour empêcher qu'il ne prenne réſolution de retourner ſur ſes pas, & de faire la guerre de nouveau. Et pour cela il faut ruiner ſon équipage autant qu'on le pourra, afin qu'il ne s'engage à aucune entrepriſe, & ne ſonge qu'à regagner ſon pays.

CHAPITRE VI.

De la guerre offenſive & défenſive, pour les ſieges des villes.

I. *Des fortifications.* II. *Comment il faut inveſtir une place.* III. *Du camp, des lignes de circonvallation, de contrevallation, des quartiers.* IV. *Des tranchées, des travaux, de l'artillerie.* V. *Des demi-lunes, baſtions détachés, & autres ouvrages du dehors des places.* VI. *Du corps des places, des mines, des aſſauts, & des logemens.* VII. *Des citadelles & châteaux.* VIII. *Des ſurpriſes, des pétards, des eſcalades, des trahiſons.* IX. *Des blocus.* X. *Du devoir d'un général qui aſſiege.* XI. *De la garde des places, devoir d'un gouverneur de ville, & ce qu'il doit faire quand elle eſt aſſiégée.* XII. *Des ſorties.* XIII. *Des ſecours; comment on*

peut ſecourir une ville. XIV. *Ce que les aſſiégeans doivent faire pour empêcher le ſecours.* XV. *Des capitulations.* XVI. *Des villes priſes de force, du pillage.* XVII. *De la réparation d'une ville priſe.* XVIII. *Quand on doit lever les ſieges.*

I. *Des fortifications.*

UNE des plus excellentes parties de la ſcience de la guerre, eſt celle qui nous inſtruit dans l'art de fortifier des places, où nous puiſſions nous tenir à couvert de la fureur de nos ennemis. La ſage nature, qui prend un ſoin continuel de ſes ouvrages, & dont l'affection plus que maternelle ne ſe peut épuiſer, ne s'eſt pas contentée de tirer les choſes du néant, & de les avoir fait paſſer de la privation à l'habitude, elle s'emploie encore inceſſamment à leur conſervation; & par une économie admirable, elle ſe conduit en telle ſorte, que ſes diverſes

productions, dont les qualités ont ſi peu de rapport enſemble, & qui même ſont oppoſées les unes aux autres, ſe trouvent néceſſaires pour le bien commun de l'univers, & que leur contrariété entretient l'harmonie qui en fait la durée & l'ornement.

La nature donc a premiérement enſeigné aux hommes l'art de la fortification, en faiſant des ſituations ſi heureuſes, qu'ils y ont rencontré des retraites aſſurées contre les violences des étrangers, & des bornes pour en arrêter les irruptions, ou du moins en retarder l'effet. Mais comme tous les lieux agréables pour l'habitation, ou utiles pour le commerce, ou pour la ſociété civile, n'ont pas été ſitués aſſez avantageuſement pour maintenir les habitans dans une conſtante tranquillité, les hommes ont réparé par leur induſtrie, les défauts que la nature avoit laiſſés, & ont ajouté à ſes premiers traits, ce qu'ils ont cru de plus

propre pour les mettre dans une perfection achevée. Cet art de fortifier des places a changé ſelon les temps, ou, pour mieux dire, ſelon les armes, & ſuivant qu'on les a attaquées. En effet les fortifications de Babylone, de Tyr & de Carthage, ſont bien différentes de celles de nos villes, parce qu'il y a bien de la différence entre les armes des Anciens & les nôtres. Enfin quand je fais réflexion aux demi-lunes, aux baſtions, & aux autres ouvrages de fortification, je ne puis m'empêcher de me ſouvenir de la fable des Titans, qui entaſſoient montagne ſur montagne, pour eſcalader le ciel, & ſe garantir des foudres de Jupiter. Auſſi eſt-il vrai que le canon en eſt une image vive & épouvantable : ce qui me fait dire que dans les derniers ſiecles, les Rois ont éprouvé le moyen d'imiter Dieu dans ſa colere, & que les Princes de l'antiquité qui en avoient eu l'audace, n'avoient

fait paroître qu'une vanité ridicule & puérile.

Je ne parlerai pas plus au long des fortifications, nous en avons plusieurs traités excellens, auxquels il s'en faut tenir (1). Je dirai seulement que les plus grandes places ne sont pas toujours les meilleures; ce qui se fait par la raison qu'elles sont d'une trop grande garde: elles sont toutefois plus faciles à secourir que les petites.

II. *Comment il faut investir une place.*

Un capitaine qui a pris la résolution d'assiéger une ville, doit donner jalousie à toutes les places du pays, afin que les ennemis, dans l'incertitude de son dessein, ne sçachent où ils devront jetter le plus de monde; qu'ainsi l'allarme & la terreur se répandent par toutes les villes, & que les

(1) Tels sont *le Parfait Ingénieur*, *l'Ingénieur de Campagne*, *les Elémens de Fortification*, *&c.* On les trouve chez Jombert, rue Dauphine, ainsi que tous les ouvrages sur la guerre.

forces

forces ennemies en demeurent davantage ſéparées. Cette feinte ſe pourra continuer juſqu'à ce que le ſiege ſoit entiérement formé; & même il ne ſera pas hors de propos que l'on inveſtiſſe quelque autre place que celle ſur laquelle on aura la principale intention.

Quand on veut tout de bon faire un ſiege, il faut premiérement envoyer un grand corps de cavalerie, qui ayant marché la nuit, ſe préſente inopinément le lendemain à la vue des murailles; que le commandant faſſe brûler ce qui ſe trouvera à la campagne, qu'il diviſe ſes gens pour battre inceſſamment aux environs, & qu'on ſe tienne proche des portes, afin que rien n'y entre & rien n'en ſorte ſans qu'il en ſoit averti. Cependant le gros de l'armée ſuivra inceſſamment, & chacun en arrivant ira ſe loger; car il faut qu'un général, avant que de faire un ſiege, diſpoſe ſon camp, ſépare

ſes quartiers, diſtribue les places des ſoldats; que même il ait arrêté comment il fera ſes lignes, qu'il ait marqué les attaques, avec l'endroit où il ouvrira les tranchées, & qu'en un mot il ait toute ſon affaire dans l'eſprit, comme un architecte y a la maiſon qu'il veut bâtir, avant que d'avoir mis aucun ouvrier en beſogne. Tout cela ſe peut faire par le moyen d'une carte topographique, & on rectifiera ſur le terrein ce qu'on aura réſolu au conſeil & dans le cabinet; de ſorte que le camp ſe fera en un inſtant, ſans peine & ſans embarras.

III. *Du camp, des lignes de circonvallation, de contrevallation, des quartiers.*

Tout le monde étant arrivé, il faudra que chacun ſonge à s'établir & à ſe loger; & s'il ſe peut, il faudra en même temps diſtribuer par régimens les travaux des lignes, prendre le cordeau, & les tracer.

Pour bien ſçavoir de quelle étendue, de quelle largeur, & de quelle profondeur il ſera bon de les faire, & ce qu'il ſera néceſſaire d'y employer, il faudra obſerver la nature du terrein, la ſituation des lieux, & la qualité du pays, la ſaiſon, les forces de l'armée, celles qu'aura l'ennemi à la campagne, & l'état de la place. Un général ne doit rien négliger de tout cela; & ſurtout il doit ſçavoir ſi le gouverneur eſt homme expérimenté, s'il eſt brave, vigoureux & entreprenant; s'il eſt bien obéi des ſoldats, & en bonne intelligence avec les bourgeois, & s'il y a parmi eux quelques gens de main & de ſervice.

On ne peut autrement prendre de meſures certaines pour la conduite d'un grand ſiege. Sur ces obſervations, il faudra faire les lignes, & les faire auſſi bonnes qu'on le pourra : on ne manquera pas à les garnir de redoutes, & d'autres ouvrages qui ſe défendent,

comme je l'ai remarqué dans le chapitre IV de ce Traité, page 81, quand j'y ai parlé des campemens.

Si la garniſon eſt extrêmement forte, on pourra faire une ligne de contrevallation, pour mettre le camp à couvert des aſſiégés. Céſar étoit fortifié contre ceux qui s'étoient renfermés dans Alize (1), de la même ſorte qu'il l'étoit contre ceux qui devoient le venir attaquer du côté de la campagne.

Chaque officier général aura ſoin de voir dans ſon quartier ce qu'il y aura à faire pour loger tout le monde, pour y entretenir l'ordre & l'obéiſſance, & pour avancer le ſervice. Quelquefois les quartiers ſe trouvent ſéparés par une riviere, par des foſſés, par un marais, ou par quelqu'autre choſe. Il faut en ce cas les joindre, ou par des

(1) Ou *Alexie*. La ligne de circonvallation de Céſar avoit 3 lieues de tour & étoit défendue par 23 forts: il y avoit à 80 pas un foſſé de 20 pieds de large; la circonvallation conſiſtoit en deux foſſés de 15 pieds de haut & de large, & avoit un rempart de 12 pieds, garni d'un parapet.

ponts, ou par des chauſſées, ou par des lignes de communication; car il eſt de néceſſité abſolue & indiſpenſable, que les quartiers ſe puiſſent aiſément raſſembler, & que tout ſe communique facilement de l'un à l'autre.

IV. *Des tranchées, des travaux, de l'artillerie.*

Les choſes étant diſpoſées enſorte que l'on puiſſe ouvrir les tranchées, il ne faut perdre aucun temps, & prendre une heure commode pour le faire. On a vu quelquefois des généraux d'armées ſonder la terre avec leur épée, pour juger de quelle nature elle eſt. L'ingénieur, qui doit ſçavoir ſon métier, les tracera lui-même, & prendra garde à ce qu'elles ne ſoient point enfilées, c'eſt-à-dire, à bien couvrir les troupes qui ſeront dedans, contre le feu que pourroient faire les aſſiégés. En faiſant les tranchées, il faudra ſuivre la nature du terrein, & les faire

enſorte que les ſoldats puiſſent ſûrement tirer contre les aſſiégés; ce que l'on doit leur faire faire preſque continuellement : mais que le général ſe ſouvienne de ne rien précipiter. Il faut que les tranchées ſoient faites à loiſir, de crainte d'y perdre trop de gens; & il faut toujours qu'un grand capitaine ait dans l'eſprit, & qu'il en ſoit perſuadé fortement, que ſa principale application regarde le ſalut de ſon armée : il lui eſt moins glorieux de prendre une ville, que de conſerver un bon ſoldat, & ſans doute il eſt de ſon devoir & de ſon honneur, de ménager ſoigneuſement les hommes qui ne craignent pas d'expoſer leur vie pour ſa réputation; outre que tout l'avantage dans la guerre, eſt d'avoir de vieux ſoldats; & ſi on les veut faire vieillir dans ce métier périlleux, il ne faut pas les hazarder avec témérité, & même il ne faut pas ſouffrir qu'ils aillent aux occaſions qu'à leur

tour, & quand ils ſont commandés.

Il eſt quelquefois à propos d'aller droit au foſſé d'une ville ſans ouvrir de tranchée, pour ménager le temps, dont l'épargne eſt très-importante. Il eſt mieux de faire ceci à la faveur de la nuit qu'en plein jour : mais il ne faut pas tenter ces actions extraordinaires, qu'on ne ſoit aſſuré que la garniſon eſt foible, ou qu'il y a du déſordre dans la place, ou qu'on y manque de poudre.

Dans la continuation des tranchées il y a toujours des raiſons qui obligent à faire des redoutes & des places d'armes ; & là on met des vivandiers & des gens pour charger les ennemis quand il eſt à propos. On avance les batteries à proportion qu'on avance les tranchées, afin que le canon favoriſe toujours la tête des travaux, & qu'on ruine plus aiſément les défenſes que les ennemis pourroient faire. Il ſeroit inutile de dire ici qu'il eſt

bon qu'à toute heure il y ait des gens prêts pour ſoutenir les travailleurs, & pour la garde du canon, parce que c'eſt une choſe connue de tout le monde. A propos d'artillerie, je dirai deux choſes en paſſant : la premiere regarde l'attirail, qui eſt, à mon gré, d'une exceſſive dépenſe, & d'un très-grand embarras; car quelle peine n'a-t'on point à traîner les groſſes pieces de canon? la moindre pluie, une montagne, enfin un chemin un peu rude ou enfoncé, les retardent, & en même temps arrêtent toute une armée. J'approuve fort l'invention dont les Turcs ſe ſont ſervis quelquefois, qui eſt de donner certaine quantité de métal à chaque compagnie, qui la porte facilement; & quand on eſt campé, on fait la fonte des pieces de la groſſeur dont on a beſoin : la ſeconde obſervation que j'ai à faire, regarde la groſſeur des canons : c'eſt aſſez & même trop, de faire ceux de batterie

ordinaire de trente-ſix livres de balle. Mais quand on veut battre une ville en ruine, il faut faire les pieces les plus groſſes que l'on peut. Les bombes ſont excellentes, & ſi elles font pleinement leur effet, elles tuent beaucoup de gens, & donnent une extrême épouvante aux habitans & aux ſoldats. Il y a une choſe généralement à remarquer, c'eſt que juſqu'à ce que les aſſiégés parlent de ſe rendre, il les faut traiter ſans pitié, & ruiner, autant qu'on le pourra, toutes les maiſons particulieres, & tous les bâtimens publics, ſans épargner ni les clochers, ni les tours, ni les égliſes mêmes: d'autant qu'outre que pendant le ſiege on s'en peut ſervir contre les aſſiégeans, c'eſt qu'après, tout ſe rétablira; & cela ne va qu'à quelque perte que feront les bourgeois, & qu'ils répareront bientôt : & cependant cette ſorte de traitement donne de la douleur & de la colere aux naturels du pays

contre leurs propres garnisons, étant fâchés de voir renverser les monumens de religion & de magnificence, que leurs ancêtres avoient donnés à la postérité, & qui faisoient la beauté & la gloire de leur patrie.

V. *Des demi-lunes, bastions détachés, & autres ouvrages du dehors des places.*

Après qu'enfin on est parvenu aux demi-lunes, il en faut chasser les ennemis; car sans cela on ne sçauroit bien achever un siege, ni le conduire à une bonne fin. Ces ouvrages de dehors se prennent ou d'emblée, en s'y jettant hardiment & à vive force, surquoi le général doit écouter sa sagesse & son expérience, & ne rien faire légérement; ou bien elles se prennent par les formes, en y faisant une mine qui prépare & facilite aux assiégeans les moyens de s'y loger, & de s'en rendre les maîtres. Ce qu'il y a

de plus difficile, c'eſt quand on vient de la ſape, qu'on perce le foſſé, & qu'il eſt queſtion d'y deſcendre; car les aſſiégés ne manquent pas alors de s'y rendre en bon nombre & en bon état, ſurtout ſi le foſſé eſt ſec. Et d'autant qu'on ne peut pas employer beaucoup de monde pour ces ſortes d'exécutions, les aſſiégés peuvent plus aiſément ſe défendre contre ceux qui s'y préſentent. Que ſi le foſſé eſt plein d'eau, on le paſſe par le moyen des galeries & des pontons.

Toutes ces ſortes d'expéditions ſe font mieux de nuit que de jour; mais il faut faire la guerre à l'œil, ſuivant le proverbe. On doit ſe ſouvenir ici que dans les attaques les grenades ſont d'un effet merveilleux, & qu'il faut inſtruire tous les ſoldats à les jetter. Il ſeroit fort bon de trouver quelque invention de frondes pour cet effet.

VI. *Du corps des places, des mines, des assauts, & des logemens.*

Après plusieurs soins & plusieurs difficultés, enfin les assiégeans arrivent au corps de la place, & y attachent leur mineur. Les mines ne sont pas d'invention nouvelle, & les anciens s'en sont servi. Mais, sans m'arrêter à faire la différence que l'on pourroit remarquer entre les anciennes mines, & celles qui sont en pratique depuis l'usage de la poudre à canon, ce qui me seroit très-facile à faire, en ayant dit quelque chose ailleurs, je me contenterai de dire en cet endroit qu'il faut que la mine soit avancée dans les terres du bastion le plus qu'il se pourra, sans trouver les contre-mineurs, & que le fourneau soit capable de recevoir autant de poudre qu'il en faudra pour faire un grand effort. Le fourneau étant prêt & chargé, il faut y mettre le feu sans perdre de temps; l'armée sera en bataille, prête à donner,

s'il eſt néceſſaire; & incontinent après que la mine aura joué, les hommes commandés pour cette occaſion, iront reconnoître la breche, & commenceront le logement; ils y ſeront ſuivis de ceux qui les doivent ſoutenir. Les commandans prendront garde ſurtout qu'il n'y ait point de confuſion & de précipitation dans les aſſauts; & il ſera ſouvent de leur prudence de ſe contenter de faire un logement pour mettre une garde à couvert, ſans prétendre le pouſſer tout d'un coup ſur le haut du baſtion. Je ſouhaiterois qu'auſſitôt que le logement ſeroit fait, les aſſiégeans fiſſent quelque ouverture qui pénétrât plus avant dans le baſtion, afin d'éviter quelque fourneau de la part des aſſiégés; ou bien pour faire une ſeconde mine, & avancer ainſi pied à pied. On doit rarement entreprendre de forcer une ville par aſſaut, il en coûte toujours trop de vaillans hommes. Le ſac d'une grande ville

eſt auſſi toujours un ſpectacle d'horreur & de compaſſion; & ſouvent les armées ſe ruinent & ſe diſſipent quand elles ſe ſont ainſi enrichies. Pendant que l'aſſaut durera, il faut que le canon tire inceſſamment contre la ville, & que toute l'infanterie faſſe un grand feu pour empêcher les aſſiégés de paroître à la breche.

VII. *Des citadelles & des châteaux.*

Il y a beaucoup de villes qui ont des châteaux & des citadelles, & quelquefois l'un & l'autre : il faut emporter ces fortereſſes après s'être rendu maître de la place. Ce ſont ſouvent d'autres ſieges qu'on a à faire. Je voudrois, pour gagner du temps, conduire, s'il étoit poſſible, une attaque contre la citadelle ou le château, pendant que l'on attaqueroit la ville, afin que tout venant à ſe rencontrer en état en même jour, il n'y eût plus rien à faire, & que les ennemis fuſſent contraints

de quitter tout d'un coup, ſans avoir de prétexte de chicaner de nouveau. Ces eſpeces de chicanes ne ſe font que quand les villes ſont priſes d'aſſaut : ce qui eſt bien rare, comme j'ai dit ; car quand les aſſiégés ſont réduits à capituler, ils le ſont pour le tout (1)

VIII. *Des ſurpriſes, des pétards, des eſcalades, des trahiſons.*

Ce n'eſt pas ſeulement par des ſieges réglés que l'on acquiert des villes, & que l'on en fait la conquête : on a encore la voie des ſurpriſes, leſquelles ſe font, ou par la force des armes, ou par intelligence avec quelques-uns des ennemis. Quant à la force, on y emploie le pétard & l'échelle. Il y a un ſecret particulier pour appliquer bien les pétards, à quoi il faut s'être

(1) Le ſiege de Turin en 1640, eſt remarquable en ce qu'on y voit le Prince Thomas de Savoye maître de la ville, faire le ſiege de la citadelle, tandis que le comte d'Harcourt fait celui de la ville ; & en ce que le même comte d'Harcourt eſt aſſiégé dans ſon camp par le marquis de Léganès, pour les Eſpagnols.

préciſément étudié. Les livres en ſont tous pleins, en telle ſorte que je crois qu'il me ſeroit inutile d'en parler plus au long; outre que je n'ai pas entrepris d'entrer dans le détail, ni, pour ainſi parler, dans la méchanique de la guerre. Ce petit ouvrage regarde ce qu'il y a de libéral, c'eſt-à-dire, ce qu'il y a de plus excellent dans cet art des heros. J'y traite des mouvemens de l'eſprit & du cœur, ſans toucher, qu'en paſſant, à ceux de la main. Enfin je conſidere la magnanimité, & la cherchant dans la ſource & dans ſon principe, je médite ſur la valeur de la raiſon; juſques-là que, peut-être, aurois-je quelque droit de nommer ce Traité une philoſophie militaire. Mais c'eſt aſſez m'écarter de ma route; j'y rentre donc en diſant que l'on emploie les échelles aux ſurpriſes. Les Anciens (1), & nos peres même,

(1) Antiochus ſurprend la ville de Sardes, au moyen d'échelles, 215 ans avant J. C. On verra ci-après qu'Alexandre avoit auſſi pris par eſcalade la ville des Oxidraques.

ont connu ce moyen, qui leur étoit ordinaire & familier, & ils l'ont même pratiqué, quand ouvertement ils ont fait des ſieges. C'étoit ce qu'ils appelloient le plus communément aller à l'aſſaut. Le mouſquet en a preſque ſupprimé l'uſage, & nous avons peu d'exemples depuis que l'artillerie a été trouvée, qui nous faſſent voir qu'en plein jour les eſcalades aient réuſſi. Le canon a pareillement rendu inutiles toutes les tours de bois, & autres machines de cette qualité, dont on ſe ſervoit auparavant pour les approches & pour combattre main à main avec les aſſiégés.

A ces deux moyens, dont je viens de parler, on pourroit ajouter la ſappe des mutailles, ou y faire des trous ſecrétement : on pourroit encore, outre cela, mettre le feu à quelque fauſſe porte ou poterne, & par-là faire couler du monde dans la ville. Toutefois comme les fortifications des places

importantes ſont de terre, que les murailles n'y ſervent que pour revêtir l'ouvrage, & pour le ſoutenir, & que les fauſſes portes y ſont rares, & gardées avec un extrême ſoin, ces moyens me paroiſſent inutiles : mais il y en auroit un autre qui, ce me ſemble, ne ſeroit pas à négliger : ſi par une nuit obſcure des mineurs ſe gliſſant en quelque lieu écarté, faiſoient une mine dont l'effort fît inopinément une breche, & qu'en même temps il y eût des troupes prêtes à donner. Si le foſſé eſt ſec, il eſt facile d'exécuter cette ſorte d'entrepriſe ; s'il eſt plein d'eau, il faut ſe garnir de petits bâteaux qu'un homme pourroit porter ; comme les ſauvages de l'Amérique portent leurs canots. Sur quoi je dirai en paſſant, qu'il ſeroit très-à-propos d'en faire faire en ces pays-là, & les apporter en France ; car on s'en pourroit ſervir en mille occaſions, & ſurtout ſi on faiſoit la guerre dans un pays

d'écluſes. Les Romains, & même les Grecs avoient ſouvent dans leurs armées de terre, de quoi faire des flottes entieres : les matériaux étoient tout prêts ſur des charriots ; & quand on en avoit beſoin, on n'avoit qu'à aſſembler les pieces, & en peu de temps une flotte étoit en état. Leurs vaiſſeaux, à la vérité, n'étoient pas ſi grands que ſont les nôtres. Les canots des ſauvages ſeroient beaucoup plus commodes à porter que n'étoient ces matériaux chez les Anciens ; & ils ſeroient toujours tout prêts. Il en faudroit un à deux ſoldats, & même ils s'en ſerviroient pour des lits. Cette penſée n'eſt pas tout-à-fait à rejetter.

Outre tout ce que je viens de dire, on peut ſurprendre les villes en déguiſant des ſoldats en payſans, en femmes, & en gens de métier, &c. leſquels, à la faveur de ce traveſtiſſement, peuvent ſe ſaiſir d'une porte, & empêchant qu'elle ne ſe ferme,

donner temps aux troupes qui les ſoutiendroient, de venir achever l'exécution. Mais ce moyen ne me paroît pas poſſible, parce que les portes des bonnes places ſont toutes fortifiées; il y en a une premiere & une ſeconde qui n'ouvrent jamais enſemble; & quand l'une eſt ouverte, l'autre eſt infailliblement fermée.

Enfin on pourroit inſenſiblement faire couler dans les villes des ſoldats, leſquels s'enrôlant dans les compagnies de la garniſon, prendroient leur temps, & de concert enſemble, mettroient le feu par toute la ville au ſignal qu'on leur auroit donné; & pendant que les bourgeois & les ſoldats ſeroient occupés à éteindre l'embraſement, on feroit attaquer de toutes parts. C'eſt preſque ainſi que ſe fit l'embraſement *de l'ancienne Troye*.

Quant aux ſurpriſes qui ſe font par intelligence & par trahiſon, je n'ai preſque rien à dire. Cette voie eſt

tellement contre mon inclination, & j'y trouve l'exacte généroſité ſi honteuſement bleſſée, que j'ai peine à m'imaginer que l'on puiſſe écouter aucune propoſition de cette qualité, ni recevoir de ſemblables ouvertures : néanmoins comme l'uſage en eſt établi, je ne puis m'empêcher d'en parler.

Il y a trois eſpeces de trahiſons à quoi il ne faut jamais entendre, pour quelque prétexte ni raiſon que ce ſoit. La premiere eſt d'empoiſonner les vivres, les fontaines & les puits :

La ſeconde, de faire paſſer chez les ennemis des maladies de peſte, ou d'autres maux contagieux pour les infecter. Certes il y a de l'inhumanité & de la barbarie de corrompre les élémens, &, pour ainſi parler, de ſéduire la nature, afin d'aſſouvir notre vengeance & notre ambition.

La troiſieme eſt quand par des pratiques ſourdes on fait aſſaſſiner un général d'armée, ou un homme de grande

che dont jamais elle ne ſera purgée, en faiſant poignarder Yvain de Galles (1) ? ſi pourtant on peut dire qu'il ait eu quelque part à cet aſſaſſinat. Enfin les trahiſons ont pour moi quelque choſe de ſi effroyable que Zopyre (2), dans l'hiſtoire ancienne, me paroît avoir fait une action d'inſenſé & de méchant homme tout enſemble, quand pour trahir les Babyloniens, que Darius tenoit aſſiégés, il ſe coupa le nez & les oreilles, & qu'il feignit avoir reçu ce mauvais traitement par la cruauté de ce Roi. Ces trois eſpeces de trahiſon étant ôtées de tout uſage & de toute tolérance, je paſſe aux autres eſpeces.

(1) Hiſtoire d'Angleterre de Rapin Thoyras, tom. 3.

(2) Zopyre par ce moyen acquit la confiance des Babyloniens qui, dans l'eſpérance qu'il ſe vengeroit, lui donnerent le commandement de deux détachemens, dont les ſorties furent heureuſes, parce que Darius d'accord avec lui, ne lui avoit oppoſé que ſes plus mauvaiſes troupes. Ils lui en confierent enfin un troiſieme beaucoup plus fort que les précédens, avec lequel il s'empara d'une des portes de la ville, & la livra à Darius, qui devint ainſi maître de Babylone, après un ſiege de vingt mois.

Quand on fait quelque propoſition de livrer une place par intelligence, il faut que celui à qui on s'adreſſe prenne ſes meſures avec toute la prudence poſſible ; car ſouvent les gouverneurs habiles gens, font faire ces ſortes d'ouvertures pour tromper leurs ennemis. Ainſi, ſans rien rebuter, mais auſſi ſans aucune vaine confiance, il faut ſoigneuſement examiner de quelle part viennent ces avis ; car quelle honte eſt-ce à un homme d'être la fable du monde, pour avoir donné une créance légere & trop facile à ceux qui ne lui devoient cauſer que ſoupçons ? & quelle douleur, en un mot, ne doit-il point reſſentir, pour s'être laiſſé tomber dans le piége que ſes ennemis lui avoient préparé ?

Enſuite de ce premier examen, il faut voir quels ſont les intérêts de ceux qui parlent, quelle eſt leur profeſſion, quels ſont leurs biens, quelles aſſurances ils peuvent fournir, quelle puiſ-

ſance

ſance ils ont, quels amis, quels complices, & enfin quels moyens pour exécuter une entrepriſe de conſéquence.

Quelquefois ces propoſitions commencent par les gens même qui veulent avoir une ville en leur poſſeſſion; & pour cela ils doivent commettre des perſonnes d'eſprit & d'expérience, au fait des négociations, leſquelles ſourdement & peu à peu, acheminent les choſes à leur but.

Mais que l'on n'oublie pas de prendre toutes les précautions néceſſaires, & dont je viens de parler: car ſouvent ceux à qui on s'adreſſe, n'écoutent que pour embarquer une négociation, tirer de l'argent, & enſuite manquer de parole; ce qu'ils peuvent faire par mille raiſons apparentes, & ſous mille ſpécieux prétextes.

Il y a ſouvent de fauſſes négociations & de fauſſes intelligences: quand, par exemple, on fait effort de ſéduire la

fidélité d'un ennemi vaillant & redoutable, & que cependant, pour le perdre, on avertit de cette menée les principaux de ſon parti. Je déſapprouverois tout-à-fait cette maniere de procédé; il contient je ne ſçais quoi de bas & de reprochable. En effet c'eſt une action à déſavouer; car pourquoi par des promeſſes exceſſives ſéduira-t'on la foibleſſe d'un homme, pour le trahir & pour le précipiter dans le plus grand de tous les malheurs? On ſçait que peu de gens ſont capables de réſiſter à la violence que l'avarice fait ſur les plus fermes eſprits: ce qui fit dire ingénieuſement autrefois à la fille d'un illuſtre Grec, à qui on offroit de l'argent: *Fuyez, mon pere: ces gens-là vous corrompront, ſi vous continuez de leur donner audience.*

Enfin toutes les ſurpriſes ſe doivent exécuter la nuit, ſi on veut les faire réuſſir; comme ſi c'étoit commettre une eſpece de larcin que d'en pratiquer aucune.

J'ai là-deſſus deux derniers avis à donner.

Le premier, que rarement ces ſortes de deſſeins ſont heureux, par les difficultés preſque invincibles que l'on a de bien concerter toutes les parties que l'on y fait entrer.

Le ſecond, c'eſt que l'on doit avoir inceſſamment dans la penſée, que ceux qui propoſent de ces ſortes d'intelligences, ont l'eſprit de trahiſon, & que ceux qui les reçoivent ſont des traîtres qui en font gloire, & qui s'efforcent de paroître des méchans & des fourbes; & par conſéquent il n'y a nulle ſûreté à prendre de part & d'autre. En un mot, la bonne foi a lieu rarement dans les commerces criminels.

IX. *Des blocus.*

On attaque ſouvent les places ſans combat, ſans trahiſon & ſans intelligence; & pourtant on les prend par une force qui eſt inſurmontable; force

plus vive mille fois, & plus à redouter que n'eſt le foudre des canons, que la fureur des gens de guerre, & que la ſecrette mauvaiſe volonté des amis, je veux dire par la faim, quand on environne une ville de toutes parts, qu'on en tient les avenues fermées, que l'on n'en permet ni l'entrée, ni la ſortie à perſonne, & que l'on attend le jour auquel les aſſiégés réduits à une impitoyable extrêmité, viennent d'eux-mêmes ſe ſoumettre aux volontés du victorieux : Pluſieurs places ont été attaquées & priſes de cette manière; de quoi l'hiſtoire nous fournit divers exemples. C'eſt dans ces ſortes de ſieges qu'il ſuffit aux aſſiégeans d'avoir de la patience pour toutes armes, & que l'on peut dire que tout-aſſaillans qu'ils ſoient, ils demeurent ſur la défenſive; d'autant que le ſeul ſoin qu'ils aient à prendre, eſt d'empêcher que les aſſiégés ne les forcent dans des ſorties, pour éviter la perte de leurs biens & de leur liberté.

X. *Du devoir d'un général qui aſſiege.*

Il n'y a point d'expéditions militaires pour leſquelles la prudence & le courage du général d'armée ſoient plus dans l'exercice & dans l'occupation, que pour les ſieges. Ce n'eſt pas aſſez qu'il faſſe ſes fonctions accoutumées, en donnant les ordres généraux, en rendant la juſtice, & en prévoyant aux choſes néceſſaires pour la ſubſiſtance & la ſûreté de ſon camp; car ſans ſe départir de la moindre de ces applications, il faut qu'il faſſe en même temps & inceſſamment, ce que ſes ſoldats ne font que tour à tour. Il faut qu'il ſoit préſent partout, qu'il ſoit intendant des travaux, ingénieur & travailleur, qu'il ſoit porteur de faſcines & de ſacs de terre, fantaſſin, ſergent, capitaine, maréchal de camp, lieutenant & commiſſaire d'artillerie, auſſi-bien que général; & plus il eſt de toutes les parties de ſon armée, plus

il eſt digne d'en être le chef. En effet il en eſt l'ame, il en eſt l'œil, & il en eſt la main ; il y donne ſeul le mouvement & l'action ; rien ne s'y voit que par lui, & rien ne s'y fait qu'il ne le faſſe.

J'oubliois à dire qu'il eſt du devoir d'un général d'armée qui aſſiege une ville, de faire ſommer d'abord le gouverneur, & de répéter ſes ſommations en toutes rencontres.

XI. *De la garde des places ; devoir d'un gouverneur de ville, & ce qu'il doit faire quand elle eſt aſſiégée.*

Après avoir diſcouru de la façon d'aſſiéger & de prendre les places, il eſt temps de paſſer aux moyens qu'il faut obſerver pour s'y garantir des ennemis. Outre les fortifications ordinaires, il eſt néceſſaire que tout ſoit contre-miné, & que, pendant les ſieges, & ſurtout depuis qu'on voit que le mineur ſe peut attacher au corps de la

place, l'on prête inceſſamment l'oreille pour écouter ſi on ne travaille point ſous les baſtions. On a pour cela les baſſins & autres inſtrumens.

C'eſt dans ces occaſions preſſantes où il faut que les hommes ſe ſervent de toute leur vertu, & de toute leur induſtrie. Les murailles, les tours & les baſtions qui les couvrent ne les défendent pas. C'eſt à eux au contraire à défendre ces grands ouvrages, qui ne leur ſeroient pas ſeulement inutiles, s'ils n'étoient gens de cœur, mais encore tourneroient à leur honte & à leur déſavantage.

Le gouverneur, ſurtout, doit avoir une merveilleuſe fermeté : il a à ſe défendre de la timidité des habitans qui ſont enfermés avec lui, & tout enſemble de la hardieſſe des aſſiégeans; car c'eſt une choſe très-certaine qu'ordinairement les bourgeois des villes, qui n'ont aucun intérêt à la querelle des Princes, & qui ne ſe ſoucient gue-

re à quel maître ils ſeront ſoumis, voudroient en avoir changé au moment qu'ils ſe voyent aſſiégés, pourvu qu'ils fuſſent aſſurés de la conſervation de leurs privileges, de la continuation de leur commerce, & du libre uſage de leurs biens. Ces choſes, qui ſont les ſeuls objets de leurs deſirs, ſont la cauſe de leurs craintes & de leur inquiétude.

Auſſi les politiques n'ont-ils jamais manqué de prendre des ôtages des villes, ou d'y envoyer des garniſons, pour en tenir la fidélité plus aſſurée. C'eſt en effet une imagination frivole, & contre le bon ſens, que de faire aucun fonds ſur les affections populaires : le peuple eſt un animal ſans tête, c'eſt-à-dire, ſans diſcernement, ſans vue, incapable de toute impreſſion d'équité, & qui ſe porte aveuglément & en fureur où le jette le caprice, & où l'entraîne le torrent de la multitude. Il fait toutes choſes ſans

ſçavoir ni comment il les fait, ni quelle fin il ſe propoſe. Mais pour revenir au gouverneur d'une place aſſiégée, & même de toutes ſortes de places de guerre, & pour en faire ici un crayon, & en donner une idée, voyez à peu près quel en doit être le caractere, & quel en eſt, à mon ſens, la plus parfaite image.

Il doit donc être homme d'un cœur intrépide, & qui regarde le péril & la mort d'un viſage conſtant. Il faut qu'il joigne à cette fermeté les ornemens d'une ame élevée & embellie par les ſoins d'une excellente & libérale éducation; qu'il ſoit ſçavant dans la religion, éloquent, politique, éclairé des lumieres de l'hiſtoire; qu'il ſçache ſurtout ce qui concerne la place où il commande, qu'il en connoiſſe tous les habitans, leurs intérêts & leurs affaires; qu'il n'en favoriſe jamais aucun au préjudice d'un autre, en telle ſorte qu'il acquerre parmi eux la répu-

tation d'homme juſte, & que pour y ajouter le titre d'incorruptible, il ne reçoive jamais aucun préſent des particuliers, ſoit pour les avancer dans les charges publiques de la ville, ou ſous quelqu'autre prétexte que ce ſoit, qu'il ne leur prête point d'argent, de crainte d'être eſtimé homme pécunieux, & par-là s'attirer leur envie & leur haine. Mais au contraire qu'il tâche de leur en devoir, & qu'en ce cas-là il ſoit exact à leur rendre au temps porté par ſes promeſſes, ou leur en payer l'intérêt préciſément aux termes qui en écherront. Il ne doit jamais entrer dans le détail de leur commerce, ni faire des contrats de ſociété avec eux. Il évitera tout de même de ſe laiſſer engager dans aucune paſſion d'amour pour les femmes & les filles de la ville, auxquelles toutefois il fera des fêtes le plus ſouvent qu'il pourra, où il ſçaura mêler la magnificence à la frugalité. Qu'il ne ſouffre jamais de

conteſtation entre les gens de la garniſon & les bourgeois, avec leſquels il faſſe enſorte que ſes capitaines vivent comme il fera lui-même : & ſi quelqu'un d'entr'eux prenoit alliance dans une famille de la ville, qu'il le regarde enſuite comme bourgeois ; car outre l'intérêt du ménage, l'affection conjugale l'y portera tôt ou tard : mais il eſt de la prudence de notre gouverneur de ſe conduire en cela avec toute l'adreſſe poſſible, afin de ne donner aucun dépit à la bourgeoïſie. Il ne doit jamais avoir une extrême familiarité avec les habitans de ſa place, & ne doit être en aucun lieux avec eux, qu'il n'y ſoit le plus fort : qu'il faſſe enſorte qu'en l'aimant & en le craignant, ils appréhendent de le perdre, & de ſortir hors de ſon gouvernement. Il doit vivre preſque d'une même maniere avec les gens de ſa garniſon ; les tenir, au reſte, dans un continuel exercice de leur métier ; être d'une exacti-

tude inflexible pour la diſcipline militaire; faire faire tous les jours la garde avec le même ſoin que s'il y avoit une armée ennemie de cent mille hommes autour de ſa place. Dans le temps le plus calme de la paix, il doit ſonger inceſſamment que la bonace ne ſera pas perpétuelle, & qu'il viendra des orages & des tempêtes qui pourroient faire briſer ſon vaiſſeau, s'il ne ſe préparoit de bonne heure pour en ſoutenir la violence. Les pilotes mettent des ancres dans leurs navires avant que de ſortir du port, & ils ont des cordages pour baiſſer & lever les voiles, ſuivant que les occaſions s'en préſenteront, prévoyant ſagement que la mer ne ſera pas toujours paiſible, & qu'infailliblement l'inconſtance des vents en troublera quelque jour la douceur & la tranquillité. Ainſi le gouverneur doit avoir un ſoin continuel de ſes munitions, les renouveller quand il en eſt temps, viſiter les ma-

gaſins qu'il doit fournir de toutes choſes, faire lui-même très-ſouvent le tour de ſa place dehors & dedans, entretenir toutes choſes en bon état, & ne négliger pas la moindre réparation, voir ſi les gardes ſont bien poſées, ſi les rondes & les patrouilles ſe font diligemment, ſi les ſoldats tiennent leurs armes nettes, & en un mot, vivre dans la place comme un Roi fait dans ſon état, & un pere de famille dans ſa maiſon. Quand il eſt aſſiégé, il doit d'abord donner ordre à ce que toutes les égliſes ſoient ouvertes, & que ceux qui ne peuvent pas porter les armes, y ſoient continuellement au pied des autels, pour y demander le ſecours & la protection du ciel. C'eſt delà que deſcendent les victoires; c'eſt delà que le Dieu des batailles fait ſentir à ſes ennemis la peſanteur de ſon bras, & qu'il en communique la valeur à ceux qui combattent en ſon nom. Notre gouverneur doit connoî-

tre ce qu'il y a de vivres dans la ville ; les ménager dès le premier jour, ſuivant ce qu'il y aura de bouches ; voir ce qu'il y a d'armes & de munitions de guerre ; de quels gens il peut faire état pour ſa défenſe ; voir tous les poſtes du dedans, faire regarder à tous les dehors par les officiers principaux de ſa garniſon ; car du moment que l'ennemi eſt devant une place, le gouverneur n'en doit plus ſortir. Ces choſes étant ainſi obſervées, il doit faire reconnoître le camp & les forces des aſſiégeans ; & ſur toutes ces diverſes connoiſſances, il jugera combien de temps il pourra tenir. Il eſt outre cela néceſſaire qu'il faſſe donner avis de l'état des choſes à ceux qui ont la principale autorité dans la conduite des affaires de ſon parti ; que même il leur repréſente le mal plus grand qu'il ne ſera ; qu'il leur exagere la néceſſité qu'ils ont de conſerver la place, qu'il leur demande du ſecours, & leur fa-

cilite les moyens de lui en envoyer. Si quelqu'un de ſa garniſon eſt fait priſonnier des ennemis, il faut qu'il leur repréſente la ville en état de réſiſter longtemps, quelque néceſſité qu'il y eût de ſe rendre bientôt; que le gouverneur tâche de faire tomber ès mains des aſſiégeans, des lettres par leſquelles il mande à ſes amis qu'il ne craint rien; s'il fait quelque priſonnier, qu'il empêche qu'il ne voie rien dans la ville; tout cela, afin que les aſſiégeans n'aient aucun avis certain au dehors; & d'un autre côté, il doit ſe mettre en ſoin pour être informé de ce qui ſe paſſe; & ce ſoin ſe doit redoubler à meſure que les ennemis s'avanceront vers le corps de ſa place. S'il y a pluſieurs attaques à ſoutenir, il faut qu'il en confie la défenſe à ceux qui, par leur fidelité & leur valeur, en ſeront les plus dignes, ſans faire naître de jalouſie entre les prétendans; & même il pourroit y commettre cha-

que jour un nouvel officier, pour éviter les trahiſons. Quand les aſſauts ſe donneront, il doit y être en perſonne, afin d'aſſurer par ſa préſence ceux qui ſeront commandés pour les ſoutenir. Il eſt encore étroitement de ſon devoir de faire ſoulager les malades & les bleſſés, & de ne rien épargner pour leur procurer une prompte & facile guériſon. Enfin il doit, à la façon de quelques capitaines de l'ancienne Rome (1), ſe dévouer pour le ſalut des ſiens, & pour la conſervation de ſa ville, & ſouhaiter d'être ſeul en butte aux coups des ennemis; demander que tous les malheurs dont ſon parti eſt

(1) Un ſeul exemple ſuffit pour juger de tant d'autres. Porſenna pourſuivant les Romains juſques dans Rome, dont il faiſoit le ſiege, s'attacha à forcer un pont dont la priſe entraînoit celle de la ville: ce pont n'étoit défendu que par un ſeul homme, le fameux Horatius Coclès, qui riut aſſez de temps pour donner celui de rompre le pont derriere lui, & de ſe ſauver à la nage en rentrant dans Rome tout couvert de gloire & de bleſſures. Un jour qu'on lui reprochoit d'être boiteux, il répondit: *Chaque pas que je fais me rappelle le ſouvenir de mon triomphe.* Quelque grande que paroiſſe cette action, il y a peu de grenadiers qui n'en fuſſent capables.

menacé tombent ſur lui ; & que comme une victime publique il en expie toutes les fautes. Ainſi il s'attirera l'eſtime & l'affection de ſes ſoldats, & de tout le peuple, & ſurtout s'il y ajoute la libéralité.

Un gouverneur doit avoir ſon chiffre pour écrire, & être convenu de ſignal avec ceux de ſon parti.

XII. *Des ſorties.*

Les places, comme je l'ai déja dit, ſont fortifiées, non pas pour les rendre imprenables, mais pour retarder les deſſeins des ennemis, & pour en arrêter les progrès ; de ſorte que les aſſiégés ne doivent rien ſe promettre au-delà : car il ne faut pas qu'ils s'imaginent que, ſans quelque accident imprévu, ils puiſſent éviter d'être réduits à la néceſſité de ſe ſoumettre aux aſſiégeans. Ainſi tout ce qu'ils ont à faire, eſt de chercher les moyens pour prolonger le ſiege, & éloigner le temps

de leur réduction. Les ſorties leur ſeront très-utiles pour cela, pourvu qu'elles ſoient fréquentes, promptes, bruſques, ſecretes, & de peu de gens choiſis. Il faut que ceux qui auront une ſortie à faire, exécutent préciſément ce qui leur ſera enjoint, comme de ruiner un travail, de rompre une batterie, d'enclouer du canon, & qu'après cela ils ſe retirent, ſans s'amuſer à pouſſer plus loin leur avantage.

Le gouverneur ſeroit fort heureux, s'il faiſoit paſſer quelqu'un des ſiens juſques au parc de l'artillerie des ennemis, & ſi, par quelque artifice, il faiſoit mettre le feu aux poudres. Cette penſée eſt grande, & l'exécution en eſt très-difficile. On a ſouvent demandé s'il étoit expédient de faire des ſorties; chacun a raiſonné ſelon ſon eſprit, & ſelon ſon ſens. Il n'eſt pas beſoin d'une longue diſpute: il faut que le gouverneur d'une ville aſſiégée ſe regle en cela par la force de ſa garniſon, par

la réſolution qu'elle lui fera paroître, & par les conjonctures qui naîtront de moment en moment.

XIII. *Des ſecours ; comment on peut ſecourir une ville.*

Une ville conſidérable étant aſſiégée, il eſt de la prudence & de l'honneur de ceux à qui elle appartient, de la ſecourir, & d'y jetter des gens pour la défendre, avec des munitions pour y ſubſiſter ; ce qu'il eſt à propos de faire ſecrétement, & à la faveur de la nuit. Un gouverneur de place ne doit jamais recevoir de gens de guerre, ſous prétexte même de lui apporter du ſecours, qu'ils ne conduiſent quelques vivres avec eux, parce que la quantité de monde lui conſommeroit bientôt ce qu'il en auroit, ſi ce n'eſt qu'il en fût ſi abondamment pourvu, qu'il n'eût aucune appréhenſion d'en avoir de néceſſité.

Il ſe préſente ici une choſe digne

d'une réflexion particuliere ; c'eſt qu'un gouverneur ne doit jamais admettre de troupes dans ſa place, qu'il ne ſoit très-certain que ce ne ſont point des troupes ennemies : car il peut arriver que des lettres d'amis étant tombées au pouvoir des aſſiégeans, ils ſe déguiſeroient & ſurprendroient la ville en ſe ſervant du ſignal dont on ſeroit convenu, duquel ils auroient été inſtruits par les paquets interceptés ; & un capitaine qui aſſiege une ville, doit, s'il eſt poſſible, pénétrer dans ces ſortes de ſecrets, pour s'en aider quand il en aura l'occaſion. Bertrand du Gueſclin, après avoir gagné la bataille de Chiſay, ſurprit Niort, en y envoyant des troupes que ceux de la ville crurent être de la garniſon (1).

On ne donne pas ſeulement du ſecours à une ville aſſiégée en y jettant des hommes & des munitions, mais encore en contraignant les aſſiégeans

(1) Voyez la note de la page 177.

d'abandonner leur entrepriſe. Ce qui ſe fait, ſoit lorſqu'on les attaque dans leurs lignes, & qu'on les y force comme à Arras, ſoit lorſqu'en ſe rendant maître de la campagne d'alentour, on les empêche d'aller au fourrage, & de faire entrer des vivres dans leur camp. Il y a un troiſieme moyen, qui n'eſt pas à la vérité de ſecourir une ville aſſiégée, mais de faire enſorte que les ennemis ne s'en puiſſent prévaloir; c'eſt que quelquefois, après qu'une place eſt rendue, les aſſiégeans ſont obligés de retirer leur armée avant que d'en avoir reparé les fortifications; & ainſi le ſuccès en devient inutile. De quoi, ce qui ſe paſſa devant Aire doit ſervir d'exemple (1): quand M. le Maréchal de la Meilleraye, la ville ayant été remiſe entre ſes mains, trouva à propos de faire retraite ſans pouvoir combattre,

(1) Les Eſpagnols pour prendre, en 1641, la ville d'Aire qu'ils venoient de perdre, ſe ſervoient de nos lignes que nous n'avions pas eu la précaution de combler.

parce que les Eſpagnols n'en vouloient pas venir aux mains. C'eſt une maxime à conſidérer, qu'il eſt meilleur d'attendre la fin d'un ſiege pour charger une armée, que de ſe preſſer; parce que pendant le cours du ſiege elle s'affoiblit par la réſiſtance des aſſiégés, & que du côté de la campagne on peut l'incommoder en rendant le fourrage & les convois difficiles, & en y donnant des allarmes continuelles.

XIV. *Ce que les aſſiégeans doivent faire pour empêcher le ſecours.*

Le ſoin d'un général qui aſſiege doit être également partagé aux efforts qu'il fera contre la ville, & à empêcher que les ennemis n'y jettent aucun ſecours. Il lui ſera facile de repouſſer les troupes qui ſeront commandées pour s'y jetter, ſi elles ne ſont compoſées que d'un petit nombre d'hommes; car il ſuffira de bien poſter ſes gardes, & de bien tenir ſûrement

fermées toutes les avenues de ſon camp ; & même on peut laiſſer entrer ces petites troupes dans le camp, & enſuite les envelopper & les défaire. Mais c'eſt une autre choſe, ſi quelque grande armée ſe préſente pour ce ſecours ; car en ce cas-là les aſſiégeans n'ont que deux partis à ſe propoſer, & à choiſir celui qu'ils croiront le plus avantageux au bien de leurs affaires. Le premier eſt d'attendre leurs ennemis dans les lignes, comme Céſar devant Aliſe attendit les Gaulois dans les ſiennes (1) : & pour cela il s'y faut être préparé à loiſir, à l'exemple de cet illuſtre capitaine, le plus grand & plus parfait de tous ceux dont l'hiſtoire ait conſervé le ſouvenir :

L'autre parti eſt de ſortir des lignes, & de ſe préſenter en bataille (2).

(1) La relation de ce ſiege à jamais mémorable, veut être lue avec la plus grande attention : on y trouvera tout ce que l'art & la valeur ont fait de plus grand. Elle eſt admirablement bien écrite dans les commentaires de Céſar. *Guerre des Gaules, l. VII.*

(2) Le ſyſtême d'aujourd'hui eſt qu'on ne doit plus

L'un & l'autre de ces deux partis ont des raiſons capables de faire balancer les réſolutions ; car d'attendre l'événement dans ſon camp, & que les ennemis viennent à l'attaque, on peut tomber en deux inconvéniens très-facheux ; ſçavoir, ou que les lignes ſoient forcées (ce qui arrive ordinairement), ou que l'on y ſoit aſſiégé ; d'où l'on ne ſçauroit emporter aucun avantage ſignalé contre les ennemis, d'autant que tout ce que l'on peut faire de mieux eſt de ſe bien défendre, & de le repouſſer.

Si au contraire les aſſiégeans ſe réſolvent à ſortir de leurs lignes, & à venir en raſe campagne préſenter la bataille, ils levent le ſiege, & leurs ennemis pourront alors prendre leur temps de jetter dans la place autant de gens & de proviſions qu'ils le voudront, & après cette exécution, qui

attendre l'ennemi derriere des lignes ; il n'en eſt pas qui tiennent contre la valeur du ſoldat François.

ſeroit

ſeroit tout leur deſſein, ils ſe retireront ſans rien haſarder.

Je n'ai rien à réſoudre ſur ces difficultés : tantôt il eſt bon de demeurer dans les lignes, tantôt il eſt bon d'en ſortir ; & c'eſt dans ces rencontres importantes qu'un grand capitaine doit faire agir ſon jugement & ſa valeur, & ſe déterminer ſur l'occaſion & la conjoncture des affaires, ſur ſes forces, & ſur celles qui lui ſont oppoſées.

Je dirai néanmoins qu'ordinairement le meilleur eſt de ſortir des lignes pour marcher au devant de l'ennemi, & que le plus ſouvent c'eſt-là le parti le plus ſûr, & tout enſemble le plus glorieux qu'on puiſſe prendre, à condition toutefois que l'on ne leve point le ſiege, & que l'on batte ou que l'on chaſſe l'ennemi.

Quand, après qu'une ville eſt priſe, une armée fraîche vient contre les aſſiégeans, il faut ſortir ſans marchander, ſoit pour le combat, ſoit pour ſe

retirer; & au cas que la retraite ſoit réſolue, il faut, le plus diligemment qu'on le pourra, miner tous les baſtions, & les faire ſauter; afin, pour le moins, que ne pouvant garder cette place, les ennemis ne s'en puiſſent jamais ſervir, ſans la fortifier de nouveau (1).

Mais, ainſi que je l'ai dit ci-devant, il n'y a point de place imprenable; & d'autant que le moment arrive à la fin auquel les aſſiégés ſont contraints de ſe rendre, & de faire leur capitulation, il faut, pour en régler les conditions, obſerver en quel état ſera le ſiege.

XV. *Des capitulations.*

(2) Tamerlan qui fut un conquérant fameux, & dont les conquêtes ont été d'une égale étendue à celle de Bacchus,

(1) Cet avis donné il y a plus de cent ans, a prévalu dans la guerre de 1741. Il n'a cependant eu lieu qu'à l'égard des places frontieres des ennemis.

(2) L'hiſtoire de cet Empereur des Tartares qui vivoit en 1415, a été donné au public en 1722, en 4 vol. in 12. Elle eſt fort intéreſſante.

de Cyrus ou d'Alexandre, avoit accoutumé, quand il ſe préſentoit en armes devant une ville, de faire mettre ſur ſon pavillon un étendard blanc : le lendemain il en faiſoit mettre un rouge, & le troiſieme jour un noir. Il vouloit faire entendre par-là que le premier jour il étoit en diſpoſition de pardonner aux aſſiégés ; que le ſecond, il en puniroit quelques-uns pour leur retardement à lui obéir ; mais que le troiſieme étant paſſé, ils ne trouveroient auprès de lui ni compaſſion, ni miſéricorde. Cet illuſtre infidele portoit ſa ſéverité trop loin, n'y ayant aucune raiſon d'exiger d'un gouverneur la reddition de ſa place avant qu'il ait montré ſon courage par quelque action de vigueur ; & il lui ſeroit même honteux de ſe ſoumettre à la premiere vue des ennemis. De maniere qu'il eſt de la généroſité & de la gloire de celui qui attaque, d'honorer de louange & d'eſtime les efforts que les aſſiégés font

pour leur juſte défenſe, quand ils ſont dans une ville bien fortifiée; c'eſt-à-dire, tant qu'ils ne ſont rien par une haine trop animée, & par une opiniâtreté téméraire.

Mais leur place étant foible, ou hors d'état, & que ſans qu'il y ait aucune apparence de ſalut pour eux, ils oſent refuſer obéiſſance à une grande armée, & arrêter le cours de ſes progrès, il eſt des loix de la guerre de ne leur accorder aucune grace, & même on a droit de les faire mourir. C'eſt une maxime conſtante, & qui eſt dans un plein & entier uſage, laquelle par conſéquent ſert de preuve ſolide, que les articles d'une capitulation doivent être moins favorables aux aſſiégés, à proportion qu'ils ſont plus prêts d'être forcés quand on eſt attaché au corps de leur ville, & qu'il y a une mine chargée & prête à jouer: il ſeroit raiſonnable que tous ſe rendiſſent à diſcrétion, d'autant qu'ils ne ſçauroient

plus tenir ; & à plus forte raiſon s'il y avoit une breche, & que les aſſiégeans y euſſent fait un logement dont ils ne puſſent être chaſſés. On en uſe toutefois avec plus de douceur ; car les loix du chriſtianiſme, dont la modération a tempéré ce qu'il y avoit de barbare & de cruel dans la guerre, ordonnent ſecrétement aux vainqueurs de ne point abuſer de leur victoire, & de laiſſer tomber les armes de leur main en même temps que leurs ennemis ſe ſoumettent, & qu'ils ſont déſarmés. Ainſi on voit rarement que les gens ſe rendent à diſcrétion, outre que cette maniere de ſe rendre n'eſt guere plus déſavantageuſe à des aſſiégés pour l'effet, que le ſeroit une reddition avec des articles très-honorables, parce qu'ils reçoivent toujours un honnête traitement.

XVI. *Des villes prises de force; du pillage.*

Il arrive très-souvent que dans les assauts la valeur des assiégeans va plus loin que l'on ne l'a prévu, & que les assiégés sont emportés de force. Alors la ville tombe dans le malheur le plus épouvantable qu'elle ait pu appréhender. Tout s'y regle par l'aveugle fureur des armes, & il n'est pas quelquefois au pouvoir des chefs de sauver les choses les plus saintes, de l'avarice & de l'insolence du soldat, qui s'attache indifféremment où il croit pouvoir faire quelque profit. Il est pourtant de la prudence d'un général d'y apporter toute l'autorité de son caractere, & d'y employer toute la sévérité de la discipline; car outre les sentimens de pitié qui le doivent émouvoir, c'est que tout se perd, sans que l'armée en tire avantage; & si elle en reçoit aucun, elle en est ruinée, se rélâchant de

l'obſervance des loix de leur profeſſion. Ainſi avant que l'on aille à l'aſſaut, un général prévoyant peut faire refaire un ban, qui défende ſur peine de la vie à qui que ce ſoit, de rien piller, & qui rende coupable de crime capital tout homme de ſon armée, qui ſera trouvé ſaiſi d'aucun meuble de la ville, s'il ne lui eſt venu par le partage qui en auroit été fait, ou s'il ne l'a acheté de quelqu'un de ſes compagnons, auquel il ſeroit échu par cette diſtribution; & afin que cette ordonnance ait plus d'effet, il faudra déclarer tous les biens, meubles & immeubles appartenans aux bourgeois & ſoldats de la ville, qui ſeront ſur le point d'être forcés, acquis aux troupes, ſuivant le partage qui leur en ſeroit fait, en cas qu'elle fût emportée; & la ville étant forcée, leur partager de bonne foi tous les biens, leur donner même en mariage des filles de la ville; comme nous voyons dans Homere que cela ſe

pratiquoit entre les capitaines Grecs. Ce ſeroit un moyen de faire tous les ſoldats riches, de faire des colonies ſans donner ſujet de plainte, & enfin de deux peuples en faire un ſeul. Les Romains en uſoient ainſi pour les dépouilles des ennemis : leurs Dieux en avoient une partie, la république une autre, le général de leurs armées une troiſieme, & les ſoldats avoient le reſte. Et cette façon équitable de diſtribuer le butin, a été une des principales cauſes de la grandeur de Rome ; car ces ſages maîtres de l'univers ſçurent par-là mêler en faveur des gens de ſervice, l'honneur aux richeſſes, & les louanges aux récompenſes.

XVII. *De la réparation d'une ville priſe.*

De quelque maniere qu'une ville ait été réduite, il faut que celui qui l'a reçue à ſon obéiſſance la pourvoie d'un ſage & vaillant gouverneur, & d'une garniſon ſuffiſante pour la gouverner.

Il doit toutefois prendre garde à ne pas affoiblir trop ſon armée, & il eſt obligé de penſer à tout ce qui concerne la guerre qu'il a entrepriſe avant que d'établir une garniſon. Les Romains commandoient aux bourgeois des villes qu'ils conquéroient, de leur donner des ôtages, & par ce moyen les contraignoient à ſe défendre eux-mêmes contre leurs anciens amis, qui étoient les ennemis de Rome. Il faut, outre cela, que le conquérant donne ordre de réparer les fortifications ruinées par le ſiege; ſurtout qu'il careſſe les habitans, qu'il leur donne eſpérance qu'ils ſeront heureux ſous la domination où ils ſont nouvellement engagés; qu'enfin il leur ôte le ſouvenir de leur premier état, & qu'il leur donne ſujet de croire qu'ils ſeront plus heureux après leur réduction qu'ils ne l'étoient auparavant; qu'ils ſeront entretenus dans leurs anciennes coutumes, & que leurs privileges ſeront

augmentés, bien loin de ſouffrir aucune diminution.

XVIII. *Quand on doit lever les ſieges.*

Les entrepriſes que l'on fait pour les ſieges ne réuſſiſſent pas toujours, & quelquefois il y a des raiſons invincibles de s'en départir, & de lever le ſiege. Quand cette néceſſité vient de l'imprudence du général d'armée, ou qu'il y eſt forcé par la préſence des ennemis, il en reçoit de la honte, & en eſt juſtement blâmé : mais quand cette même néceſſité vient d'une cauſe ſupérieure, ou, pour mieux dire, de la main de Dieu, comme de maladies incurables, qui font périr les ſoldats, ou d'un temps ſi fâcheux, ſoit par les chaleurs, ſoit par les pluies, que l'on ne puiſſe rien avancer, & que cependant l'arriere ſaiſon approche, qui engageroit l'armée à des marches difficiles, & qui rendroit une retraite impoſſible, ce général eſt ſimplement à

plaindre comme un homme malheureux; mais il ſe doit ſoumettre à ces accidens, & s'y conduire avec le plus de précaution qu'il pourra. Si les ennemis ſont en campagne, il faut qu'il leur cache ſon deſſein, &, qu'il leur en dérobe l'exécution, & en un mot, qu'il prenne ſes meſures ſi juſtes, que ni les aſſiégés, ni les armées de la campagne n'y puiſſent apporter aucun empêchement, ni aucun dommage aux troupes lorſqu'elles délogeront. Ce qui eſt d'autant plus néceſſaire, que ces délogemens ne ſe font preſque jamais ſans déſordre, ni ſans précipitation.

CHAPITRE VII.

I. *De la guerre de mer.* II. *Des ſieges des villes maritimes.*

I. *De la guerre de mer.*

QUELQUE connoiſſance que nous ayons des anciennes guerres maritimes faites par les Perſes, les Grecs, les peuples inſulaires de la mer Méditerranée, les Siciliens, que je dois compter entre ceux de la nation Grecque, les Carthaginois & les Romains, nous ne pouvons preſque en tirer aucune regle pour celles que l'on fait de notre temps : notre uſage eſt tout différent de la pratique de l'antiquité, & l'invention de l'artillerie a rendu inutiles toutes les machines dont on ſe ſervoit autrefois ; à peine même pourroit-on former des préceptes ſur ce que nos ancêtres ont fait, quand on ne prendroit les choſes que longtemps

depuis que l'on ſe ſert du canon. Enfin les maximes en ſont toutes nouvelles; car il eſt certain que la mer n'eſt pas plus ſujette aux mutations des vents, que le ſont les manieres dont les combats s'y exercent. La grandeur des vaiſſeaux, les eſpeces d'armemens, les équipages & les brûlots changent preſque toutes les années, & rarement dans les mêmes combats ſe ſert-on de la même méthode; car tantôt on trouve à propos de venir à l'abordage, tantôt il le faut éviter, de crainte des brûlots, ou d'eſſuyer de trop près les bordées du canon ennemi.

La guerre de mer eſt, dit-on, d'une extrême dépenſe, & on n'en reçoit ordinairement qu'une très-petite utilité. C'eſt en effet un étrange embarras, lorſqu'il faut faire paſſer la mer à une grande armée : elle eſt preſque hors d'état de ſervir quand elle prend terre : la fatigue que les ſoldats ont eue dans les navires les rend incapables d'agir,

juſqu'à ce que la terre les ait remis dans leur état naturel. Mais d'un autre côté, il eſt vrai que quantité d'actions célebres ſe ſont faites ſur la mer: l'expédition des Argonautes eſt toute maritime (1); les Grecs y acheverent la défaite de Xerxès; Auguſte s'y aſſura de l'empire de l'univers; & Rome, en un mot, n'auroit jamais été reconnue dans l'Afrique, dans l'Aſie, dans la Grece & ailleurs, ſi l'on y avoit toujours négligé de prendre ſoin des affaires maritimes. Au reſte, les grands coups du commerce ſe font par le moyen des flottes & des vaiſſeaux; & enfin un grand état, dont la puiſſance ne s'étend pas ſur la mer, n'a qu'une autorité imparfaite, & c'eſt en ce ſens-là que l'Oracle autrefois répondit aux Lacédémoniens, qu'ils priſſent garde

(1) L'expédition des Argonautes eſt celle dont étoit chef Jaſon, & qui avoit avec lui Hercule, Théſée, Caſtor, Orphée, &c. Ils allerent à Colchos, & y conquérirent la Toiſon d'or. Le nom d'Argonautes vient de celui d'Argo, que portoit le vaiſſeau qu'ils montoient.

à ne pas avoir un empire défectueux & mutilé.

Il y a un art de ranger une armée ſur la mer, comme il y en a un pour la plaine campagne ; l'ordonnance en peut être en croiſſant, qui eſt la façon la plus ordinaire : on la peut diviſer par eſcadres, avoir des gens de réſerve, tout de même que dans les armées de terre ; & il la faut diſpoſer toujours enſorte que les vaiſſeaux ſe puiſſent donner réciproquement du ſecours. Chaque commandant ſuit les ordres de l'amiral, ſoit immédiatement, ſoit par la voie des vice-amiraux. Le plus grand avantage que l'on ſe puiſſe procurer en cette ſorte de guerre, eſt celui de bien prendre le vent : à propos de quoi je dirai en paſſant, que les capitaines de mer doivent avoir une entiere croyance à leurs pilotes (1).

(1) Il ſeroit encore mieux que les officiers de Marine fuſſent auſſi inſtruits dans la navigation, que le ſont ordinairement les pilotes. La connoiſſance du pilotage eſt pour eux quelque choſe de ſi néceſſaire,

Enée, dans Virgile, n'arracha point le timon de ſon vaiſſeau de la main de Palinurus; & les conſuls M. Emilius, & Servius Fulvius, firent périr par le naufrage 294 vaiſſeaux de la flotte Romaine, pour s'être mis à la mer contre l'avis des experts mariniers (1). La flotte qui demeure la derniere ſur le champ de bataille, eſt réputée pour victorieuſe ſans conteſtation. Il eſt de la prudence de l'amiral de ſçavoir ſéparer les navires ennemis, & de tenir les ſiens enſemble; de bien pourſuivre les fuyards, & de s'être préparé des lieux de retraite & de ſûreté, en cas qu'il fût contraint d'en chercher.

Quelquefois ſur la mer Méditerranée, les galeres ont à combattre de grands vaiſſeaux : ſi le temps eſt calme, les navires ont du pire, à cauſe des rames; mais s'il y a du vent, les

qu'il n'y en a point aujourd'hui qui n'en ait fait une étude particuliere.

(1) Ce fut l'an 498 de Rome, après que les Romains eurent pris ou coulé à fond, ſur les côtes de Sicile, cent trente-quatre vaiſſeaux Carthaginois.

galeres ne leur peuvent apporter de déſavantage, & courent grands riſques d'être priſes.

Les flottes, ſurtout, ſont excellentes pour faire des diverſions, & donner jalouſie aux ennemis.

Je ne parle point ici des naufrages, ni de ce qu'il faut faire dans les tempêtes, non plus que de toute la façon de naviger : cela regarde l'art de la navigation, qui mériteroit un traité ſéparé ; ſur quoi on a écrit pluſieurs fois (1).

II. *Des ſieges des villes maritimes.*

On ſe ſert ſouvent des armées navales pour les ſieges des places maritimes. Nous avons dans l'antiquité les exemples du ſiege de Troye, de Tyr, de Syracuſe & de Carthage ; & de nos jours nous avons ceux d'Oſtende, de la Rochelle & de Dunkerque.

(1) On trouvera chez Jombert, rue Dauphine, les principaux livres qui concernent cet art.

Les Anciens ſe ſervoient de leurs vaiſſeaux pour planter des échelles, qu'ils levoient par des poulies attachées au haut des mâts : mais le canon a ruiné toutes ces ſortes de machines, auſſi-bien que les beliers, & les forces mouvantes d'Archimede. Ainſi tout ce que fait ordinairement une flotte en matiere de ſieges, c'eſt d'empêcher que les vivres & le ſecours n'entrent par mer dans les places aſſiégées, & de les ruiner à coups de canon, en cas que l'on puiſſe en approcher à la portée; à quoi on ne s'expoſe pas, parce que l'artillerie de la place mettroit tous les navires en poudre; de ſorte que l'on ne peut faire de plus grands efforts avec une armée de mer, ſi ce n'eſt que la fortune faſſe naître des occaſions extraordinaires & imprévues, comme des ſurpriſes & des intelligences (1). Je ne

(1) L'auteur auroit pu dire auſſi que les flottes ſont d'une grande utilité aux places aſſiégées, par les ſecours de toute eſpece qu'elles peuvent continuellement leur fournir.

dis point ici que quelquefois on eſt obligé de faire des digues dans des ſieges de places maritimes, ſoit pour y arriver, comme il fut fait à Tyr par Alexandre (1) ; ſoit pour fermer tout le commerce de l'eau, comme le feu Roi, d'incomparable mémoire, fit à la Rochelle (2).

Je pourrois entrer dans le détail des équipages, & dans celui de la conſtruction des bâtimens, & de leurs parties ; de radoubemens de vaiſſeaux, du canon, des armes, des munitions, des vivres, des manœuvres, des chefs, des ſoldats, & de la diſcipline.

Je pourrois encore parler des embarquemens, des partances, de la maniere de marcher, du droit de la mer, des conſeils, des priſes, des jugemens, des entrées dans les ports, & en un

(1) Le ſiege de Tyr par Alexandre eſt un des plus mémorables de l'antiquité. *Voyez Quinte-Curce, l. IV.*

(2) La fameuſe digue de la Rochelle fut la cauſe de la priſe de cette ville en 1628. On en voit la deſcription dans l'excellent ouvrage du Maréchal de Puyſegur, intitulé *l'Art de la Guerre.*

mot, de toute l'économie des guerres maritimes : mais outre que je crains de m'engager dans un traité trop ennuyeux, c'eſt qu'il y a des maximes générales, dont j'ai diſcouru à l'égard des armées de terre, qui ſe peuvent appliquer à celles de la mer, & qu'il faut que chaque capitaine ſe regle par la grandeur de ſon navire, & par la longueur & la qualité du voyage qu'il entreprend.

Enfin il faut ici ſe ſouvenir de cette maxime univerſelle, que l'eſpérance de la gloire & du profit, engage les hommes aux grandes entrepriſes, & les rend intrépides dans les plus périlleuſes occaſions. Ainſi quand un état voudra ſonger avec effet à ſe fortifier ſur la mer, il doit trouver des moyens de procurer des honneurs & des récompenſes à ceux qui s'y appliqueront. Les Romains accorderent à C. Druiſius, après avoir vaincu les Carthaginois par une bataille navale,

(1) le triomphe de la mer, de faire porter devant lui des flambeaux, & d'être précédé par des joueurs d'inſtrumens. Ils honorerent auſſi de couronnes navales (2) ceux qui avoient bien combattu ſur la mer, & par-là y attirerent des gens de toutes ſortes de conditions ; ce qui enſuite produiſit de fameux exploits, & des triomphes maritimes.

(1) Le *Triomphe* de la mer ſe faiſoit ainſi : après le combat, lorſque l'on avoit pris des vaiſſeaux ennemis, on attachoit leurs pavillons à leurs haubans, & on les faiſoit paſſer en *Triomphe* depuis l'avant d'une flotte juſqu'à l'arriere.

(2) Il y avoit deux eſpeces de *Couronnes navales ;* l'une nommée *Simple*, & l'autre *Roſtrale :* la premiere ſe donnoit aux ſoldats qui avoient les premiers ſauté à *l'abordage ;* la ſeconde étoit deſtinée aux généraux qui avoient remporté ſur mer de très-grandes victoires ; celle-ci étoit ornée de figures de proues de vaiſſeaux.

CHAPITRE VIII.

Des guerres civiles.

I. *Comment il les faut prévenir.* II. *Comment il les faut diſſiper.*

I. *Comment il les faut prévenir.*

ENCORE que je ſçache bien que ce ne ſoit que par un abus général qu'on a donné le nom de guerre aux diſſenſions qui naiſſent dans un état entre les concitoyens, je ne laiſſerai pas de traiter ſommairement ici de ces agitations domeſtiques & intérieures, afin de ſuivre l'ordre & la partition de ceux qui ont écrit de la guerre, & que l'on ne m'accuſe pas d'avoir voulu paroître trop ſingulier en cette matiere. En effet, ces eſpeces de guerre ne ſont que des révoltes, & d'injuſtes déréglemens qui ſe font toujours contre la majeſté publique des loix, où il ſe

trouve un mêlange continuel d'insolence, d'avarice, d'envie, de débauche & d'ambition, qui sont les pestes dont le poison infecte toutes les différentes manieres de gouvernemens.

Il appartiendroit mieux à un politique d'écrire de ces sortes de mouvemens, qu'à un philosophe militaire; & toutefois j'en dirai quelque chose, par la raison, qu'encore que l'art de réprimer les révoltes soit confus dans la science civile, qu'il en fasse une des parties essentielles & principales, & que ces sortes de guerre doivent être mises dans le genre des séditions, comme je l'ai dit, néanmoins, si on cesse d'en regarder la source & le principe, & même jusques à certains mouvemens, il est constant que la guerre civile est véritablement une guerre.

L'histoire nous en donne des exemples dans tous les temps, & en tous les états : en Perse, du jeune Cyrus contre Artaxerxès; en Macédoine, des

ſucceſſeurs d'Alexandre, qui fut une défection univerſelle des capitaines contre ſa veuve & ſon fils; en Sicile, contre les peuples & leurs tyrans; à Rome, entre les principaux ſujets & le Roi Tarquin, entre le peuple & les Patriciens; entre Coriolan exilé, & le peuple, entre Marius & Sylla, Catilina & le ſénat, Céſar & Pompée, Auguſte & Antoine, Galba & Néron, & ſucceſſivement entre tant d'autres prétendans à l'empire: en Pologne, la défection des Coſaques eſt une guerre civile perpétuelle; en Angleterre, entre la Roſe rouge & la Roſe blanche, les ſujets & leur Roi; en Hollande, par l'union qui s'y eſt faite contre le Roi catholique: l'égliſe même a eu ſes ſchiſmes; l'Italie ſes guelphes & ſes gibelins; en Eſpagne, entre Dom Pedro le cruel, & Henri de Tranſtamare; en France, nous en avons eu à pluſieurs repriſes; des ſucceſſeurs de Clovis, entr'eux; entre Frédegonde & Brunehaud;

Brunehaud ; Louis le Débonnaire & ſes fils ; Louis le Gros, & les Seigneurs François ; Philippe le Velu, comte de Boulogne, & la Reine Blanche, mere de S. Louis : entre les maiſons de Bourgogne & d'Orleans, Charles, Dauphin & Iſabeau de Baviere, ſa mere : la guerre du bien public, ſous Louis XI, & de notre temps les guerres de la religion, la ligue, les ponts de Cé, & la fronde. Enfin ſi je voulois faire un dénombrement de toutes les guerres civiles qui ſe ſont faites parmi les Juifs, en Grece, en Egypte, en Afrique, en Tartarie, dans la Chine, en un mot, par toute la terre, des guerres ſerviles, des changemens, & des ruines d'états, il faudroit faire l'hiſtoire de tous les ſiecles, & de toutes les nations du monde ; tant il eſt vrai que la légéreté & l'inconſtance eſt naturelle aux hommes, & que la viciſſitude & l'inſtabilité des affaires eſt reconnue dans toute l'étendue de l'univers. Il

n'y a jamais eu de guerre civile où l'injuſtice & le mêlange de l'ambition, & des autres maux dont j'ai parlé ci-devant, ne ſe ſoit fait reſſentir.

Les capitaines doivent tenir preſque la même conduite dans les guerres civiles, qu'ils font dans les guerres ordinaires & légitimes; ſoit qu'il s'agiſſe de la campagne, ſoit qu'il s'agiſſe d'aſſiéger des places; je dis preſque d'autant qu'ils doivent conſerver très-ſoigneuſement le plat-pays, afin de maintenir les peuples dans les intérêts de leur parti : outre que jamais l'obéiſſance n'eſt ſi grande dans les guerres civiles que dans les autres, & que les défections y ſont plus fréquentes & plus à craindre.

II. *Comment il les faut diſſiper.*

Mais il eſt de la ſageſſe des Rois dans les monarchies, & des magiſtrats dans les républiques, de prévenir ces dangereux mouvemens. Tout le ſecret

pour cela eſt de s'attirer la direction générale & particuliere des affaires, & de ne ſouffrir jamais qu'aucun ſujet, ni aucun corps de ville, ſociété ou communauté, s'éleve au-delà de ſes anciennes bornes, ſous quelque prétexte que ce ſoit. Ce fut pour cette conſidération que l'Oſtraciſme fut très-judicieuſement introduit dans Athenes, & le Pataliſme à Syracuſe (1). Il faut enfin que l'autorité publique s'oppoſe inceſſamment & ſans relâche aux innovations, ſans permettre, non pas

(1) L'Oſtraciſme & le Pataliſme étoient à peu près la même loi : elle banniſſoit pour dix ans ceux dont l'autorité, les richeſſes & le mérite étoient ſi grands, qu'il étoit à craindre qu'il n'en réſultât quelque inconvénient pour la liberté publique : il arrivoit ſouvent que l'envie & l'inquiétude l'emportoient ſur la reconnoiſſance & ſur l'équité.

Ces loix différencioient entre elles en ce qu'à Athénes l'Oſtraciſme y étoit utilement établi : on n'y pouvoit bannir qu'un ſeul & grand perſonnage à la fois, & cela n'arrivoit que tous les cinq ans, encore falloit-il que ſix mille citoyens euſſent écrit ſur une coquille le nom de celui qu'ils vouloient qu'on bannît : au contraire à Syracuſe les principaux de la république ſe banniſſoient, par la ſeule crainte qu'ils avoient les uns des autres ; il ſuffiſoit de mettre une feuille de figuier dans la main de celui qu'on vouloit renvoyer. Cette loi avoit lieu dans Argos. *Ariſt. repub. l. V. ch. III.*

même pour la moindre choſe, que qui que ce ſoit s'attribue & s'arroge aucune ampliation de droits, d'immunités, ou de privileges, ni que l'on brigue l'affection des peuples, que l'on s'impatroniſe dans les charges, les bénéfices, les gouvernemens, c'eſt-à-dire, que l'on en faſſe comme des héritages aux familles; que l'on ſe veuille acquérir une eſtime extraordinaire, & ſurtout il eſt expédient d'empêcher, que perſonne ne s'enrichiſſe outre meſure; car par cette ſévérité exacte & continue, on fera que tout le monde demeurera dans ſon devoir, qu'il y aura de l'égalité entre les ſujets avec la diſparité néceſſaire au bien des états. Ainſi on garantira les particuliers des vices d'ambition, d'envie, d'avarice, d'injuſtice & de débauche; ainſi tous ſeront gens de bien; ils ne feront aucune entrepriſe, ils ſeront heureux, & aimeront le gouvernement; en un mot, tout ſera dans une parfaite in-

telligence, il n'y aura jamais de ſédition, jamais de remuemens, & jamais de guerres civiles.

Que ſi nonobſtant il arrive qu'en trompant la prudence des Rois & des magiſtrats, quelqu'un mette des troupes rébelles en campagne, & qu'il faille combattre un déſordre préſent, il faut agir ſelon le tempérament des peuples que l'on a à gouverner, auſſibien que ſelon la qualité du déſordre; & en cela imiter le docte médecin, qui ſe regle par la conſtitution de ſon malade, & par la nature de la maladie dont il entreprend de le guérir. Les Eſpagnols ne pardonnent jamais le crime d'avoir pris les armes contre l'état : les François au contraire, le pardonnent toujours, quand les coupables implorent la clémence du Prince; & nous voyons peu d'exemples dans notre hiſtoire, qui montrent qu'un rébelle repentant ait été puni du dernier ſupplice, ſurtout s'il y a eu un

parti formé. Les Eſpagnols ont leurs raiſons : mais ſi leur conduite ſemble propre pour empêcher les révoltes, elle les rend irremédiables, & ôte toute confiance aux eſprits ; leſquels par conſéquent ne ſont plus capables de retour, ni de repentir. Les François, d'un autre côté, ont leur politique en pardonnant ; & ſi leurs maximes ſont moins utiles pour empêcher ces eſpeces de guerre, elles ſont infaillibles pour les éteindre. Parmi nous, une amniſtie ramene ſûrement les gens à leur devoir ; & un homme qui, par promptitude & par un dépit légérement conçu, s'eſt imprudemment engagé dans un mauvais parti, eſt bien aiſe de trouver un honnête expédient pour s'en retirer, ſans mettre en péril ſa vie & ſa fortune ; & à mon ſens, la conduite Françoiſe eſt en cela plus ſage que n'eſt celle des Eſpagnols. Enfin il y a un moyen général pour diſſiper les ligues, & rom-

pre les confédérations des révoltés, leſquels ſe ſeroient mis en armes; c'eſt de négocier inceſſamment avec les principaux d'entr'eux, leur donner au-delà de ce qu'ils pourroient ſouhaiter; & ces chefs, quoiqu'ils écoutent ſimplement les propoſitions qui leur ſeront faites (comme ils le font font toujours), perdront la croyance de leurs troupes, auront jalouſie les uns des autres; & ainſi ne pouvant plus agir de concert enſemble, peu à peu tous leurs deſſeins & leurs vaines eſpérances s'en iront en fumée.

CHAPITRE IX.

De la Discipline.

I. *Des loix de la guerre.* II. *De la justice civile.* III. *Des crimes & de la punition.* IV. *De la solde.* V. *Des récompenses.* VI. *Des conseils, du secret & des espions.* VII. *Des alliés.*

I. *Des loix de la guerre.*

Je ferois ici une répétition importune, si je redisois pour la seconde fois ce que j'ai dit ci-devant de la discipline qui regarde le commandement & l'obéissance. Ainsi je me contenterai de dire, que la guerre a ses loix tout de même que la paix a les siennes, & que le tumulte des armes ne doit point étouffer la voix de la justice, qui toujours se fait entendre, & se fait obéir par la force & la vigueur de ses dispositions. Celles qui se sont faites

pour la guerre, ſont écrites & non écrites; elles concernent ou les choſes civiles, ou les choſes criminelles.

II. *De la juſtice civile.*

Les civiles ſont de faire la police ſur les vivres, obliger les ſoldats de ſe ranger dans leurs quartiers aux heures preſcrites, les faire vivre dans la regle, leur faire tenir leurs huttes & leurs tentes nettes, les employer à quelques ouvrages, de crainte qu'ils ne tombent dans l'oiſiveté, empêcher qu'ils ne faſſent trop de bruit, qu'ils n'aient des femmes de mauvaiſe vie avec eux, les faire ſoigneuſement traiter dans leurs bleſſures, avoir ſoin que le pain leur ſoit diſtribué ſans manquer, & qu'ils aient de bons habits; faire marcher ſûrement les bagages, rendre la juſtice entre tous les gens de l'armée, en ce qui pourroit être de leurs différends civils; écouter les plaintes des ſoldats, & leur en faire raiſon, donner

des paſſeports, & expédier des congés. On ne peut rien faire de plus utile pour le bien d'une armée, que de prendre le ſoin des vivres : mais ce n'eſt pas aſſez de trouver les moyens d'en faire venir dans les camps, & de les en fournir en abondance, il eſt encore néceſſaire de les y faire bien ménager, & d'en empêcher une trop grande & inutile conſommation.

La ſageſſe des Romains, qui partout eſt à ſuivre, quoiqu'elle ſoit plutôt admirable que facile à imiter, nous donne là-deſſus des exemples immortels (1) : on ne peut rien alléguer de ſi grand, ni de ſi beau ſur cette matiere, que la parcimonie de Scipion,

(1) *Polybe, l. VI, ch. VII,* parle des châtimens qu'on infligeoit aux ſoldats Romains, & de leurs récompenſes. Aucun officier ne peut ſe diſpenſer d'étudier les *Inſtitutions Militaires* de Vegece. Il y en a une traduction par M. de Sigrais, qui certainement fait honneur à l'original. Il vient de paroître auſſi un excellent *Traité de la Milice des Grecs*, par M. Bouchaud, qui nous apprend la maniere dont ils ſe gouvernoient dans leurs armées : l'un & l'autre de ces livres renferment les premiers principes de la ſcience militaire, & doivent être lus avec attention par tous ceux qui ſe deſtinent à la profeſſion des armes.

qui ne ſe contenta pas de vivre dans ſon camp des mêmes viandes dont vivoient ſes ſoldats, il défendit encore la ſomptuoſité des tables & des repas à toutes les perſonnes de qualité de ſon armée; il voulut même que tout le monde mangeât debout, & il chaſſa les cuiſiniers & autres gens, dont le métier étoit d'entretenir la délicateſſe & la profuſion. Caton, à l'exemple des Carthaginois, interdiſoit le vin à ſes troupes dans les temps où il y avoit quelque choſe à entreprendre; car il ſçavoit bien que l'excès que l'on en fait trouble l'eſprit de ceux qui en boivent, & les rend plus capables de ſédition & de déſobéiſſance: ainſi il ne permettoit pas que ſes gens en fiſſent un trop fréquent uſage. C'eſt par une ſemblable raiſon qu'Ariſtote, dans ſon économique, ne veut pas que l'on en donne aux eſclaves. Metellus ne permettoit pas que l'on vendît rien de cuit à ſes ſoldats; & Peſſe-

nius répondit aux ſiens qui lui demandoient du vin en Egypte : *Hé quoi! mes camarades, vous avez le Nil: ſon eau ne ſuffit-elle pas pour vous garantir contre la ſoif?* Enfin s'il falloit apporter les différens exemples qu'Adrian, Caracalla, Alexandre Severe, Carus, Julian, & tant d'autres Empereurs nous ont laiſſés; du ſoin qu'ils ont pris d'étouffer le luxe & la délicateſſe dans leurs armées, & ſi je voulois faire ici le portrait de tous les grands Princes qui ſe ſont contentés de pain cuit ſous les cendres, de lard, de fromage, & de vinaigre, je ſerois contraint de faire un gros volume au lieu d'un ſimple Traité. La ſobriété des Lacédémoniens eſt ſurtout digne d'une louange éternelle; & que Pauſanias, victorieux des Perſes à la bataille de Platée, eut bonne grace de ſe moquer de la ſuperfluité des feſtins de Mardonnius, leur général, qui venoit d'y perdre la vie! Les Turcs, les Perſes

& les Tartares, vivent aujourd'hui dans les armées, avec une merveilleuſe frugalité : ils y boivent du lait de jument, & un peu de ris, & quelques viandes groſſieres les nourriſſent. Après tout, ceux qui par un bon ménage ſçavent ôter de l'uſage des richeſſes, ce qu'il y a de pernicieux, ſont ſeuls dignes d'en avoir la poſſeſſion : on en peut aimer ce qu'elles ont de néceſſaire & de légitime; mais il en faut haïr ce qu'elles contiennent de vicieux & de déréglé.

III. *Des crimes, & de la punition.*

Les crimes des gens de guerre ſont l'impiété & les blaſphêmes, le ſacrilege, le viol, l'incendie, la trahiſon, la déſobéiſſance en fait important, & le murmure & l'inſolence, la fuite dans les occaſions, l'abandonnement du drapeau, le pillage, le larcin (qui ſont deux crimes différens), le duel, le meurtre, la défection quand ils ſe ſont

transfuges, & la déſertion qu'ils commettent, en quittant ſans en avoir eu la permiſſion.

Tous ces crimes ſont parmi nous puniſſables du dernier ſupplice : la connoiſſance & le jugement en appartient aux capitaines qui, ayant inſtruit le procès d'un criminel, le jugent dans le conſeil de guerre. Un général a le droit de vie & de mort. Les Locriens autrefois, par le conſeil de Charondas, leur légiſlateur, ne puniſſoient pas de mort les ſoldats qui avoient pris la fuite, mais ils les contraignoient de porter une quenouille au lieu d'une épée, avec des habits de femmes; & en paroiſſant ainſi vêtus, garder une marque perpétuelle de leur honte & de leur peu de cœur.

Jamais il n'y a eu de milice réglée, ſans qu'il n'y ait eu des peines preſcrites pour réprimer les crimes, & pour ôter aux jeunes gens le deſir & l'audace de faillir. De combien de diffé-

rentes peines les Romains, entre les autres peuples de la terre, ont-ils puni les fautes de leurs ſoldats? Ils les ont même châtiés pour les menſonges; ils les ont chargés d'ignominie, en les forçant de s'habiller en femmes, à l'exemple de ceux de Locres : ils les ont privés de leur ſolde; ils les ont fait aſſommer à coups de bâton; ils les ont fait percer de coups d'épée; ils les ont fait battre de verges juſques à la mort; ils leur ont coupé les veines; ils les ont lapidés à la façon des Egyptiens, des Juifs & des Macédoniens; ils les ont décimés; ſurtout le crime de déſertion leur a été un objet de haine & de vengeance, en telle ſorte que les biens de ceux qui mouroient dans la déſertion étoient confiſqués au public; en un mot, ils ont été ingénieux à trouver divers moyens pour leur faire appréhender de ſortir des bornes les plus étroites de leur devoir.

IV. *De la ſolde.*

Il eſt vrai que l'horreur des ſupplices, & l'image cruelle des tourmens, retient les hommes, & leur donne la crainte de mal-faire : mais pour les exciter à la gloire, il faut ajouter le ſalaire dû à leur valeur, & la récompenſe qu'ils méritent par leurs illuſtres actions.

Dans les premiers temps, depuis la naiſſance de Rome, les citoyens ont défendu leur patrie à leurs dépens ; ils recevoient pourtant de quoi ſe nourrir : on leur donnoit des habits, & ils avoient part au butin qu'ils faiſoient ſur les ennemis, comme à l'honneur de les avoir ſurmontés.

Il y avoit près de trois cens ans que Rome étoit fondée, avant qu'on y eût parlé de donner aucun ſalaire fixe à ſes enfans ; comme ſi tous euſſent été perſuadés qu'à cette mere glorieuſe & féconde ils devoient tous leurs ſoins,

& qu'ils ne devoient pas épargner, pour ſa gloire & pour ſon repos, la vie qu'ils avoient reçue dans ſon ſein. Mais comme toutes choſes ſe changent avec le temps, il arriva trois cens ans après la fondation de cette ville, Reine de l'univers, que l'on y établit un fonds pour la ſolde des légions, laquelle conſiſtoit en argent, en grains & en habits.

Auguſte, & quelques Empereurs après lui, augmenterent ce fonds, à meſure que les ſoldats augmenterent les revenus & la réputation de l'Empire Romain; bien loin qu'il y eût de la honte de recevoir cette ſolde publique, qui étoit le prix ineſtimable de la vertu, il y en avoit à n'en pas faire un bon uſage; juſques-là que ceux qui vendoient les grains de leur ſolde, en étoient punis, & quelquefois deshonorés. Galba défendit que perſonne ne prêtât aucun ſecours à un ſoldat, qui avoit vendu les grains

qu'il avoit reçus pour ſa ſolde : ainſi ce miſérable mourut honteuſement de faim. Il étoit facile aux Romains de donner à leurs ſoldats cette maniere de récompenſe ; car ils tiroient des laboureurs la dixieme partie de leur récolte. Les gens de guerre avoient du froment pour eux, & de l'orge pour leurs chevaux ; & quand un ſoldat avoit failli, on ne lui donnoit que de l'orge comme à une bête. Il arrivoit ſouvent dans les néceſſités preſſantes, qu'on donnoit des légumes & du ſel aux ſoldats au lieu de grains : ce qu'ils recevoient avec déplaiſir, parce que ces changemens leur étoient toujours d'un mauvais & ſiniſtre augure. Enfin Rome prenoit un tel ſoin de la nourriture de ſes ſoldats, qu'il y avoit des officiers deſtinés à cela ; ce que les Turcs imitent aujourd'hui.

Les ſoldats Romains n'étoient pas tous ſur un même pied pour la paie, laquelle au contraire étoit proportion-

née à leur dignité & à leur mérite, & aux ſervices qu'ils avoient rendus. Les gens de pied des troupes amies avoient autant que les gens de pied des légions : mais la cavalerie Romaine recevoit la moitié davantage que celle des alliés (1).

On ſuit à peu près aujourd'hui l'ordre que ſuivoient les Anciens ; étant certain que l'on donne en ces temps-ci aux ſoldats, de l'argent & du pain, ſelon leurs charges & leur caractere.

V. *Des récompenſes.*

Mais la libéralité publique de Rome ne s'eſt pas contenté de leur payer la ſolde ordinaire ; on a fait des préſens aux troupes victorieuſes ; on leur a diſtribué les terres des vaincus ; on leur a fait largeſſe ; on les a honorés

(1) Les cavaliers Romains étant choiſis entre ceux qui avoient le plus de valeur, de naiſſance & de fortune ; il étoit juſte qu'ils euſſent un traitement diſtingué.

de charges, de gouvernemens, de couronnes, d'anneaux, & d'autres ornemens. Le capitaine Romain diſtribuoit publiquement les récompenſes à ceux qui en étoient dignes. Exemple que les généraux d'armée doivent ſuivre en toute rencontre; d'autant plus que la louange qu'un ſoldat reçoit en public, fait naître de la jalouſie & de l'émulation dans l'eſprit de leurs compagnons, qui s'efforcent enſuite, & n'oublient rien pour acquérir de ſemblables avantages : auſſi une récompenſe s'augmente-t'elle par l'éclat dont elle eſt accompagnée; & ſans doute qu'il a été plus glorieux au feu maréchal de la Meilleraye, d'être honoré par le Roi du bâton de maréchal de France, à la vue de toute l'armée conquérante, & ſur la breche de la ville de Heſdin, laquelle il venoit de ſoumettre à ſon maître, qu'il ne lui auroit été de le recevoir ſécrétement dans le cabinet. Au reſte, un général

ne peut rien faire ni de plus agréable à ſes troupes, ni de plus avantageux pour ſa réputation. Quelle ſplendeur eſt demeurée au nom du grand Beliſaire (1), pour avoir ſoulagé les ſoldats par de l'argent, & marqué leurs bons ſervices par des récompenſes honorables? Je dis honorables, parce que ces récompenſes n'étoient pas toujours pécuniaires chez les Romains: ils donnoient des couronnes, des bracelets, & des étendards de différentes manieres, & de différentes couleurs; & ceux qui avoient remporté quelques dépouilles de leurs ennemis, avoient la permiſſion de les attacher aux portes de leurs maiſons, comme fit Regulus: Pompée y mit les proues des vaiſſeaux qu'il avoit pris ſur les corſaires de Cilicie. D'autres triomphateurs ont imité ces beaux & fameux exemples. Nos ancêtres, les vieux Gaulois, y atta-

(1) Beliſaire, général Romain, l'un des plus grands capitaines du ſixieme ſiecle.

choient la main & la tête de ceux qu'ils avoient tués à la guerre; comme nous voyons encore que par une image de cette ancienne coutume, nous attachons à nos portes la tête & les pieds des bêtes que nous avons tuées à la chaſſe.

VI. *Des conſeils, du ſecret, & aes eſpions.*

En vain un général d'armée ſera-t'il vaillant & expérimenté; en vain ſera-t'il ſuivi de troupes aguerries, s'il n'eſt homme d'eſprit, s'il ne ſe donne le temps de délibérer de ſes affaires & de ſes deſſeins, & s'il ne fait un choix judicieux de gens capables de lui donner de bons avis, de fortifier ſes lumieres, & de lui faire connoître les fautes dans leſquelles il ſe pourroit engager, s'il n'en étoit détourné. Il a autant beſoin de ſa raiſon, qu'il a beſoin de ſon cœur; & ſon jugement lui ſert plus ſouvent que ne fait ſon épée.

Il y a des conſeils de deux manieres différentes ; car ils ſont ou directs ou obliques : les directs, dont je prétends parler en ce lieu, ſont quand on réſout de faire ouvertement quelque expédition militaire : les obliques, dont j'ai parlé ſuffiſamment ci-deſſus, regardent les entrepriſes cachées, & où il faut uſer de fineſſe & de ſtratagême. Je remarquerai en paſſant que tous les conſeils de guerre doivent participer en même temps des conſeils directs, & des conſeils obliques, c'eſt-à-dire, qu'il eſt très-à-propos que dans les exécutions que l'on fait ouvertement il y ait un peu de ruſe, afin qu'en toutes les occaſions, quelque choſe ſe faiſant contre l'attente des ennemis, ils en ſoient ſurpris & étonnés ; & que d'un autre côté, quand on agit par les voies de la ruſe, il y ait toujours quelque marque de la force ouverte ; car enfin, c'eſt une maxime conſtante dans le métier de la guerre, qu'il faut per-

pétuellement joindre les armes à la ſageſſe, l'habileté à la valeur; &, comme on dit, la peau du renard à celle du lion.

Un général d'armée ne doit pas chercher ſes conſeils dans ſa tête ſeulement, ſans puiſer ailleurs ſes réſolutions : il faut encore qu'il conſulte le ſentiment de ſes amis, & des principaux officiers qui ſervent auprès de lui; car ſes officiers ayant eu part aux délibérations, ſeront plus fortement d'intelligence & de concert, pour l'exécution des choſes qu'ils auront arrêtées, auront plus d'affection pour le ſuccès, prendront infailliblement plus de ſoin pour les faire réuſſir; & enfin les affaires étant ainſi bien méditées, en iront beaucoup mieux. Je ſçais bien, & je l'ai répété pluſieurs fois dans cet ouvrage, que le meilleur conſeil que l'on puiſſe prendre, eſt celui que l'on forme dans les occaſions & ſur le champ; parce qu'il eſt conſtant

que

que les choſes préſentes donnent plus de mouvement aux hommes, que les hommes n'en donnent aux choſes.

Il y a ici une réflexion à faire, c'eſt que les conſeils ſeroient inutiles, ſi le ſecret n'y étoit gardé; & même ils pourroient être préjudiciables à ceux qui en ſeroient les auteurs, ſi l'on en avoit quelque connoiſſance; de façon qu'il eſt néceſſaire de les tenir cachés ſous un ſilence impénétrable à la curioſité, & à la libéralité profuſe des gens du parti contraire, & joindre ainſi la peau de renard à celle de lion, comme je viens de le dire. Ce n'eſt pas aſſez d'empêcher que l'on ne révele les réſolutions qui ont été priſes dans les conſeils; il faut outre cela faire ſouvent courir de faux bruits, pour tenir continuellement le monde en allarme & en incertitude. Il eſt bon que les entrepriſes ſoient auſſitôt exécutées qu'elles ſeront connues.

Mais comme un général d'armée

eſt obligé à ne parler jamais de ſes projets, & à faire enſorte que ceux avec leſquels il les examine & les agite, demeurent dans la même obſervance du ſecret, il doit par quelque voie que ce ſoit, être inſtruit du deſſein de ceux qui lui font la guerre, & qu'ils ne faſſent pas la moindre démarche ſans qu'il ſçache où ils tendent, & où ils aſpirent : il faut pour cela qu'il ait des penſionnaires, qu'il envoie des eſpions, auxquels il donne tout ce qu'ils lui demanderont ; & au contraire, s'il en découvre quelqu'un parmi ſes troupes de la part de ſes ennemis, il faut qu'il les faſſe punir ſévérement, & ſans remiſſion ; tout de même qu'il feroit châtier un homme des ſiens, qui auroit été convaincu de le trahir, & de donner des avis à ſon préjudice.

VII. *Des alliés.*

Les Princes ne font pas toujours la guerre par leurs propres forces : ils y

emploient ſouvent les armes de leurs voiſins, & celles de leurs alliés, ſoit qu'ils veuillent en priver leurs adverſaires, & les empêcher de s'en aider, ſoit qu'ils veuillent épargner le ſang de leurs propres ſujets.

Il y a pluſieurs ſortes d'alliés, les uns ſont honorés du titre de compagnons d'armes, comme les Romains appelloient *ſocios* les peuples d'Italie: d'autres ſont amis, qui étant égaux en puiſſance, vont par bienveillance & par généroſité au ſecours d'un pays oppreſſé d'ennemis, ſans tirer de paiement que de leur maître. C'eſt ſur ce pied-là que les François ont été en Hongrie ſecourir l'Empereur, & qu'ils y ont délivré les chrétiens de la terreur des armées Turqueſques (1).

(1) En 1669 ſix mille François, ſous les ordres du comte de Coligni, joignirent en Hongrie l'armée de l'Empereur, commandée par Montecuculi. Il y eut le premier août un grand combat à S. Gothard entre cette armée & celle des Turcs: les François y firent des prodiges de valeur; & toute l'habileté de Kiuporli ne put empêcher la déroute de ſon armée.

La troiſieme ſorte d'alliés eſt de ceux qui ſe mettent au ſervice des étrangers, après qu'il a été accordé une permiſſion publique de lever des troupes dans un état. Ainſi nous avons vu que les Vénitiens ont fait des levées en France, & y ont délivré des commiſſions. Il y a une quatrieme eſpece d'alliés, c'eſt de ceux qui ayant des troupes prêtes, les engagent au ſervice d'un Prince, & à ſa ſolde pour un temps, lequel étant expiré, ils ſe retirent. C'eſt une pratique ordinaire en Allemagne & en Suede.

La cinquieme eſpece eſt de ceux qu'un Prince emploie dans le pays de l'ennemi; comme ſi les Suédois, ou ceux de Brandebourg entroient en armes ſur les terres de l'Empereur, contre qui la France auroit guerre.

La ſixieme eſpece eſt, quand un Prince, par grandeur & par magnanimité, ſoutient un état plus foible que le ſien; ce qui eſt proprement proté-

ger, comme quand le Roi a protégé les Hollandois, le Dannemarck, quelques Princes d'Allemagne & d'Italie.

La ſeptieme & derniere eſpece, eſt de ceux qui ſont continuellement à la paie d'un grand état, comme les Suiſſes ſont au ſervice de la France, & quelques-uns au ſervice de l'Eſpagne (1).

Un état ne doit jamais ſouffrir qu'un grand Prince lui envoye un ſecours trop puiſſant, ſous couleur de le ſecourir dans ſon pays; car ſouvent ce puiſſant ſecours dément le maître. La politique des Romains a été d'envoyer de grandes forces à leurs alliés; & par ce moyen ils ont peu à peu étendu leurs conquêtes où nous ſçavons qu'ils les ont portées. Les alliés, qu'un Prince embarraſſé dans ſes affaires appelle pour le ſecourir, lui font quelquefois des propoſitions fâcheuſes, & en ſe

(1) Il y a auſſi des Suiſſes au ſervice de Naples, de la Hollande & de Genes.

ſervant de l'occaſion ils le contraignent à des conditions dures & peſantes : ils veulent des places de ſûreté, & ils exigent des cautions pour le paiement de l'argent qui leur ſera dû; ce ne ſont pas-là de véritables alliés, ce ſont des mercénaires, qui pour de l'argent trafiquent honteuſement leur ſang & leur vie. Mais parce qu'il faut que celui qui en a beſoin, ſubiſſe la loi qui lui eſt impoſée par la néceſſité, il doit ſonger à traiter avec ſes amis faux & intéreſſés, au meilleur compte qu'il ſe pourra; & au même temps qu'il aura remis ſes affaires, ou que la paix ſera faite, il eſt de ſa prudence de les remercier civilement, & de les faire conduire inceſſamment hors des terres de ſa domination.

Un Prince qui veut ſecourir ſon allié, ne le peut pas toujours faire aiſément; & ſouvent il ſe préſente des obſtacles qui ſont pour lui preſque in-

vincibles; comme ſont ceux que l'éloignement fait naître, & quand il ſe trouve un état entre deux qui refuſe le paſſage ſur ſes terres, ou qui ne veut pas donner des ſûretés pour la facilité du retour; en ce cas-là il faut s'ouvrir le paſſage par la force des armes, ou par celle de l'argent.

On peut aſſiſter ſes alliés, en leur donnant des troupes entretenues, que l'on joint à leurs armées, ou bien qu'on emploie à faire des diverſions dans le pays de leurs ennemis, ou en leur permettant de faire des levées d'hommes à leurs dépens, ou en leur fourniſſant des munitions & des vivres, ou en leur prêtant de l'argent, & même leur en donnant pour ſoutenir les frais de la guerre, ou bien en négociant pour eux, & procurant leur accommodement.

Il faut avoir des alliés voiſins, & en avoir d'éloignés; car les uns & les autres peuvent également apporter de

l'utilité dans les occaſions. L'alliance des monarchies eſt préférable à l'amitié des républiques; parce que celles-ci agiſſent avec trop de lenteur, que leur prudence eſt timide, qu'elles cherchent trop de précaution avant que de s'engager, que les conſeils n'en ſont jamais ſecrets, que toujours il y a ſourdement de l'envie & de l'intérêt qui en troublent le gouvernement, & que rarement il ſe trouve que tous ceux qui ont l'autorité des affaires, aient une même affection & un même ſentiment; de ſorte que les choſes reçoivent de moment en moment quelque nouvelle difficulté. Dans les monarchies au contraire, tout ſe réglant par la conduite & par la volonté d'un ſeul homme, ni ſon affection, ni ſon intérêt n'eſt jamais partagé; de façon que tout s'y fait avec plus de promptitude & plus d'autorité que dans les républiques; outre qu'un Prince qui voit qu'il eſt de ſon honneur particu-

lier, comme de ſon avantage, de protéger ſes alliés, ne balance point d'exécuter ſes traités d'alliance; au lieu que l'eſprit des républiques n'a pour principe de tous ſes mouvemens que l'utilité, qu'on y préfere en toute occaſion à ce qui tiendroit plus de la gloire, & qui pourroit le plus donner de réputation à l'état.

Enfin quand un Prince appelle ſes alliés à ſon ſecours, qu'il ſe donne bien garde de mêler des troupes auxiliaires aux ſiennes, ſans être convenu de leur rang, & du lieu où elles combattront; car autrement il pourroit arriver de la conteſtation entre les uns & les autres, & même une diviſion ouverte & déclarée; ce qui eſt, comme on le peut aiſément juger, d'une extrême conſéquence. Nous voyons dans l'hiſtoire, pendant la premiere guerre Punique, qu'une ſemblable querelle excitée entre les légions des Romains & leurs alliés, donna moyen

aux Carthaginois de leur tuer quatre mille hommes.

CHAPITRE X.

I. *S'il eſt à propos qu'un Roi faſſe la guerre.* II. *En quoi conſiſte le courage.*

I. *S'il eſt à propos qu'un Roi faſſe la guerre.*

Les politiques n'ont point de champ plus vaſte, & n'ouvrent point de carriere d'une plus longue étendue, que quand ils ſe propoſent d'agiter cette grande & fameuſe queſtion. En effet, tant de raiſons fortes & puiſſantes militent d'un & d'autre côté, qu'il eſt preſque impoſſible de rien déterminer; en telle ſorte que l'eſprit également combattu par les deux partis, eſt dans une perpétuelle incertitude, & ne ſçauroit ſe déclarer, d'autant que

partout il ſe trouve vaincu & perſuadé.

Il ſemble donc d'abord qu'un Roi ne doit jamais ſortir du centre de ſes états, & que delà il doit, par une effuſion continuelle de ſa ſageſſe & de ſon autorité, animer toutes les parties qui le compoſent; comme on ſçait que l'ame réſide principalement dans la tête, d'où elle communique la vie au cœur qui la reçoit le premier, & qui enſuite, par le moyen des eſprits qu'il produit inceſſamment, & du ſang qu'il purifie, diſtribue cette vie à toutes les autres parties des corps organiques.

A cette raiſon, qui ſemble n'être que de convenance, on ajoute que la préſence d'un grand Roi ſoutient ſa puiſſance dans ſon Royaume, & diſſipe les conjurations des mécontens: ce qui entretient le bonheur parmi ſes peuples, & conſerve l'harmonie qui eſt néceſſaire entre ceux qui comman-

dent, & ceux qui obéiſſent; que l'expérience dans tous les ſiecles a prouvé la ſolidité de cette maxime, & que les Rois qui ont demeuré dans leur cabinet, ont exécuté de plus grandes choſes, que n'ont pas fait ceux qui pouſſés d'ambition, & du deſir inſatiable d'acquérir, ont couru toutes les régions de l'univers, & ont vainement pénétré juſques au fond des ſolitudes les plus affreuſes, pour chercher à ſe faire quelques nouveaux ennemis; que Charles V & Louis XI en France ont mis à fin de plus excellentes entrepriſes, en demeurant dans leurs Palais, que ne firent Louis le Jeune & Philippe Auguſte en paſſant les mers (1), & en portant leurs armes dans l'Afrique; que nous nous reſſentons encore du mal qui a été cauſé à la France par la priſon de S. Louis; celle des Rois Jean & de François I (2); que ce ſont-

(1) C'étoit pour les expéditions qu'on a appellé croiſades: on en compte juſqu'à ſix.

(2) S. Louis fut fait priſonnier à Maſſoure en Egypte,

là des bleſſures à l'état, leſquelles n'ont pu pleinement ſe fermer pendant la ſuite de tant d'années ; qu'enfin l'hiſtoire offre des exemples chez tous les peuples, pour montrer qu'il eſt expédient qu'un Roi s'arrête chez lui ; que ſon principal & premier devoir eſt de bien régner ſur ceux dont la providence éternelle lui a donné le gouvernement ; & que bien loin d'être ſur la terre pour y faire des conquêtes au-delà des limites de ſon pays, il doit employer ſon eſprit, pour y entretenir toutes les choſes dans l'ordre que Dieu leur a preſcrit : qu'au reſte la fureur des armes efface peu à peu de l'ame des Rois ces caracteres auguſtes & précieux ; &, pour parler avec Platon, ces traits d'or que le doigt de

avec ſes deux freres Alphonſe & Charles, ſon armée étant réduite par la famine.

Le Roi Jean ayant perdu la bataille de Portiers en 1356, fut pris & conduit en Angleterre.

François I en 1525, faiſant le ſiege de Pavie, fut attaqué par les Eſpagnols qui gagnerent la bataille, & le firent priſonnier.

Dieu mêle toujours au moment de leur création, & ils ne peuvent s'empêcher à la fin d'avoir ſoif du ſang qu'ils s'accoutument à répandre.

Mais on dit au contraire, qu'un Roi n'eſt jamais grand ni illuſtre, qu'il n'ait porté ſes armes chez les étrangers, pour leur en faire reconnoître la force, & leur faire ſentir la douceur & l'équité de ſes commandemens; qu'il lui eſt honteux de ſe contenir dans les bornes de ſa premiere condition, & qu'il ne doit point différer de marcher où il eſt appellé par la gloire qui accompagne les belles actions; que comme les perſonnes ordinaires acquiérent de la politeſſe dans les armées, un Roi même s'y rend plus honnête homme; que ſon cœur en devient plus humain, parce que ſon ame en devient plus pure & plus élevée, & qu'il y trouve ſans ceſſe des ſujets où appliquer ſa magnanimité; que c'eſt-là ſeulement où ſa vertu oc-

cupée a lieu de diſputer contre la fortune. Il ne ſçauroit montrer ailleurs, que ni les heureux événemens, ni les mauvais ſuccès de ſes entrepriſes, ne peuvent émouvoir ſa conſtance, ni ébranler ſa fermeté ; que cette vertu dans le calme dangereux du cabinet, demeure inutile & s'éteint inſenſiblement par une oiſiveté languiſſante ; que cependant la volupté & le vice s'emparant de ſon eſprit, & ſéduiſant ſon jugement, lui font regarder ſes amuſemens comme des emplois héroïques. En effet un Roi qui eſt comme giſant en ſon palais, ne peut plus connoître de vertu effective & véritable ; & ſes flatteurs qui le corrompent en l'excuſant, l'entretiennent dans ſon mal, & le font imperceptiblement tomber juſques au fond du précipice, d'où il n'y a jamais de retour. Quel malheur pour ſes états, & à quel point un royaume reſſent-il les défauts de ſon ſouverain ! Neron, dont les pre-

mieres années ont été ſi admirables & ſi éclatantes, que la honte du reſte de ſa vie n'en a pu ternir le luſtre & la réputation, ſe perdit par ſon repos, & accablé d'une grandeur démeſurée ſans occupation, il deshonora l'empire & la nature même par ſes débauches & par ſa cruauté.

Si quelques Rois ont mal réuſſi dans les affaires de la guerre, on ne doit imputer leur malheur qu'à leur imprudence; car ne ſçait-on pas que chacun eſt l'ouvrier de ſon propre deſtin? Et ſi nous examinions tous les ſiniſtres accidens qui nous arrivent, nous en trouverions la cauſe en nous-mêmes: elle vient de notre méchante conduite & de notre impétuoſité; tout de même que notre bonheur nous vient le plus ſouvent de notre ſageſſe & de notre modération. Si un homme, dit-on, regardoit inceſſamment à ſes pieds, ou s'il marchoit doucement, il ne tomberoit jamais; &

s'il n'y regardoit jamais, ou s'il couroit avec précipitation, il tomberoit inceſſamment. Quand un grand Roi entend faire le récit des exploits de Cyrus ou d'Alexandre, ou de quelque autre conquérant, peut-il ne pas ſentir une ſecrette émulation qui le force de ſe mettre en campagne, & de les imiter? Enfin quand la vieille philoſophie, dans la fable dont elle ſe ſervoit autrefois pour enſeigner les hommes, nous raconte que Jupiter combattit en perſonne contre les Titans, elle a voulu nous faire entendre qu'il falloit qu'un Roi allât à la guerre.

De ſorte qu'il n'y a pas, ce me ſemble, à douter, & qu'il eſt à propos qu'un Roi ſe trouve en perſonne dans ſes armées, s'il aſpire à une eſtime extraordinaire. Il a ſujet de s'aſſurer que ſon attente ne ſera point trompée, que la poſtérité couronnera ſes actions d'une louange immortelle, & que les ſiecles qui le ſuivront, ne fe-

ront pas moins pour lui que l'antiquité a fait pour ſes héros, quand elle les a honorés de triomphes, de ſtatues, d'apothéoſes, de jeux, de fêtes, de temples & de ſacrifices.

Mais un Roi qui va à la guerre, doit avoir perpétuellement dans l'eſprit, qu'étant l'ame & la force de ſon armée, il eſt néceſſaire qu'il ſe ménage, afin de la ſoutenir en toutes occaſions : auſſi n'eſt-il pas de ſa dignité d'expoſer inconſidérément ſa perſonne aux hazards des armes : il doit penſer que ſa conſervation eſt d'une conſéquence infinie, & que la perte de ſa perſonne ne pourroit ſe réparer. Je dis qu'un Roi eſt obligé de ſe ménager, ſans prétendre toutefois qu'il le faſſe avec une retenue qui pût faire naître contre lui le moindre ſoupçon de foibleſſe & de timidité; mais je veux qu'il conſidere que de ſon ſalut dépend celui de toutes ſes troupes; & qu'ainſi il ſe réſerve tout

entier aux plus grandes aventures; comme je loue Alexandre (1) de ce qu'il fit à la bataille d'Arbelles, & dans toutes les autres rencontres importantes de ſon illuſtre vie. Je le blâme de ſa témérité, & la hardieſſe indiſcrete avec laquelle il combattit contre les Oxidraques; & de fait, s'il eût été tué, ou pris par ces barbares, que ſeroient devenus ſes Macédoniens? Ne ſe ſeroient-ils pas dès-lors trouvés engagés aux maux que depuis ils éprouverent après ſa mort, quand ſes principaux capitaines perdirent la mémoire de ce maître admirable, avec l'obéiſſance & la fidélité qu'ils devoient à ſon fils, déchirerent ſon empire &

(1) Alexandre à la bataille d'Arbelles, voyant que la victoire tardoit trop à ſe déclarer, ſe mit à la tête de ſes troupes, & défit les Perſes.

Un jour qu'il faiſoit les approches de la ville des Oxidraques, le devin Démophoon vint lui dire qu'il eût à quitter cette entrepriſe, parce qu'il étoit menacé d'y perdre la vie. Alexandre fit planter les échelles, & y monta le premier: étant enſuite entré ſeul dans la ville, il combattit longtemps contre les aſſiégés, & y reçut pluſieurs bleſſures très-dangereuſes. *Quinte-Curce, l. IX.*

diſſiperent ſes glorieuſes conquêtes ?

Quand un Roi eſt préſent à une ba taille, il eſt de ſa prudence de ne ſ pas jetter trop avant, & ſans néceſſit dans la mêlée : mais il peut faire ha biller quelqu'un d'un habit pareil a ſien, afin que ſes troupes ſoient per ſuadées qu'elles ont l'honneur de l'a voir à leur tête ; cette croyance en fo tifiera le courage, leur fera faire de efforts extraordinaires : il n'y a aucu ſoldat qui, combattant à la vue d ſon Prince, n'emploie toute ſa va leur, & qu'animé du deſir de la gloi re, & de l'eſpérance d'être libérale ment récompenſé, il ne ſe préſent avec joie aux plus grands & plus re doutables périls. Enfin le Roi qui ſ ſera ſervi de cette feinte, viendra reparoître au moment déciſif de tou le combat. L'Empereur Severe uſ de cette ruſe autrefois contre Albinus ſon compétiteur à l'Empire (1); ce qu

(1) Cette bataille ſe donna près de Lyon en 197.

Jean le Conquérant, duc de Bourgogne, imita contre Charles de Blois à la bataille d'Avenes. Ce ſtratagême réuſſit & à l'un & à l'autre; car Severe par ce moyen fut victorieux, & s'aſſura le trône des Céſars; & le duc Jean en cette heureuſe journée, termina la querelle qui avoit duré ſi longtemps entre la maiſon de Penthievre & la ſienne.

Un Roi qui donne bataille, peut outre cela faire ce que fit Edouard III à Crécy, contre Philippe de Valois. Il ſe poſta ſur un lieu éminent avec un grand corps de réſerve; & ayant obſervé que la victoire inclinoit de ſon côté, il vint fondre ſur les François, & acheva de remporter un plein & entier avantage (1).

(1) L'auteur ſe trompe. Edouard ne deſcendit de la colline qu'après avoir fait allumer des feux, & après avoir reconnu que les François avoient abandonné le champ de bataille; les troupes qu'il avoit avec lui ne combattirent même pas, & la nuit empêcha qu'on ne pourſuivît les fuyards : auſſi y eut-il très-peu de priſonniers. Philippe ne perdit cette bataille de Crécy que parce que ſes troupes le forcerent en quelque ſorte à

Un Roi qui fait la guerre en perſonne, ſe ſouviendra, après qu'il aura lancé le foudre, de laiſſer agir ſa clémence & ſa bénignité : il ne combat que pour la gloire ; il ne met l'épée à la main que pour la conquête des cœurs, & ne renverſe les trônes que pour les mieux affermir : le fruit le plus excellent de ſes victoires, eſt le bruit qu'en fait la Renommée ; & le plaiſir de donner ou de rendre ce qu'il a ſoumis à ſes armes, eſt le plus digne objet de ſa valeur & de ſon occupation. Un grand Roi eſt au monde pour répandre ſes bienfaits généralement ſur tous les hommes qui réclament ſa magnificence & ſa bonté. C'eſt par-là ſeulement qu'il s'en peut faire admirer, qu'il attache à ſa perſonne ſacrée leurs vœux, leur amour, & leur obéiſſance : auſſi ſa grandeur, & la majeſté royale ne ſe font-elles vérita-

la donner, & qu'étant fatiguées d'une longue marche & dans un très-grand déſordre, elles s'obſtinerent à vouloir combattre.

blement reconnoître qu'en ne refuſant rien ; & comme le propre de Dieu eſt de tout poſſéder, & de tout départir, ce doit être celui des Rois. Quelle ſecrette ſatisfaction ces Dieux de la terre ne reſſentent-ils pas, quand ils ſe conſiderent tellement au deſſus de la fortune, qu'ils ſont les maîtres de ſes biens & de ſes faveurs, & qu'elle ne peut rien que par leur choix & par leur commandement ? Le plus beau préſent que les créatures puiſſent recevoir de Dieu même, eſt certes le pouvoir de faire du bien ; d'autant plus que ceux à qui cette grace eſt accordée, montrent en même temps qu'ils ont dans le fonds de leur ame la volonté de le faire, c'eſt-à-dire, le principe eſſentiel de la vertu. Les ſouverains, par un privilege ſingulier, poſſédent mieux les biens qu'ils donnent, que ceux qu'ils retiennent ; & la libéralité qui cauſe la ruine & le malheur de tous les autres hommes,

les enrichit & les rend heureux. En un mot, comme j'ai dit ailleurs, un Roi étant dans ſon royaume ce que l'ame eſt dans le corps qu'elle ſoutient & qu'elle anime, n'a que la vertu pour ſon partage : c'eſt-là tout ce qui peut faire ſon bien ; le reſte n'eſt en ſes mains que pour les gens qui le ſervent, & qui ſont les inſtrumens de ſa puiſſance & de ſon autorité. Qui pourroit ſoutenir qu'Alexandre n'a pas fait paroître plus de grandeur en rendant le royaume des Indes à Porus, qu'il n'a fait en dépouillant Darius de toute la Perſe ? & que les Romains n'aient acquis plus de réputation quand ils ont donné des couronnes, que quand ils en ont uſurpé ? Ce n'eſt pas qu'un Roi ne puiſſe avec honneur & avec juſtice, retenir les états qu'il a conquis par une guerre légitime & bien fondée ; ce que j'ai ci-devant remarqué (1).

(1) Les conquêtes, quelques grandes qu'elles ſoie

Mais de la même maniere qu'il eſt glorieux à un Prince de rendre ou de donner les biens qu'il auroit juſtement pris ſur ſes ennemis, il lui ſeroit honteux de ſouffrir qu'ils poſſédaſſent quelque choſe de ſa couronne : car la magnanimité, qui eſt une des vertus héroïques, oblige également un Roi à ne pas uſurper ſans raiſon les terres des autres Princes, & à ne pas permettre qu'aucune partie de ſon royaume en demeure ſéparée.

Enfin le devoir d'un grand Roi eſt d'abaiſſer l'orgueil des Princes ſuperbes, & des tyrans ; d'affranchir les peuples de leur violence ; de protéger les plus foibles contre les plus puiſſans ; d'entretenir par ſes forces l'équitable juſtice dans les autres états, comme parmi ſes propres ſujets ; & ainſi de faire ſentir à tout l'univers les efforts

ne dédommagent preſque jamais des dépenſes qu'elles ont occaſionnées ; il eſt donc de la juſtice des Rois, envers leurs propres états, de conſerver leurs conquêtes.

de ſes armes par la félicité qu'il y aura répandue : c'eſt vouloir qu'un Roi aille détruiſant les monſtres, à la façon d'Hercules ; & comme les chevaliers des temps paſſés qui combattoient pour l'honneur de leurs maîtreſſes, vouloir qu'il combatte pour la gloire & pour la vertu, qui doivent être les objets de ſa paſſion, de ſes ſoins & de ſes empreſſemens.

II. *En quoi conſiſte le courage.*

Ce que je viens de dire montre non ſeulement quel eſt le vrai caractere de la valeur & de la généroſité d'un grand Prince ; mais encore en quoi conſiſte le courage de tous les braves gens ; & ſans uſer de redites, il ſuffit d'ajouter ici qu'il ne conſiſte pas dans un mépris inſenſé de la vie, qui doit être précieuſe à tous les hommes qui, par une inclination commune à ce qu'il y a de créatures ſur la terre, ſe portent à chercher les moyens de ſe la con-

ſerver, & ne penſent à la perdre qu'avec frémiſſement; la mort, au dire du philoſophe, étant ce qu'il y a de plus terrible dans la nature, comme étant la diſſolution & la ruine de ſes ouvrages : ce n'eſt donc pas abſolument à mépriſer la vie, & à ne point appréhender la mort que conſiſte le courage; mais à ne conſidérer rien quand il s'agit de maintenir la vertu & l'équité, de défendre ſa propre gloire, de repouſſer un traitement injurieux, & de garder fidélement ſa parole.

CHAPITRE XI.

I. *De la paix.* II. *Comment on doit conſerver un pays conquis.* III. *Concluſion de tout l'ouvrage.*

I. *De la paix.*

APRÈS avoir parlé de ce qui regarde les choſes de la guerre, il eſt raiſonnable d'entrer dans celles qui regar-

dent la paix, qui eſt la cauſe finale de la priſe des armes, & qui par le deſir que ſa beauté fait naître pour ſa poſſeſſion, apporte tant de haine & d'inimitié entre ceux qui la recherchent, & qui pourtant ne peuvent en jouir ſans la poſſéder tout enſemble. C'eſt pour cette beauté charmante que l'on a fait ces longues & vaſtes ſolitudes entre les plus grands empires : mais pour ſe faire un bon & fidele tableau de la paix, qui ſuit une longue guerre, il faut ſe ſouvenir de la tranquillité & du calme profond, où les mers ſe trouvent après une grande tempête, les ondes en ſont unies, les vents qui par leur fureur ſembloient vouloir tout renverſer une heure auparavant, & qui s'efforçoient de confondre le ciel avec la terre, ſont paiſibles & abattus. On diroit alors qu'ils n'ont agité l'air que pour le purger des nuages dont il étoit obſcurci, & lui faire reprendre ſa premiere & naturelle ſé-

rénité : ainſi quand la paix ſuccede à la guerre, il ſemble que tout renaît dans le monde : l'ordre, l'abondance, la joie & le repos ſe rétabliſſent, où l'on ne voyoit que de la confuſion, de la miſere, du trouble & de l'horreur. Au reſte, jamais un capitaine, quelque avantage qu'il ait obtenu, ne doit refuſer à ſes ennemis des conditions équitables; de quoi l'exemple de Régulus contre les Carthaginois, mérite un perpétuel ſouvenir (1).

II. *Comment on doit conſerver un pays conquis.*

Ce n'eſt pas aſſez qu'un Roi, après avoir fait une conquête, ou avoir donné la paix à ſes ennemis vaincus, penſe à réparer les maux que la guer-

(1) Régulus ayant défait les Carthaginois à la bataille d'Adis, il leur propoſa la paix, mais à des conditions ſi dures, que ceux-ci réſolurent de périr les armes à la main, plutôt que de les accepter. Sur ces entrefaites parut Xantipe, ſoldat Lacédémonien. Ils lui remirent le commandement de l'armée. Les Romains furent vaincus à leur tour, & Régulus pris & mené à Carthage.

re peut avoir cauſés dans ſon royaume; il faut outre cela, qu'il tourne diligemment ſes ſoins du côté des peuples qu'il a conquis; parce qu'en devenant ſes nouveaux ſujets, ils ſont devenus ſes nouveaux enfans. Il eſt donc néceſſaire qu'il leur faſſe oublier la domination ſous laquelle ils étoient nés, & ſous laquelle ils étoient accoutumés de vivre; qu'en même temps il leur ôte la douleur de leur défaite, & celle qu'ils pourroient avoir de ſuivre les loix de leur vainqueur. Il faut même que ces peuples nouvellement conquis, ſe trouvent heureux dans ce changement de maître, & qu'ils croient avoir raiſon de craindre de retourner à leur ancien gouvernement. Un conquérant, pour obtenir cet avantage, doit conduire ſes nouveaux ſujets avec toute la douceur poſſible, les ſoulager des tributs ordinaires, ou pour le moins, ne les point augmenter; confirmer & accroître les privileges des

villes, y établir les ſciences, les arts, les manufactures & le commerce; les décorer d'édifices & d'ornemens publics, maintenir le culte de Dieu & la religion; protéger les eccléſiaſtiques; ſoutenir l'autorité des anciennes loix & des magiſtrats; & faire agir enfin la juſtice, la clémence & la modération dans toute leur étendue. Le conquérant peut même joindre ſes anciens ſujets aux nouveaux par des mariages & des alliances mutuelles, & accommoder les mœurs & les coutumes des uns & des autres: mais il faut ſurtout, qu'il empêche que les gouverneurs ne faſſent aucune innovation dans le pays; qu'il ne ſoit fait aucune violence ni injure à aucun des particuliers; & que ceux qui ſeront coupables de ces déréglemens, ſoient châtiés, en telle ſorte que l'injure ſoit vangée, & la violence réparée: & pour cela il doit prendre garde que perſonne des peuples conquis ne ſoit trou-

blé dans ſes plaiſirs, & dans la direction de ſes affaires domeſtiques. Il eſt bon de devoir de l'argent aux nouveaux ſujets, & de leur en payer l'intérêt exactement; & au contraire il eſt très-dangereux à un conquérant de leur prêter (1).

Il faut encore qu'un conquérant ſe défende de tous les parens du Prince qu'il a dépouillé; enſemble de tous ceux qui pourroient élever quelque prétention contre lui; & à cet effet, il faut ou les éloigner, ou en les contenant, ſe faire ſubroger dans leurs droits, afin qu'on puiſſe oppoſer raiſon pour raiſon, en cas qu'aucun d'eux voulût former quelque entrepriſe. Il eſt bon de déſarmer les bourgeois, avec eſpérance de leur redonner des armes, quand on aura reconnu leurs

(1) Il eſt encore de l'équité & de la politique même de ne pas exclure les nouveaux citoyens des graces & des dignités de l'état; il eſt bon auſſi d'en former de nouveaux régimens, & de choiſir les officiers parmi ceux d'entr'eux qui tiennent les premiers rangs dans la nobleſſe.

bonnes intentions & leur fidélité.

Si l'opiniâtreté des peuples eſt invincible, juſques-là que le ſouvenir de leur premiere condition ne ſe puiſſe effacer, & qu'on les voie inceſſamment portés à ſecouer le joug des victorieux, & à reprendre celui de leurs anciens Princes; alors il faut uſer de la force & de la ſévérité, & ſe ſervir des moyens les plus rigoureux. Il faut les déſarmer, changer leurs loix, enlever ce qu'ils ont de plus précieux & de plus ſaint, faire des déportations & des colonies, les dépoſſéder de leurs terres pour les diſtribuer aux coloniſtes, marier leurs filles aux ſoldats du conquérant, leur interdire toute ſorte de trafic, leur ôter les artiſans, & ruiner les édifices publics; retenir enfin leurs ôtages, faire ſur eux des impoſitions extraordinaires, & entretenir parmi eux des armées pour les réprimer avec plus d'autorité.

III. *Concluſion de tout l'ouvrage.*

On peut ſuivre les différens préceptes dont j'ai parlé ci-deſſus, pour bien défendre ſon pays, pour prévenir & pour appaiſer les révoltes, pour faire des conquêtes & pour conſerver les pays conquis. Je n'ai pas la vanité de penſer que l'on n'y puiſſe aiſément ajouter beaucoup de regles excellentes: j'ai mis celles que j'ai pu recueillir de mes lectures, ou que j'ai pu former ſur mes réflexions. Je verrai avec plaiſir les ouvrages de ceux qui écriront après moi ſur cette matiere: je ne doute pas qu'ils ne le faſſent mieux que je n'ai fait; mais la gloire qu'ils en acquiéreront ne me donnera point d'envie; j'en receverai au contraire, un ſenſible contentement, puiſque tout mon but eſt que le public y puiſſe profiter, & que le chemin qui mene à la vertu ſoit rendu plus ouvert & moins inacceſſible qu'il ne le paroît.

FIN.

616194

Bibliot. Naz. Napoli

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans ce volume.

CHAPITRE PREMIER.

I. *Ce que c'eſt que la guerre,* page 1
II. *Du droit de la guerre,* 4

CHAPITRE II.

I. *Deſſein de cet ouvrage,* 8
II. *S'il eſt néceſſaire d'entretenir la guerre dans un état,* 11
III. *Du choix des ſoldats & des capitaines,* 13
IV. *De l'infanterie,* 30
V. *De la cavalerie,* 31
VI. *Si un Roi doit toujours être armé,* 35
VII. *Si on doit tenir les troupes en corps d'armée, ou dans des garniſons en temps de paix,* 36
VIII. *A quoi on doit occuper les ſoldats quand il n'y a point de guerre,* 40

CHAPITRE III.

I. *Des préparatifs qu'il faut faire pour la guerre,* 43
II. *Des qualités d'un général d'armée,* 45
III. *Des diverſes eſpeces de guerre,* 50

CHAPITRE IV.

I. *De la guerre étrangere offenſive,* 52
II. *Ce qu'il faut pour rendre une guerre juſte,* 54
III. *Ce qu'il faut faire avant que de commencer la guerre,* 57
IV. *De quel nombre d'hommes une armée doit être compoſée,* 61
V. *De la guerre de campagne, du lieu de l'aſſemblée ou du rendez-vous, & comment il faut entrer en pays ennemi,* 65
VI. *Des campemens,* 81
VII. *Des marches,* 94
VIII. *Des défilés,* 95
IX. *Des paſſages de rivieres, de marais, de bois & de montagnes,* 99
X. *Des embuſcades & autres ruſes de guerre,* 109
XI. *Des rencontres,* 120
XII. *Des terreurs paniques, des fuites,*

des ralliemens, &c. 122
XIII. *Ce qu'il faut faire pour ſuivre un ennemi qui fuit, & qui eſt en déſordre,* 126
XIV. *Des batailles,* 127
XV. *Ce qu'il faut faire après qu'on a gagné une bataille,* 148
XVI. *Des bleſſés, des morts & des priſonniers,* 153
XVII. *Ce qu'il faut faire quand on a perdu une bataille,* 158
XVIII. *Des retraites, & comment il les faut faire en pays ennemi,* 159

CHAPITRE V.

De la guerre défenſive de campagne.

I. *Ce que doivent faire les habitans d'un pays où entre un puiſſant ennemi; quel remede ils doivent apporter à ce mal, & quel ſecours ils doivent chercher,* 166
II. *Comment on peut ruiner une armée d'étrangers,* 174
III. *Ce qu'il faut faire avant une bataille,* 178
IV. *Comment il faut combattre un ennemi étranger,* 180
V. *Ce qu'il faut faire après une bataille*

perdue, 181
VI. *Ce qu'il faut faire après une bataille gagnée*, 182
VII. *Des diverſions*, 184
VIII. *Comment il faut ſuivre un ennemi étranger qui fait retraite*, 186

CHAPITRE VI.

De la guerre offenſive & défenſive, pour les ſieges des villes.

I. *Des fortifications*, 189
II. *Comment il faut inveſtir une place*, 192
III. *Du camp, des lignes de circonvallation, de contrevallation, des quartiers*, 194
IV. *Des tranchées, des travaux, de l'artillerie.* 197
V. *Des demi-lunes, baſtions détachés, & autres ouvrages du dehors des places*, 202
VI. *Du corps des places, des mines, des aſſauts, & des logemens*, 204
VII. *Des citadelles & des châteaux*, 206
VIII. *Des ſurpriſes, des pétards, des eſcalades & des trahiſons*, 207
IX. *Des blocus*, 219
X. *Du devoir d'un général qui aſſiege*, 221

XI. *De la garde des places ; devoir d'un gouverneur de ville, & ce qu'il doit faire quand elle eſt aſſiégée,* 222
XII. *Des ſorties,* 233
XIII. *Des ſecours ; comment on peut ſecourir une ville,* 235
XIV. *Ce que les aſſiégeans doivent faire pour empêcher le ſecours,* 238
XV. *Des capitulations,* 242
XVI. *Des villes priſes de force ; du pillage,* 246
XVII. *De la réparation d'une ville priſe,* 248
XVIII. *Quand on doit lever les ſieges,* 250

CHAPITRE VII.

I. *De la guerre de mer,* 252
II. *Des ſieges des villes maritimes,* 257

CHAPITRE VIII.

Des guerres civiles.

I. *Comment il les faut prévenir,* 262
II. *Comment il les faut diſſiper,* 266

CHAPITRE IX.

De la Diſcipline.

I. *Des loix de la guerre,* 272
II. *De la juſtice civile,* 273

III. *Des crimes, & de la punition,* 277
IV. *De la ſolde,* 280
V. *Des récompenſes,* 283
VI. *Des conſeils, du ſecret, & des eſpions,* 286
VII. *Des alliés,* 290

CHAPITRE X.

I. *S'il eſt à propos qu'un Roi faſſe la guerre,* 298
II. *En quoi conſiſte le courage,* 314

CHAPITRE XI.

I. *De la paix,* 315
II. *Comment on doit conſerver un pays conquis,* 317
III. *Concluſion de tout l'ouvrage,* 322

Fin de la Table des Chapitres.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, un livre qui a pour titre *Traité de la Guerre, ou Politique Militaire*, & j'ai cru qu'on pouvoit en permettre la réimpreſſion. Fait à Paris, ce 28 Janvier 1757.

LIEBAULT.

Le Privilege ſe trouve à la fin de la *Milice des Grecs.*

ERRATA.

PAGE 30, ligne pénultieme ; ſpontons : *liſez* eſpontons.

Page 31, note 2 ; & des : *liſez* & les.

Page 35, ligne 9 de la note ; formés : *liſez* formées.

Page 43 ; aguerris : *liſez* aguerries.

Page 106, ligne 9 de la note ; environné : *liſez* environnée.

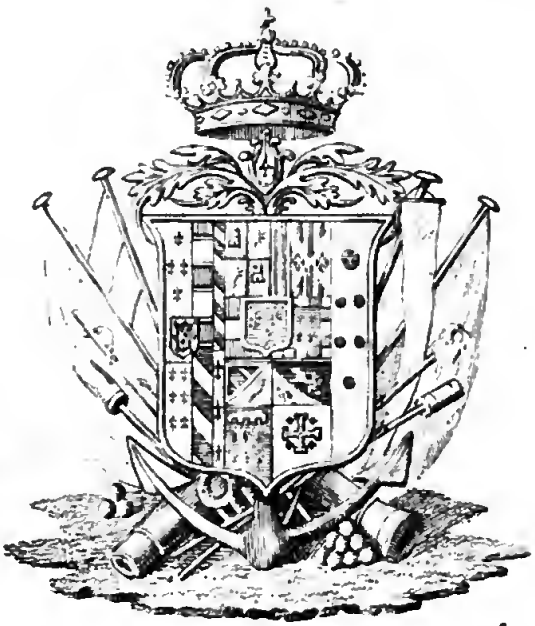
Page 271, ligne 9 ; font : *ſupprimez ce mot.*

Idem même ligne ; la croyance : *liſez* confiance.

Page 276, ligne 5 ; apporter : *liſez* rapporter.

REALE OFFICIO TOPOGRAFICO

Armadio



Scansia

N.°